
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04050 5034

HISTOIRE

DE

SAINTE HEDWIGE



HISTOIRE

DE

SAINTE HEDWIGE

Duchesse de Silésie et de Pologne

(1174-1243).

Par l'abbé Aug. KNOBLICH,

Chapelain du *Corpus-Christi* à Breslau.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

par le Traducteur des OEuvres de Catherine Emmerich.

PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
Rue Bonaparte, 66.

LEIPZIG
L. A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE,
Querstrasse, 34.

H. CASTERMAN
TOURNAI.
1863

PROPRIÉTÉ.

Typ. de H. Casterman

AVERTISSEMENT.

INDICATION DES PRINCIPALES SOURCES HISTORIQUES CONSULTÉES POUR L'HISTOIRE DE SAINTE HEDWIGE.

L'historien de sainte Hedwige n'a pas, comme celui de sainte Elisabeth de Hongrie, la satisfaction de pouvoir puiser largement à des sources contemporaines ; cependant s'il ne lui est pas donné de choisir et de comparer entre eux de nombreux documents de ce genre, il n'en est pas complètement privé. Nous savons en effet que l'on a eu soin de recueillir en différents lieux les renseignements fournis par des personnes qui avaient vécu plus ou moins longtemps avec la sainte ou par les témoins oculaires des miracles, qui furent examinés avec une attention toute particulière dans le cours du procès de canonisation. Ces différentes relations furent comparées avec intelligence et remaniées par un anonyme, très-jaloux de l'honneur de la sainte, sans doute un moine cistercien de Leubus, directeur des religieuses du monastère de Trebnitz; il mit particulièrement à profit les travaux d'un frère Engelbert de Leubus (1), lequel paraît être mort avant la fin du

(1) Præterea frater Engelbertus, ordinis cisterciensis, in sua compilatione de hac sancta posuit quædam mirabilia, quæ addidi supradictis et rubricis appositis per certos titulos et capitula distinxi.

XIIIe siècle. C'est au religieux anonyme que nous devons la vie de la sainte sous la forme qu'elle a actuellement.

1°. Une édition de cette légende nous a été donnée par le savant D Gustave-Adolphe Stenzel dans sa collection latine des ouvrages relatifs à l'histoire de la Silésie, t. II, p. 126 et suiv., in-4°, Breslau, 1839 ; tout en comparant entre eux les différents manuscrits de la légende, il a ordinairement adopté le texte d'un manuscrit précieux, appartenant à la bibliothèque du chapitre de Breslau, et que nous croyons utile de décrire.

Ce manuscrit dont le calligraphe est également inconnu, forme un gros *in-folio*. Il date du commencement du quatorzième siècle et est écrit de la même main, sur un beau parchemin blanc, en jolies minuscules gothiques ; il est généralement correct, ne présente qu'un petit nombre d'abréviations et renferme à chaque page vingt-six lignes sur deux colonnes ; les lignes sont tracées au vermillon. Les initiales de chaque chapitre sont peintes en rouge, en bleu, en couleur de chair, avec ornements en or, et leurs longues queues, allant de bas en haut, ou de haut en bas, encadrent tout le côté de la page, sur lequel le chapitre commence. Ce manuscrit qui n'est pas l'original de la légende, est assurément le monument le plus ancien de l'histoire et de l'art en Silésie ; à cause de son importance extraordinaire, tous les monastères anciens de la Silésie dont il fait mention, en avaient fait tirer des copies. L'écriture est encore fraîche et parfaitement lisible, et la conservation en est satisfaisante. Un manuscrit plus récent de la même légende qui appartenait autrefois au couvent de Trebnitz, et deux autres, provenant de Leubus et d'Heinrichau se trouvent maintenant à la bibliothèque royale de Breslau. Un cinquième, sur papier et parchemin, écriture de XVe siècle, appartient à l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul de Liegnitz ; un sixième, sur papier, écrit en 1431, se trouve à la bibliothèque de la Madeleine de Breslau ; enfin on a perdu les traces de deux autres qui existaient encore au siècle dernier.

2°. Une autre édition de la même légende a été donnée par les savants jésuites, continuateurs de la gigantesque collection des Bollandistes, dans leur 8e volume d'octobre. Après avoir constaté les défectuosités nombreuses d'une copie que leurs prédécesseurs

avaient fait prendre à Breslau avant la dissolution de la société, ils se sont décidés à publier le texte de M. Stenzel, au travail duquel ils ont peu ajouté; ils sont tombés dans quelques erreurs qui s'expliquent par l'éloignement des lieux et ont négligé plusieurs sources considérables, ainsi Hormayr et Wolfskron. Le nouveau volume des *Acta Sanctorum*, est dédié au jeune duc de Brabant, descendant de la sainte, et qui a fait les frais de la publication.

3°. En même temps que M. Stenzel, M. Ad. de Wolfskron s'occupa à Brunn de la publication d'une vie de notre sainte, assez semblable à l'autre, d'après un manuscrit précieux découvert dans la bibliothèque des pères Piaristes à Schlackenwerth. Jugeant inutile de reproduire la grande légende après le travail de M. Stenzel, il s'est borné à la légende abrégée. en y ajoutant une généalogie de la sainte et des notes qui se distinguent par l'exactitude et l'érudition. L'ouvrage, qui forme un gros volume grand *in-folio* et qui reproduit le manuscrit dont nous allons faire la description, parut à Vienne en 1846, tiré à deux cents exemplaires seulement. il est intitulé : *Illustrations de l'histoire de sainte Hedwige.* L'auteur a eu la patience de calquer lui-même, de lithographier et d'enluminer toutes les illustrations. Son essai généalogique sur la sainte, ses notes et ses remarques archéologiques, sont un complément très-utile du travail de M. Stenzel. Les illustrations, dont le nombre égale celui des chapitres, (il y en a soixante-une en tout) sont souvent très-utiles pour expliquer le texte, parfois obscur, de la légende. Nous nous sommes servi simultanément de ces trois éditions de la légende de sainte Hedwige.

Nous croyons utile de faire connaître ici le beau manuscrit, accompagné d'illustrations, qui a servi de base au travail de M. de Wolfskron, il est sur parchemin et se compose de 202 pages, *in-folio*, à colonnes. M. de Wolfskron, croit avec raison, pouvoir faire remonter les illustrations au treizième siècle; quant au texte original, il faut le placer entre 1268 et 1300, car on y parle de plusieurs personnages connus qui vivaient encore dans cette période. Parlons maintenant de l'exemplaire illustré qui nous a été conservé. Rupert, duc de Liegnitz, le fit exécuter en

1353. Le duc Louis de Liegnitz, en ayant fait l'acquisition, le donna à la collégiale de sainte Hedwige qu'il avait fondée à Brieg, en 1371, ainsi que nous l'apprend une lettre transcrite à la fin du manuscrit. La collégiale ayant été supprimée, le manuscrit passa au couvent de Schlackenwerth. Un patricien de Breslau, Antoine Hornig, d'une famille ancienne, le fit traduire en allemand, il copia lui-même la traduction, reproduisit les illustrations du manuscrit et termina son travail le jeudi après l'Assomption de l'an 1451. Ce dernier manuscrit sur parchemin appartient actuellement à la bibliothèque royale de Breslau. Un simple coup-d'œil permet de constater que c'est d'après lui qu'ont été faites les gravures sur bois qui accompagnent la seconde traduction allemande de la légende, imprimée à Breslau en 1504, petit *in-folio*. Ce livre est d'autant plus important qu'il est le troisième imprimé dans cette ville. Le frontispice, gravé sur bois, représente sainte Hedwige assise.

Cet ouvrage est au nombre des plus grandes raretés bibliographiques connues, puisque, dès 1737, on n'en comptait que trois exemplaires à Breslau même. Les nombreuses gravures sur bois qu'il renferme sont incontestablement plus grossières que les dessins à la plume des deux manuscrits. Il suit, avec une fidélité assez complète, le manuscrit de Schlackenwerth quant au nombre et aux détails essentiels des illustrations. Dans l'original, les principaux événements de la vie de sainte Hedwige sont reproduits sur trente-et-une feuilles, renfermant un ou plusieurs sujets enluminés. Le recueil commence avec les parents et les frères et sœurs de la sainte, pour ne finir qu'avec l'élévation de ses précieuses reliques. Ces illustrations se font remarquer par une délicatesse incomparable, par un art que l'on pourrait appeler magique ; contentons-nous de mentionner sous ce rapport celles qui représentent Hedwige devant Gonthier, évêque de Leubus, et les cardinaux groupés autour de Clément IV, au moment où il rend le décret de canonisation. Le dessin est correct et les couleurs ont de la fraîcheur ; seulement les plis des vêtements ne sont pas suffisamment accusés, et les parties éclairées sont laissées en blanc. Les saints et les personnages distingués sont représentés avec une taille plus élevée que celle des person-

nages vulgaires ; la délicatesse des traits fait reconnaître les personnes d'une position supérieure. Pour montrer les saints et les pénitents vainqueurs des passions grossières et exprimer l'empire de l'âme sur la sensualité, l'artiste, se conformant d'ailleurs en cela aux idées du moyen âge chrétien, lequel ne concevait pas la perfection sans la méditation et la pénitence, sans l'empire exercé sur le corps et ses besoins exagérés, a donné un élancement considérable aux personnages qu'il présentait comme des types de sainteté. Dressant la tête du saint au-dessus de celle des personnages qui l'entourent sans toutefois la grossir et proportionnant à la tête les autres membres, il est arrivé à réaliser ce type admirable de la mortification chrétienne dont les pieds se meuvent sur la terre alors qu'elle vit tout entière de la vie du ciel. Ainsi sainte Hedwige remplit seule toute une feuille. Ses yeux regardent la terre, et il y a dans toute sa personne une remarquable expression de gravité céleste. Elle tient à la main un psautier ; son vêtement dont la draperie ne laisse rien à désirer, est couleur cendrée avec des raies rouges : sa tête est couverte d'un voile. Ce qui donne un grand intérêt à ces illustrations, c'est l'exactitude minutieuse avec laquelle elles reproduisent les personnages tant religieux que séculiers, les objets d'ameublement, les armes, les détails de la vie privée, judiciaire et militaire.

4° M. J. G. Feige a publié en 1830 une traduction allemande de la légende de sainte Hedwige d'après le manuscrit latin de la bibliothèque de l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul de Liegnitz, dont se sont servis également Thébésius et Stenzel. Sa traduction est fidèle et même littérale jusqu'à l'excès. M. Feige, dans sa préface, a parlé de sainte Hedwige, non-seulement avec impartialité, mais avec un enthousiasme réel.

5° M. Gorlich, curé du couvent de Liebenthal, qui a tant contribué à faire connaître l'histoire ecclésiastique de la Silésie, a publié une traduction de la même légende, peut-être moins littérale, mais plus coulante que la précédente. On la trouve dans la 2me partie de sa *Vie de sainte Hedwige*, publiée en 1843, à l'occasion de la sixième fête séculaire de la sainte.

6° Parmi les anciens ouvrages imprimés, nous croyons devoir citer les suivants :

Surius, *Histoire des Saints de Dieu,* traduite en allemand par Jean à Via. Munich, 1579. t. V, oct , p. 569-586. L'auteur dit avoir extrait cette légende des actes de la sainte et avoir fait aussi des emprunts à Engelbert, moine de Cîteaux. Le texte de la légende est mutilé dans cette compilation, et il n'y est pas question des miracles.

Martin Florian Rimpler, prevôt du couvent de la Madeleine de Naumbourg, a publié à Nuremberg, en 1697, un énorme *in*-4°, écrit dans le nouveau goût du temps, à l'usage des prédicateurs, sous ce titre : *Patrociniale Silesiæ et Poloniæ.*

Enfin un jésuite le P. Charles Régent, missionnaire impérial, a écrit des *Méditations sur les vertus de sainte Hedwige,* dans le goût des livres du P. Lochem, Neiss, 1723, in-8.

On indiquera en leur lieu les autres écrivains qui parlent de sainte Hedwige et des événements contemporains. Comme la plupart d'entre eux, depuis le quatorzième siècle, se sont inspirés de la vie de sainte Hedwige que l'on trouve dans la *Collection* de Stenzel, nous avons pris cette même légende pour base de notre travail, en la contrôlant d'après les résultats acquis à la science contemporaine.

HISTOIRE

DE SAINTE HEDWIGE.

PREMIÈRE PARTIE.

I

Du lieu de naissance, des parents et des glorieux ancêtres de notre sainte.

La voilà comptée parmi les enfants de Dieu, et son partage est avec les saints.
Sagesse, V, 5.

A huit lieues de Munich, au sud, se dresse, entre deux beaux lacs, la fameuse montagne d'Andechs, si connue sous le nom de la sainte montagne, anneau détaché de cette majestueuse chaîne des Alpes qui sépare la Bavière du Tyrol. Une riche abbaye du même nom couronnait autrefois son sommet et dominait tout le pays d'alentour. Sur ce plateau élevé de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer et

qui se perd en quelque sorte dans les nues, les enfants de saint Benoît, devenus presque étrangers aux préoccupations grossières de ce monde, gardèrent religieusement pendant près de six siècles les traditions de la science et le dépôt des reliques les plus rares et les plus précieuses que possède aucun lieu de la chrétienté, Rome seule exceptée (1). Bien que les guerres et le malheur des temps aient chassé les religieux de leur retraite et emporté avec eux ces habitudes de généreuse hospitalité qui assuraient au voyageur un abri et des soins empressés, les échos de la montagne continuent de redire encore, aux grandes fêtes de l'année, les cantiques de ces milliers de pèlerins qui, des villages voisins aussi bien que des contrées lointaines de la Souabe, de la Franconie, de l'Oberland et des confins mêmes de l'Italie, viennent participer aux faveurs spirituelles que Dieu a attachées à ces lieux à jamais illustres, et baiser respectueusement les saintes reliques enchassées

(1) L'abbaye d'Andechs, si pittoresquement bâtie par Henri, margrave d'Istrie et frère de sainte Hedwige, sur l'emplacement même du château de ses aïeux, finit par égaler en richesses l'abbaye cistercienne de Leubus; sécularisée par Maximilien de Bavière en 1806 comme tant d'autres propriétés ecclésiastiques, elle fut vendue à un juif. On a du moins conservé l'église de l'abbaye avec ses précieuses reliques qui attirent encore en foule les pèlerins.

dans l'or, l'argent, les pierres précieuses, reliques que leur rendent chères les noms des princes qui les ont données et surtout le grand nombre de miracles dont elles ont été l'occasion (1). Chaque pierre de la sainte montagne parle pour ainsi dire au voyageur; et tandis que le fidèle repose avec bonheur ses yeux sur l'église qui, réellement bâtie sur le roc, brave tous les orages des siècles, l'historien rencontre à chaque pas les vestiges du passage d'une famille illustre. Obligé de négliger ces souvenirs, nous ne pouvons cependant nous abstenir de nommer celle qui a, pour ainsi dire, inauguré le pèlerinage de la sainte montagne d'Andechs, la grande sainte Elisabeth de Thuringe. Expulsée par son beau-frère Conrad du château de la Wartbourg, elle voulut aussitôt aller chercher des consolations aux lieux qui avaient vu naître sa mère, l'infortunée Gertrude, reine de Hongrie, et participer aux mérites de son

(1) *La chronique de l'abbaye d'Andechs*, Munich, 1657, p. 190, parle de vingt-deux-mille-cent-quatre-vingt-un miracles régulièrement constatés pour la période de 1454 à 1623. On trouve dans cet ouvrage la représentation des reliquaires précieux au nombre de cent-quatre-ving-dix; dans ce nombre figurent une remontrance gothique qui renferme des reliques de sainte Catherine et une partie de la croix dont le Christ promit à sainte Hedwige que sa prière serait exaucée, un jour qu'elle priait dans l'église de Saint-Barthélemi de Trebnitz.

oncle qui venait de fonder l'illustre abbaye (1).

Contemplons un instant avec elle, du haut de la sainte montagne, « cette belle Bavière, riche alors de la double beauté de la nature et de la religion, toute parsemée de monastères célèbres, les uns cachés au sein des forêts antiques, les autres se mirant dans l'onde pure et calme des lacs de cette contrée ; tous foyers de la civilisation chrétienne du pays et qui devaient pendant bien des siècles encore offrir un inviolable sanctuaire à la science, un asile doux et sûr aux âmes avides de repos et de prière, et une hospitalité sans bornes aux nombreux pèlerins qui suivaient cette grande route des royaumes du nord aux tombeaux des apôtres. Que de fois aussi les regards d'Elisabeth durent s'arrêter sur cette majestueuse chaîne des monts du Tyrol, derrière laquelle tout cœur catholique devine, en tressaillant, Rome et l'Italie! Elle venait prendre part, à son insu, à la vénération dont ces beaux lieux ont été entourés. Au pied du mont, elle fit naître, par ses prières, une source si abondante qu'elle ne tarit jamais, même dans les années de la plus grande sécheresse, et en outre douée de plusieurs qualités salutaires. La pieuse princesse apportait encore avec elle à ce lieu qui

(1) M. de Montalembert, *Sainte Elisabeth de Hongrie*, 5e édition, p. 423 et suivantes.

allait passer de la protection de sa famille à celle de Dieu tout-puissant, un doux et touchant souvenir de sa vie conjugale. C'était sa robe de noces, la robe qu'elle avait portée le jour de son mariage avec son bien-aimé Louis. Elle la déposa sur l'autel et donna en même temps aux religieux une petite croix d'argent contenant des reliques des instruments de la Passion, son reliquaire et plusieurs autres objets précieux que l'on montre encore maintenant à Andechs (1). »

Souvent sans doute durant ces jours, la pensée de la sainte veuve se reporta sur sa tante Hedwige, duchesse de Pologne, qui avait déjà conquis à cette époque un grand renom de sainteté, Hedwige qui avait reçu le jour en ces lieux mêmes, et qui tant de fois aussi avait contemplé les tableaux imposants qui se déroulaient devant elle. Son imagination fit alors sortir de ses ruines le château de ses ancêtres avec ses donjons crénelés, et ces vastes salles que tant de personnages illustres, chevaliers, prélats, religieux, saintes femmes, avaient quittées pour porter dans le monde la gloire de leur maison ou pour vivre dans une humble cellule loin des honneurs de la terre. Singulières vicissitudes des choses humaines! Qui

(1) M. de Montalembert, *Sainte Elisabeth de Hongrie*, p. 424 et 425.

aurait pu soupçonner un demi-siècle auparavant la ruine du fier château et l'abaissement de ceux qui l'habitaient? La maison d'Andechs avait alors pour chefs deux Bertholds, qui étaient l'un le père et l'autre l'aïeul d'Hedwige, margraves d'Istrie, ducs de Dalmatie et de Croatie, comtes de Méran, de Diessen, de Plassenbourg, de Wolfartshausen, d'Ambrass, etc., toute l'Allemagne célébrait à l'envi leur nom, et voyait en eux les types les plus achevés de la chevalerie. Les vieilles épopées et les autres compositions des maîtres allemands nous montrent dans quelle mesure leur renommée était populaire; leurs exploits étaient célébrés sur la harpe dans le castel du chevalier et dans le palais des princes (1). Les poètes appelaient le château d'Andechs la porte du lys, voulant dire sans doute qu'on était assuré d'y trouver la vertu la

(1) On trouve dans Hormayr (*Les comtes d'Andechs*, tom. III des œuvres complètes) de ces passages empruntés au Tannhauser, dans la collection de Manassé. II, 64; à Bieterolf et Dietlieb, où l'on voit le duc Berthold luttant contre les Prussiens idolâtres. Dans *la bataille de Ravenne,* il commande à onze mille hommes d'armes; dans *le roi Rothaire,* il est à la tête de mille chevaliers. Dans *le Vigalois,* poème composé vers 1212 par Wirnt de Gravenberg, lequel était page du duc Berthold à l'époque du mariage d'Hedwige, on voit les mœurs chevaleresques de la cour d'Andechs opposées aux mœurs dégénérées de plusieurs autres cours princières.

plus pure et la plus parfaite ; en même temps, dix monastères, dans un rayon de quatre milles, célébraient la piété et la libéralité des princes qui les avaient fondés et dotés (1). Sans doute l'œil de Dieu se reposa avec complaisance sur cette maison, le jour où la sainte princesse Hedwige naquit à Andechs, Hedwige, cette fleur délicieuse que le ciel avait donnée à la terre, qu'elle devait, durant une vie de soixante-dix ans, embaumer de l'odeur de sa piété et édifier par ses actions héroïques. Hedwige était la seconde fille de Berthold IV, comte d'Andechs et de son épouse Agnès, de la famille des margraves de Meissen. On ignore le jour de sa naissance, et l'on n'en connaît même pas exactement l'année. Les parents de la sainte descendaient de maisons princières et étaient alliés aux empereurs de la famille des Hohenstaufen. Son père possédait, comme nous l'indiquent ses titres, des domaines considérables qui s'étendaient des côtes de la mer Adriatique jusqu'au Tyrol, la Bavière, la Souabe et la Franconie. Berthold était fier de compter parmi ses ancêtres des empereurs carlovingiens ; quant à Agnès, sa généalogie la rattachait à Charlemagne lui-même (2).

(1) *Chronique de l'abbaye d'Andechs*, p. 26.

(2) *Acta sanctorum, Oct.*, t. VIII, Bruxellis 1853. — Stenzel, *Scrip. rer. Siles.*, II, p. 2, 106. — Du Buat, *Orig. Boicor.*, II,

A l'époque où Hedwige naquit, son père Berthold IV avait encore ses parents, Berthold III et Hedwige. Berthold III était un rude chevalier qui avait longtemps guerroyé à la suite de son cousin Fréderic Barberousse (1), et toute l'Allemagne était encore pleine de ses exploits. Au temps des luttes de l'empereur contre les villes lombardes, pendant le siége de Milan, un chevalier italien d'une taille extraordinaire et presque gigantesque sortait tous les jours de la ville et provoquait insolemment les chevaliers allemands à un combat singulier. Cependant personne n'osant lutter contre lui, le nouveau Goliath continuait impunément ses forfanteries. Enfin Berthold, souffrant de voir compromis l'honneur de sa nation, sortit des rangs et se mesura avec le géant en présence de toute l'armée. Il réussit à le terrasser et lui coupa la tête (2). Berthold IV, qui avait été spec-

192. 245. — Moibom., *Rer. Germ.*, I, 687. — Ussermann. *Episcop. Bamberg*, p. 123, seq. — Lang, *Ancienne Bavière*, p. 75. — Weise, *Nouveau Musée pour l'histoire de la Saxe*, IV, 1re part. p 39. — *Eccard, Hist. geneal. princ. Saxon. sup. col.* 55-57, *seq. — Feilitsch, De ducibus Meran. p.* 10 *seq.*

(1) Adolphe de Wolfskron, *Illustrations de l'histoire de sainte Hedwige*, Vienne, in-folio, 1846 : *Documents pour servir à la généalogie de la sainte*, p. 10 et suiv. Berthold III mourut en 1188.

(2) Raumer, *Histoire des Hohenstaufen*, II, p, 93. Plusieurs historiens ont eu le tort d'attribuer cette action héroïque non pas

tateur de cette grande lutte, montra quelque temps après un courage non moins extraordinaire. A l'époque même où son frère Othon, évêque de Bamberg, poursuivait la canonisation d'Othon, son oncle et son prédécesseur qui avait été l'apôtre des Pomeraniens, on faisait à Ratisbonne les préparatifs de la troisième croisade, à laquelle devaient prendre part le roi d'Angleterre Richard Cœur-de-Lion, et le roi de France Philippe-Auguste. Berthold fut chargé de conduire avec son propre contingent ceux de Ratisbonne et de Passau. Dans le mois d'avril de la même année, il tomba, à Nicée, par suite d'un odieux artifice des Grecs, dans des embûches d'où il ne sortit qu'à force de bravoure et d'audace. Après une traversée périlleuse sur l'Hellespont, il fut vainqueur à Laodicée et à Philoméné et partagea toutes les fatigues de l'armée. L'empereur Fréderic Barberousse ayant trouvé la mort dans le Salef, il assista à ses funérailles à Antioche et se dirigea vers Ptolémaïs. Là son parent Théodebald, évêque de Passau, mourut de la peste avec plusieurs de ses braves chanoines. Berthold et Conrad, évêque de Ratisbonne, furent les seuls croisés bavarois d'un rang illustre qui parvinrent à ren-

au grand-père d'Hedwige, mais à son beau-père le duc Boleslas 1er; l'erreur est peut-être venue de ce qu'il se trouvait aussi sous les murs de Milan à cette époque.

trer dans leur patrie (1). A la mort de l'empereur Henri VI, les seigneurs allemands proposèrent au père d'Hedwige la couronne impériale, mais il refusa un honneur qui n'était plus à cette époque qu'un accablant fardeau.

Mais celle dont nous faisons l'histoire a surabondamment prouvé par tous les détails de sa vie qu'elle ne s'énorgueillissait pas de la noblesse de son origine, de l'ancienneté de sa maison et de l'illustration mondaine de ses ancêtres ; une chose à laquelle elle était plus sensible, c'était l'auréole de sainteté qui reposait déjà sur la tête de plusieurs des membres de sa famille, et qui la distinguait des plus illustres familles de l'Allemagne. Souvent, aux jours de son enfance, son âme ardente s'exaltait alors qu'on lui citait les noms et qu'on célébrait devant elle les vertus de ceux de ses parents que l'Eglise avait placés sur les autels. On pouvait en nommer un grand nombre : c'étaient le bienheureux Rathard, mort en 905, prêtre et fondateur de la maison des chanoinesses régulières de Diessen sur l'Ammersée, où furent enterrés un grand nombre de ses parents ; le bienheureux comte

(1) On aura encore l'occasion de parler de Berthold ; quant à Agnès, la mère d'Hedwige, tout ce qu'on sait d'elle, c'est qu'elle mourut le 9 des calendes d'avril 1195, et qu'elle fut enterrée dans la salle du chapitre de Diessen.

Rasson qui combattit les Hongrois à Mersebourg à côté de l'empereur saint Henri, fit avec son épouse le pèlerinage de Jérusalem et fonda ensuite le couvent de Worth, où il embrassa la vie religieuse ; saint Conrad, évêque de Constance, mort en 954, lequel distribua aux pauvres l'héritage paternel et fut canonisé du temps de sainte Hedwige ; c'étaient encore son grand-oncle, saint Othon évêque de Bamberg (1224) qui prècha deux fois la croisade aux Poméraniens, mourut au milieu des travaux de l'apostolat et se signala par un grand nombre de miracles ; sa tante sainte Mechthilde, abbesse de Diessen, qui avait pris le voile à cinq ans, et la sœur de celle-ci, Euphémie, qui mourut abbesse d'Altomunster en 1180 (1). En outre, plusieurs autres membres de sa famille, Othon, évêque de Fressingue, Henri, évêque de Wurtzbourg, Diepold et Mangold, qui furent successivement évêques de Passau, avaient quitté le siècle pour se consacrer au service de Dieu ; un autre cousin d'Hedwige, du nom de Berthold, était religieux de l'abbaye de Zwyfelten.

La naissance d'Hedwige avait été précédée de celle d'une autre fille du nom de Gertrude ; nous la verrons figurer dans cette histoire, ainsi que les autres

(1) *Acta Sanctorum, Octobre,* t. VIII. — Pertz, *Monum. hist. German , Vita Othon.* Bamberg , t. XIII, p. 721-919.

enfants qui naquirent de l'union de Berthold et d'Agnès, et qui eurent presque tous une triste destinée ; ce sont Egbert, évêque de Bamberg, Berthold, patriarche d'Aquilée, Henri et Othon, Agnès et Mathilde (1). Une famille si nombreuse semblait devoir traverser les siècles ; cependant Hedwige resta presque seule, et quelques années après sa mort on vit s'éteindre cette maison qui, par plusieurs de ses membres, avait appelé sur elle la sévérité des jugements de Dieu.

Pour Hedwige, comme une autre racine de Jessé, bénie de Dieu à cause de sa rare vertu, elle était destinée à être la tige de la plupart des maisons princières qui règnent actuellement sur l'Europe.

(1) Voici le tableau généalogique des enfants de Berthold IV et d'Agnès.

Berthold IV d'Andechs († 1209) épouse Agnès de Meissen († 1195).

- Egbert, évêque de Bamberg, 1175-† 1237.
- Berthold, patriarche d'Aquilée, † 1231.
- Henri, margrave d'Istrie, † 1228.
- Othon Ier, duc de Méran et marg. de Bourgogne, † 1228.
- Othon II, † 1248.
- Gertrude, reine de Hongrie, † 1213. — Ste Elisabeth de Hongrie, duch. de Thuringe, † 1231.
- Ste Hedwige, duchesse de Silésie, 1174-1243.
- Agnès, reine de France, † 1201.
- Mathilde, abbesse de Kitzingen, † 1253.

II

Du nom qui fut donné à la jeune princesse et des années qu'elle passa chez les Bénédictines de Kitzingen.

> La pureté, l'humilité et la simplicité faisaient l'ornement de sa jeunesse ; elle ne connaissait ni l'envie, ni la vanité, ni l'orgueil. *Ancien poëte allemand.*

Nous n'avons point de détails sur le baptême de la jeune princesse ; la cérémonie se fit sans doute dans la chapelle du château d'Andechs, laquelle était consacrée à la Mère de Dieu, à saint Nicolas et à sainte Catherine et desservie par deux religieux de l'ordre de Saint-Benoît (1). Bien que les noms des à saintes femmes de l'ancien testament, ainsi que ceux des martyres des premiers siècles et des glorieuses vierges qui, depuis l'ère des persécutions, avaient conquis la palme de la sainteté dans les monastères tant de l'Orient que de l'Occident, fussent connus et

(1) *Chronique de l'abbaye d'Andechs*, p 129.

souvent donnés à cette époque en Allemagne, la jeune enfant reçut avec le baptême le nom d'Hedwige qui n'était pas encore inscrit dans le catalogue des saints. A cette époque, les noms d'origine germanique étaient préférés à ceux des saints et paraissaient presque seuls dans les familles princières de l'Allemagne, tant à cause des traditions historiques qui s'y rattachaient que des significations symboliques qu'on aimait à y retrouver. Le nom d'Hedwige avait déjà été porté par trois princesses de la famille des comtes d'Andechs, entre autres la grand'mère de notre héroïne (1), et à l'exception de sa sœur Agnès, que les Français appelaient Marie et les Allemands Ingeltrude, tous ses frères et sœurs reçurent des noms empruntés à l'ancienne langue germanique. Le nom d'Hedwige qui s'écrivait au dizième et au onzième siècle Haduwich, Hadewic, et ensuite Hathuwich ou Hathui, signifiait dans le haut-allemand d'autrefois, la femme destinée au combat et à la victoire, la victorieuse (2). Admirable coïncidence : la

(1) Stenzel, *Scrip rer. Siles.*, II p. 105-120.

(2) Voir sur ce nom *O. Abel. Les noms allemands*, p. 13, 23 à 24, ainsi que les travaux de Wackernagel, de Grimm et de Wolf. La forme Hathwi se retrouve encore maintenant dans les montagnes silésiennes, dont les premiers colons étaient originaires de la Franconie.

princesse qui avait reçu ce nom devait pendant toute sa vie servir de médiatrice dans la lutte de la barbarie contre la civilisation chrétienne, en même temps qu'elle présentait en sa personne l'un des plus admirables modèles de la lutte de l'esprit chrétien contre la chair. C'était ainsi qu'elle devait immortaliser son nom, inscrit à jamais dans les fastes de l'Eglise.

Jeune encore, elle se prépara aux grandes luttes auxquelles Dieu la destinait. Malgré l'étendue de leurs domaines, le comte et la comtesse d'Andechs, sans doute pour éviter le démembrement de leur principauté, destinèrent à l'Eglise deux de leurs fils, Egbert et Berthold ; en même temps, ils confièrent à des maisons religieuses, pour y être élevées, deux de leurs filles, Hedwige la seconde, et Mathilde la plus jeune. Bien que la jeune Hedwige ne paraisse pas avoir été destinée par ses parents à la vie religieuse, les leçons qu'elle reçut au couvent devaient exercer sur sa vie une influence considérable. Du reste un monastère pouvait seul lui donner les connaissances que semblaient exiger sa naissance et la position que l'avenir lui réservait et former son jeune cœur à la vertu, en la soustrayant aux dangers auxquels l'auraient peut-être exposée le mouvement et les fêtes brillantes du château d'Andechs. Elle quitta donc la maison paternelle pour être confiée aux

Bénédictines de Kitzingen sur le Mein, au nord de Wurzbourg. On y conservait encore fidèlement le souvenir de la glorieuse fondatrice, sainte Adaloga (1), connue aussi sous le nom de Thècle. Fille de ce Charles Martel qui, par la victoire de Tours, avait affranchi l'Europe chrétienne de la domination musulmane, elle avait suivi à Mayence saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, et, animée du même esprit que ce glorieux champion de la foi, elle avait établi (745) dans la charmante contrée qu'arrosent le Mein et le Necker, un monastère de l'ordre de Saint-Benoît pour l'éducation des filles des grands ; ainsi elle continuait dans un ordre plus relevé, la lutte que son père avait soutenue, le glaive à la main, contre la barbarie au nom et dans l'intérêt de la foi. Pendant de longs siècles, de nobles jeunes filles vinrent chercher à Kitzingen les connaissances de l'esprit et l'éducation du cœur, et le nom des familles princières de l'Allemagne se retrouve souvent sur la liste des élèves et des maîtresses. Berthe III, fille de Rapats, comte de Bavière, gouvenait le couvent de Kitzingen en qualité d'abbesse, à l'époque où le comte d'Andechs lui confia sa fille. Sévère pour elle-même, condescendante pour les autres, attentive à conserver les priviléges de sa maison et à les défendre

(1) *Acta Sanctor. Octobr.* t. VII et VIII.

contre les prétentions injustes des seigneurs tant ecclésiastiques que séculiers, Berthe dut exercer sur la jeune Hedwige une grande et salutaire influence (1).

A cette époque, dans la plupart des couvents, une religieuse était chargée, sous le nom de scolastique, de la direction générale des études; ces fonctions étaient alors exercées à Kitzingen par la sœur Pétrussa qui contribua ainsi d'une façon directe à former celle qui devait donner à la Pologne une princesse distinguée et au monde une grande sainte; au reste la reconnaissance et l'amitié qu'Hedwige conserva toujours pour elle suffisent pour nous donner une idée de son mérite. Ce que nous savons des objets de l'enseignement de Kitzingen prouve que, alors comme maintenant, l'éducation des couvents répondait parfaitement à tous les besoins de la société. Les jeunes filles y recevaient une instruction religieuse également soignée et développée; elles apprenaient à lire, chose d'autant plus difficile que l'écriture de cette époque est presque indéchiffrable;

(1) Ussermann, *Episcop. Wirceburg.* p. 449. Charlemagne avait prescrit de ne recevoir dans le couvent que des jeunes filles qui voudraient être religieuses; mais on fut obligé de s'écarter de cette règle à l'époque où l'on sentit le besoin d'une éducation plus soignée pour les jeunes filles nobles. Labb. tom. VII *Concil.*, ann 1182.

à chanter, à s'accompagner, en chantant, sur la harpe ou quelque autre instrument, enfin à compter et à écrire, talent qu'un petit nombre d'hommes possédaient à cette époque. On les exerçait aussi à tracer sur le parchemin, avec des couleurs fraîches et brillantes, des miniatures du genre de celles dont les moines nous ont laissé tant de gracieux spécimens. Elles pouvaient ainsi faire elles-mêmes les modèles des travaux par lesquels elles occupaient leurs loisirs; elles traçaient sur le parchemin et enluminaient des fleurs, des emblèmes, des scènes empruntées à la bible, aux légendes, aux romans de chevalerie, et c'était, d'après ces modèles, qu'elles faisaient ensuite leurs broderies rehaussées d'or et de perles. En même temps au lieu de les habituer à une pieuse oisiveté, ainsi qu'un siècle sans foi le reproche souvent à tort à nos couvents, on les formait à vaquer aux soins du ménage, à filer, à tisser; on leur donnait ce goût du travail qui plus tard, durant les longues absences de leurs époux retenus loin d'elles par les guerres et les aventures, abrégeait les heures de la solitude, les attachait au foyer domestique, enfin leur permettait de se passer d'un nombreux domestique (1). Tous les contemporains ren-

(1) *Acta Sanct.*, t. VIII. On voit encore la signature Edwiga en minuscules du treizième siècle au bas de la charte par laquelle

dent témoignage à l'excellence de cette éducation. Nous ne savons que très-peu de chose de ces jeunes années de la princesse, nous pouvons cependant nous en faire une idée par le tableau rapide qu'en trace sa légende : « Dès sa plus tendre enfance, elle montra une intelligence pénétrante, elle évita toute légèreté et s'efforça toujours d'échapper à la présomption de la jeunesse et de faire le bien. Elle conserva la pureté d'un cœur qui ne connait pas le mal et fut constamment grave et réservée. En tout cela, outre les maîtresses que ses parents lui donnèrent pour l'aider à marcher à grands pas dans le chemin de la vertu, elle eût pour maître le Saint-Esprit, qui lui avait appris dès l'enfance à vivre dans la crainte de Dieu et à préserver son cœur de tout désir mauvais. Jamais on ne la vit se mêler à des compagnes dont la société aurait pu lui présenter quelque danger et céder à la contagion de la légèreté. Dès ses plus tendres années, au couvent de Kitzingen, elle s'appliqua tout particulièrement à l'étude de l'Ecriture sainte ; ce fut ainsi qu'elle prit l'habitude des choses sérieuses, qu'elle se forma à la piété et qu'elle se ménagea pour l'avenir une source abondante de con-

Hedwige donnait au couvent de Trebnitz un an avant sa mort, sa terre de Schawoine. *Archives provinciales, Chartes de l'abbaye de Trebnitz.*

solations (1). » De même que le jardinier voit dans le bouton la rose qui doit prochainement éclore, les maîtresses d'Hedwige pressentaient avec une complaisance maternelle ce qu'elle devait être un jour ; et peut-être Dieu, pour recompenser leur zèle, leur permit-il d'entrevoir les grandes choses auxquelles il la destinait.

Cependant Hedwige avait atteint sa douzième année ; un développement rapide l'avait fait arriver presque avant le temps à l'adolescence, et la noblesse de sa nature se répandant dans tout son être, laissait entrevoir dans sa rare beauté l'innocence de son cœur. Sous le rapport des qualités de l'esprit, elle n'était inférieure à aucune des jeunes compagnes qui l'accompagnèrent sur le désir de ses parents lorsqu'elle quitta le monastère de Kitzingen pour rentrer dans le monde où elle devait vivre étrangère au monde.

Cependant la main de la jeune princesse avait déjà

(1) Stenzel, *Scrip. rer. Siles.*, II, p. 3. On peut supposer qu'il y avait à cette époque dans les couvents des traductions allemandes de la bible et surtout des évangiles ; cependant il est probable que notre sainte lisait les saintes écritures en latin, et que cette langue lui avait été apprise par la scolastique. C'est en latin que lui parlèrent les saints qui vinrent la visiter quelque temps avant sa mort, ainsi que nous le voyons dans sa légende.

été sollicitée par Henri, duc de Silésie ; cette demande parfaitement honorable pour les comtes d'Andechs, fut favorablement accueillie par le père d'Hedwige. D'après les idées modernes, la sainte princesse nous paraît bien jeune encore pour recevoir l'anneau nuptial ; mais la coutume des maisons princières et les lois de l'Eglise autorisaient ces unions, justifiées d'ailleurs par un développement plus précoce de l'homme physique et moral. Ces générations viriles savaient encore manier ces lourdes armures et jouer avec ces épées énormes et ces haches d'armes qui effrayeraient la délicatesse de nos contemporains. On trouve partout à cette époque héroïque, dans les châteaux comme dans les cloîtres, des hommes qui, par la simplicité de leur vie, l'art de se vaincre eux-mêmes et leur constance inébranlable à triompher de tous les obstacles, excitent à bon droit notre admiration ou plutôt sont pour nous des énigmes inexplicables. De hautes statures, des âmes généreuses, des volontés énergiques, une libéralité sans bornes, la magnificence dans la maison de Dieu et la simplicité la plus grande dans celle du prince, une foi ardente qui triomphait de tous les obstacles, tels sont les caractères principaux de cette époque, si différente de la nôtre.

III

Comment la sainte princesse Hedwige arriva en Silésie et de l'état dans lequel elle trouva ce pays.

> Les parents de la jeune fille l'embrassèrent et la couvrirent de baisers, enfin ils la laissèrent partir. *Tobie*, X, 12.

Cependant le moment était venu (1186), où notre jeune princesse devait quitter le ciel enchanteur du midi pour les brumes du nord, et la patrie pour la terre étrangère. S'éloignant non sans regret peut-être des plaines riches et fécondes de la Bavière et de la Franconie, comme Sara le jeune Tobie, elle suivit son noble fiancé et se dirigea avec lui vers des régions couvertes de forts et habitées à peine, au-delà des montagnes qui séparaient la rude Pologne de l'Allemagne, bien plus avancée à cette époque sous le rapport de la civilisation. Elle se sépara, sans espérance de les revoir, de ses parents, de ses frères, de ses sœurs, elle dit aussi un éternel adieu à cette chère chapelle du château où,

dans les années de sa première enfance, elle avait adoré avec tant de ferveur la sainte hostie miraculeuse. Elle était accompagnée d'un certain nombre de vassaux fidèles de son père, de nobles comtes et seigneurs qui, sans doute à la demande du prince Henri, la suivirent avec leurs familles et leurs biens, pour former autour d'elle, dans sa nouvelle patrie, une sorte de garde d'honneur, emportant ses couleurs pour en orner leur écu et fonder sous ses auspices de nouveaux établissements. Depuis un siècle déjà, des rapports de ce genre avaient lieu entre l'Allemagne et la Pologne ; ainsi quand la mère et la grand'mère d'Henri, les deux Adelaïdes, l'une fille de Bérenger, comte de Sulzbach et belle-sœur de l'empereur Conrad III, l'autre belle-fille de Conrad et fille d'Henri IV, avaient quitté l'Allemagne, une double garde d'honneur, prise dans le sein de la noblesse germanique, les avaient suivies sur le sol de la Pologne. Ainsi, en même temps que du sang germanique coulait dans les veines d'Henri, les idées, les mœurs, les institutions de l'Allemagne (1) commençaient à se répandre en Pologne, (la Silésie était considérée à cette époque comme faisant partie de cette contrée), et cette circonstance devait contribuer à diminuer les regrets de la jeune Hedwige. Disons

(1) Stenzel, *Histoire de Silésie*, 1re part., p. 24 et suivantes.

toutefois que la destinée des deux princesses allemandes que le mariage avait fixées avant elle sur le sol de la Silésie n'était guère propre à la tranquilliser sur l'avenir. La première Adelaïde, la grand'mère d'Henri, détestée des Polonais à cause de son orgueil et de son ambition, avait été chassée avec son époux Wladislas II, et ses enfants. Etroitement liés avec elle, les deux empereurs Conrad et Frédéric Barberousse, prirent les armes pour la défendre et entreprirent ces deux mémorables expéditions (1146 et 1157), dans lesquelles les parents maternels d'Hedwige, Albert l'Ours de Brandebourg, Thierry, Dédon et Henri de Saxe et de nombreux représentants de la noblesse germanique, parmi lesquels il faut compter sans doute le propre père de notre sainte, firent sentir à la Pologne, mais pour un temps seulement, la puissance et la colère légitime de l'Allemagne (1). Cependant les princes exilés durent longtemps encore demeurer à Altenbourg, Wladislas et ses fils suivirent l'empereur sous les murs de Milan, où le roi de Pologne mourut, et ses fils seuls virent s'abaisser pour eux les portes de l'exil (1162). Parmi eux se trouvait Boleslas Ier, duc de Silésie; il avait eu pour compagnon d'armes le comte d'Andechs, père d'Hedwige; et l'on peut croire que les deux pères, unis

(1) Rœpell, *Histoire de Pologne*, I, p. 358 et suivantes.

d'ailleurs par le sang, s'étaient promis de resserrer par un mariage les liens de leurs maisons, ainsi que l'on voit souvent, au temps des croisades, des chevaliers, au lit de la mort, se promettre mutuellement comme dernier souvenir, la main de leurs enfants. L'histoire se tait sur les circonstances qui amenèrent le mariage d'Hedwige et du jeune Henri. Quoiqu'il en soit, son âge encore si tendre et l'éducation sévère qu'elle avait reçue au couvent de Kitzingen ne permettent pas de supposer que, comme sa sœur la vaine et ambitieuse Agnès, elle ait eu une part active dans son mariage; il est plus probable que, à l'exemple de sa pieuse tante Mathilde de Diessen, elle avait songé à consacrer à Dieu sa virginité. Mais la Providence réservait un cercle d'action plus étendu à celle qu'elle avait destinée à travailler au progrès de la foi chez des peuples encore plongés dans les ténèbres de l'erreur et de la barbarie. Disons donc avec la légende de sainte Hedwige : « En se mariant, elle pensait avoir suivi la volonté de ses parents bien plus que la sienne, c'est ce que prouve l'empressement avec lequel elle s'affranchit, quand elle le put, des liens du mariage. »

Il est probable que le vieux Boleslas attendait Hedwige et Henri à la frontière et que l'évêque François, autrefois chanoine de Breslau et précepteur du jeune prince, les reçut avec les bénédictions

consacrées dans l'Eglise, à la porte de la cathédrale encore inachevée.

Nous ne savons si la bénédiction nuptiale fut donnée par l'évêque de Ratisbonne, par celui de Wurtzbourg ou celui de Breslau. Nous ne savons rien non plus de la riche parure de la jeune mariée, des nobles témoins qui prirent part à la cérémonie, des tournois et des fêtes qui les suivirent, des hôtes nombreux que l'on reçut, des aumônes que l'on distribua, des prisonniers auxquels on rendit la liberté. L'histoire qui nous a raconté avec des détails minutieux les fêtes du mariage du sainte Elisabeth de Hongrie, se tait sur celui d'Hedwige, sa tante, comme si la description de ces pompes mondaines eût été un outrage à son humilité et à sa modestie. Elle se borne à nous faire connaître le montant de sa dot ou présent du matin; elle était de trente mille marcs d'argent, qu'elle fit servir à la construction du couvent de Trebnitz (1).

Henri de Silésie était un prince de dix-huit ans, ardent et généreux, issu de la glorieuse dynastie des Piasts. D'un caractère extrêmement doux et loué pour cela par ses contemporains, il nous donnera

(1) D'après l'estimation du continuateur des Bollandistes, le rapport de la valeur de l'argent à cette époque avec sa valeur actuelle est comme 1 est à 70.

dans cette histoire des preuves sans nombre de sa complaisance et de son respect pour sa sainte épouse, ainsi que de sa piété, de sa bonté pour son peuple, de sa justice sévère et de son habileté dans l'art du gouvernement.

« Celui qui a trouvé une femme vertueuse, nous dit l'Ecriture, a trouvé un trésor plus précieux que les richesses qu'on va chercher aux extrémités du monde ; » c'est ce que le futur souverain de la Silésie reconnut bientôt avec toute la nation. Cependant la jeune épouse avait éprouvé un mécompte pénible. Henri était brave, sévère pour lui-même, généreux ; mais son instruction religieuse laissait beaucoup à désirer, et, malgré les leçons qu'il avait reçues autrefois de son maître François, il ne savait même plus prier : les querelles de famille et les guerres auxquelles il avait pris part lui avaient fait perdre sans doute les bonnes habitudes de sa jeunesse. Hedwige qui voulut que celui qu'elle devait le plus aimer sur la terre, fut agréable à Dieu, se plut à lui apprendre les nombreuses prières qui lui avaient été enseignées au couvent (1) ; ainsi, par ses exemples et

(1) On trouve dans l'ouvrage de Busching (*Descript. auth. sigill. mep. œvi in tabul. silesiac. repert. tab. IV, n* 40), le sceau d'Henri I. On voit au milieu une croix reposant sur une demi-lune ; au-dessus *Heinricus* et au-dessous *dux zlesie*. Sa de-

par ses leçons, elle achevait de former celui qui devait avoir un jour entre ses mains les destinées de la nation. Ce touchant détail, emprunté aux première années de la vie conjugale d'Hedwige, nous donne une idée du zèle avec lequel elle combattait l'ignorance religieuse partout où elle la rencontrait.

Transplantée du gracieux asile de Kitzingen sur le sol ingrat de la Silésie, arrachée aux occupations paisibles et à la douce retraite du cloître pour être jetée au milieu du mouvement d'une cour où les épines devaient bientôt paraître sous les roses qui les cachaient, Hedwige ne tarda pas à sentir le contraste de ces deux existences; elle ne fut pas longtemps à connaître le triste état du peuple qui était devenu le sien.

Elle dut commencer par surmonter les difficultés de la langue polonaise sans laquelle elle ne pouvait se se faire comprendre du plus grand nombre des seigneurs de la cour et surtout du bas peuple; pour ce qui est de son époux, sa mère Adelaïde avait dû lui apprendre de bonne heure l'allemand. Quoiqu'il en soit, la jeune princesse ne tarda pas sans doute à

vise en minuscules du treizième siècle est celle-ci : *Dirige gressus meos in semitis tuis, vero non moveantur vestigia mea.* Cette devise empruntée au psautier, nous montre combien les idées chrétiennes lui étaient familières.

parler facilement le polonais, puisque son histoire nous la montre conversant familièrement avec les pauvres gens vers lesquels la poussait l'attrait de sa charité. Le polonais était encore à cette époque la langue du pays; les lois et les mœurs polonaises se conservaient aussi sans altération chez le peuple et chez les grands.

La cour ducale de Silésie résidait alternativement à Breslau, à Liegnitz et aussi plus tard à Glogau; en outre cent châteaux-forts, situés les uns dans les villes et les autres sur les montagnes, abaissaient leurs ponts-levis, quand la princesse se présentait devant eux avec sa noble escorte. Ceux de ces châteaux qu'elle paraît avoir préférés étaient Lähnhaus dans le Boberthal, Löwenberg, Bunzlau, Rochlitz près Goldberg, Nimptsch et Crossen.

Des fenêtres du château ducal, Hedwige pouvait apercevoir la cathédrale de Breslau, commencée quarante ans environ auparavant et consacrée à saint Jean-Baptiste; son fils et son petit-fils devaient contribuer à son achèvement (1); et elle-même en devenir un jour la patronne secondaire. L'évêque Gauthier avait emprunté à la cathédrale de Lyon le plan de cette magnifique église, et, pour relever la pompe du culte, il y avait introduit le chant ecclé-

(1) Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau*, I. p. 74 et 172.

siastique usité dans les églises de France. A la cathédrale il avait annexé une école, et l'un des chanoines, le scolastique, était chargé de former un certain nombre de jeunes gens aux éléments de la langue latine et aux cérémonies de l'Eglise. Non loin de la cathédrale existait dès cette époque la petite église de saint Gilles ; cette église, la chapelle de saint Martin du château, les églises de saint Adalbert et de Notre-Dame, et surtout la riche abbaye des Prémontrés, dans le quartier septentrional de la ville, étaient dues à la munificence du comte Pierre Wlast (1), auquel la première Adelaïde avait fait arracher la langue et crever les yeux à cause d'une parole injurieuse qu'il s'était permise contre elle. Sur l'emplacement de la belle église qui fut plus tard consacrée à sainte Elisabeth, sa nièce, il n'y avait alors qu'une humble chapelle en bois sous le vocable de saint Laurent ; mentionnons encore l'église de saint Laurent érigée dans le quartier appelé le Tschépine par Boleslas, beau-père de la sainte. La population de Breslau n'était pas encore bien consi-

(1) Ritter, *ibidem*, p. 67 et suivantes. — Stenzel, *Histoire de la Silésie*, I, p. 28 et suivantes. Le comte Pierre Wlast reçut en 1145 de Frédéric, archevêque de Magdebourg, une partie considérable des reliques de saint Vincent ; pour reconnaître cette insigne faveur, il mit en liberté tous ses prisonniers.

dérable s'il lui suffisait de ces quelques églises au lieu de trente, presque toutes spacieuses, qu'elle a maintenant. Au reste la plupart des villes, encore peu populeuses, n'en avaient pas un plus grand nombre, malgré les soixante-dix-sept attribuées au seul Pierre Wlast; disons que ces églises, construites en bois à l'exception de la cathédrale de Schmograu (1), ne devaient pas tarder à disparaître.

La Silésie ne possédait encore que trois communautés d'hommes, les Prémontrés à Elbing, les Augustins établis d'abord sur le Zobtenberg et ensuite dans l'un des quartiers de Breslau, et les Cisterciens à Leubus. Les Prémontrés avaient succédé six ans avant l'arrivée d'Hedwige, aux Bénédictins qu'on avait dû renvoyer à cause de leurs scandales; quant aux derniers, Boleslas les avait fait venir du couvent de Pforte, non loin de Nambourg sur la Saal; la Silésie leur doit l'introduction de plusieurs arbres utiles qu'elle ne connaissait pas.

A cette époque, tout le pays était couvert encore d'immenses solitudes, au milieu desquelles quelques rares villages étaient pour ainsi dire perdus; de

(1) La cathédrale de Schmograu qui ne comptait pas moins de neuf cents ans d'existence, fut brûlée dans la nuit du 10 juillet 1854. Les caveaux qui renfermaient les restes des cinq premiers évêques silésiens furent heureusement épargnés par l'incendie.

vastes marais, des amas d'eaux croupissantes, produisaient des émanations pestilentielles, surtout au temps des inondations. Des animaux sauvages, des troupeaux entiers de chevaux, d'ours et de loups, remplissaient les forêts. A la suite de la guerre cruelle que s'étaient faite la Pologne et la Bohême, le pays compris entre Glogau et Nimpsch avait été entièrement dépeuplé. Bien que, depuis le partage de la Pologne (1163), la Silésie eût eu un gouvernement particulier et que Boleslas, son premier duc, eût fait des efforts louables pour changer la face du pays, la condition des habitants, surtout dans les campagnes, était un état assez voisin de l'esclavage. Dépourvus de toute espèce de droit, ils étaient livrés, sans protection aucune, aux caprices de leurs maîtres barbares, à l'entretien desquels ils devaient, conformément aux anciens usages, pourvoir sans aucune espèce d'indemnité; ainsi on pouvait leur enlever dans leurs champs les chevaux, les bœufs qu'ils avaient élevés. Relégués dans de misérables cabanes, les pieds-nus, couverts de longues tuniques sans manches, ils n'avaient pour leur nourriture que les fruits les plus grossiers de la terre. Les tribunaux avaient conservé la barbarie des lois polonaises, et tous les jours de cruelles mutilations punissaient encore les moindres délits.

Ainsi, surtout quand on la comparait à l'Allemagne

du temps des Hohenstaufen, la Silésie était encore en pleine barbarie. Breslau en était déjà, il est vrai, à son dix-septième évêque; mais il venait seulement de s'établir d une manière fixe dans le voisinage de la nouvelle cathédrale (1). Jusqu'à cette époque, les évêques de Breslau, condamnés à la vie du missionnaire et entourés d'un petit nombre de prêtres pour la plupart ignorants et grossiers, parcouraient sans cesse le pays à la recherche des païens à convertir ou de leurs brebis dispersées et comme perdues, sauf à se réfugier dans leur château-fort de Riezen durant les luttes acharnées entre la Pologne et la Bohême (2). Le nombre trop peu considérable des églises et des prêtres était la grande raison de l'ignorance du peuple.

Chaque année, le dimanche du *Lætare*, ces populations grossières parcouraient les villes et les bourgades en chantant et en poussant des cris de joie; puis elles allaient solennellement jeter dans les fleuves et les cours d'eau des mannequins gigantesques; cette cérémonie était, disait-on, destinée à rappeler l'introduction du christianisme dans la Pologne, et le sort des idoles condamnées à être jetées à l'eau. Il y avait plus de deux cents ans que la lumière de la foi avait commencé à se répandre en Pologne, mais elle

(1) Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau*, I, p. 56.
(2) Stenzel, *Histoire de la Silésie*, I, p. 16 et 17.

était loin d'y avoir produit les mêmes effets qu'en Allemagne, en Angleterre et en France dans un laps de temps bien moins considérable (1). Pour défendre la religion et faire respecter ses prescriptions, les princes croyaient encore devoir recourir à des répressions barbares. Ainsi ceux que l'on avait surpris mangeant de la viande dans le long carême qui s'étendait de la Septuagésime à Pâques (ce carême ne fut abrégé qu'après la mort de notre sainte) étaient condamnés à avoir les dents arrachées ; et un contemporain assure que le christianisme, récemment implanté dans ces contrées, s'y maintenait bien plus par les mesures violentes des princes que par l'autorité morale des évêques (2). Peut-être ces rigueurs furent-elles adoucies dans la pratique au temps de sainte Hedwige. Quoi qu'il en soit, son exemple était nécessaire pour faire briller aux yeux des clercs et des laïques un modèle parfait des vertus chrétiennes, modèle qui n'avait guère été jusque là présenté à ce pays ; car il est à remarquer que, sur un si grand nombre de princes, de religieux, de prêtres, l'Eglise de Pologne ne pouvait encore compter qu'un seul saint, qui eût été digne d'être proposé à la vénération

(1) Ritter, *ibidem*, p. 77.

(2) Dithmar de Mersebourg, *Chroniq l. VIII*, 105, édition Reinecc.

des fidèles, saint Stanislas, évêque de Cracovie qui fut, comme on le sait, assassiné à l'autel par le prince lui-même (1079).

Ces indications rapides étaient nécessaires pour donner au lecteur une idée de ce que les jeunes époux avaient à faire dans l'intérêt de la religion et de la civilisation. Qui d'ailleurs pourrait encore accuser notre sainte de fanatisme quand on la voit, par la pratique de la mortification la plus constante et la plus rigoureuse, s'efforcer d'apprendre aux autres la sainte violence qui peut seule mettre en possession du royaume du ciel?

—

IV

Des adversités que notre sainte princesse eut à subir dès les premières années de son mariage.

Vous savez, Seigneur, que, depuis le jour où elle a été amenée ici, votre servante n'a jamais eu de joie qu'en vous.
Esther, XIV, 18.

Il était difficile, dans un tel état de choses, que le séjour de la Pologne fût agréable à une jeune princesse habituée aux mœurs plus douces de l'Allemagne. Celles qui s'étaient vues avant Hedwige transplantées sur ce sol ingrat avaient dû chercher leur salut dans la fuite ou avaient mangé douloureusement le pain de l'affliction. Notre princesse, la première, forte en celui qui la fortifiait, sut dès le principe gagner tous les cœurs et se résigner à l'épreuve que la volonté de Dieu lui avait imposée ; on peut donc dire qu'elle fut la première princesse allemande qui se soit acclimatée sur le sol inhospitalier de la Pologne.

Cependant des désordres sur lesquels nous ne pouvons garder le silence devaient déchirer douloureusement son cœur. Habituée, comme elle l'était, à voir le sanctuaire exempt de toute souillure, les ministres des autels honorés des princes à cause de la pureté de leurs mœurs et l'auguste sacrifice offert par des mains dignes de ce ministère, combien ne dut-elle pas souffrir de voir souvent les abords du temple profanés et les prêtres chargés de fers et traités comme les derniers des esclaves, parce qu'ils ne savaient pas secouer la lourde chaîne du péché et qu'ils s'abandonnaient à la fougue de leurs passions?

Dès 1180, sous l'évêque Cyroslas, on avait réuni à Leczyz un concile provincial dans lequel on avait délibéré sur les moyens à prendre pour remédier aux désordres les plus criants. On s'efforça, par les décrets de ce concile, de protéger les pauvres serfs contre l'oppression des seigneurs, et on menaça de l'excommunication quiconque s'emparerait des biens d'un pauvre ou usurperait par la violence l'héritage d'un évêque; c'est, pour ainsi dire, le premier pas fait par l'Eglise de Pologne pour protéger les droits du clergé contre l'oppression des grands. Deux ans après (1182), le pape Clément III envoya le cardinal Jean Malabranca en Pologne pour essayer de briser les liens honteux de la chair dans lesquels un trop grand nombre de clercs étaient encore engagés

et faire cesser le scandale occasionné par ces désordres. Mais les efforts qu'il fit de concert avec les évêques pour rétablir l'ancienne discipline demeurèrent sans résultat, et notre sainte princesse eut souvent à pleurer devant le Seigneur les désordres qui profanaient le sanctuaire. Au moment où, par le vœu de continence, elle donnait au monde l'exemple de la vertu la plus parfaite, le pape Célestin III se vit encore obligé d'envoyer Pierre, cardinal-diacre, en Pologne, en Silésie et en Bohême, pour rappeler aux prêtres l'obligation de la continence. Le légat du Saint-Siége fut reçu avec respect en Silésie et en Pologne, et on s'y montra disposé à suivre ses instructions, tandis que, en Bohême, il rencontra une opposition si violente qu'on alla jusqu'à menacer ses jours. Les résultats de cette mission furent à peine sensibles, mais enfin la volonté énergique du grand pape Innocent III, devant laquelle les princes eux-mêmes étaient obligés de s'incliner, devait rendre à l'Eglise de Pologne sa liberté, sa pureté et sa gloire (1).

En même temps qu'elle avait à déplorer le scandale de la maison de Dieu, la pieuse princesse voyait

(1) Voir, pour plus de détails, Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau*, I, p. 80 et suivantes; Rœpell, *Histoire de Pologne*, I, p. 400; Palacky, *Histoire de Bohême*, I, p. 490; Hurter, *Histoire d'Innocent III*, t. II, p. 138.

ses meilleures joies empoisonnées par la discorde qui régnait dans la sienne. La famille dans laquelle elle venait d'entrer à peine sortie de l'enfance, donnait au monde le triste exemple de divisions perpétuelles, dont il faut chercher la cause dans l'amour exclusif de la princesse Adélaïde, seconde femme de Boleslas pour ses enfants ou dans la jalousie de son beau-fils Iaroslas, né d'un premier mariage de ce prince avec une princesse russe, Wencélasa. Malgré les difficultés de sa position, Hedwige sut toujours montrer en ces circonstances une prudence, une sagesse qu'on n'avait pas le droit d'attendre de son âge et la force héroïque d'une âme qui puise ses ressources dans la foi.

Une fois déjà, s'inspirant de la haine qu'il avait vouée à sa belle-mère et de la crainte de voir son héritage amoindri par ce second mariage, Iaroslas s'était uni à son oncle Miecislas, duc d'Oppeln, et avait forcé à prendre la fuite son propre père Boleslas, sa belle-mère Adélaïde et deux des enfants de celle-ci, Henri et Conrad. Cette conduite dénaturée devait présager d'autres maux et contribuer à faire considérer comme maudite de Dieu cette dynastie, d'ailleurs forte et brillante, dont nous voyons tous les membres, pour ainsi dire, sans exception, fermer également l'oreille à la voix du sang, de la religion et de la reconnaissance pour n'écouter que celle de

l'ambition et de la vengeance, s'armer les uns contre les autres, l'oncle contre les neveux, les tuteurs contre ses pupilles, le frère contre ses frères, les pères contre leurs fils, se combattre par la ruse et la violence, et se débarrasser les uns des autres par la prison ou même l'assassinat. Tels sont les sombres tableaux qui devaient souvent se dérouler devant l'âme attristée d'Hedwige. Vers l'époque de son arrivée en Silésie, sans qu'il soit possible de dire si ce fut avant ou après, Iaroslas, écoutant encore son ressentiment, prit de nouveau les armes contre son père et l'obligea de chercher avec les siens son salut dans la fuite et de céder au rebelle le territoire d'Oppeln et de Neisse (1). Ainsi c'était pour ainsi dire, au milieu des fureurs de la guerre civile qu'elle arrivait en Pologne ; mais elle y arrivait comme un ange de paix, et, bien loin de fournir de nouveaux éléments à la discorde, elle parvint souvent par son intervention à calmer les esprits irrités. On put croire un instant qu'on entrait dans une ère de paix quand Iaroslas, fatigué sans doute de sa vie mondaine et de tant de guerres impies, reçut les ordres pour devenir chanoine de la cathédrale de Breslau (2). On

(1) Stenzel, *Histoire de Silésie,* I, p. 32. — Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau,* I, p. 80, 93 et suivantes.

(2) Klose, *Histoire de Breslau,* lettre 22.

fut surtout autorisé à concevoir ces espérances, lorsque l'influence de Boleslas lui-même eut déterminé les chanoines de Breslau à donner au nouveau prêtre la dignité épiscopale. Cependant son père ayant suivi en Italie l'empereur Henri VI et y ayant, à ce qu'il semble, prolongé son séjour après la mort de ce dernier, il en profita pour ravir aux moines de Leubus, vassaux de Boleslas, la dîme qu'ils avaient le droit de lever sur toutes les bourgades du pays de Liegnitz. Il en résulta une grande agitation. Le duc, à son retour, cita son fils devant lui, exigeant une indemnité; il reconnut son tort et promit de donner satisfaction non au couvent même de Leubus, mais à l'ordre de Citeaux dont il dépendait (1).

La légende de sainte Hedwige nous apprend qu'elle n'avait que treize ans et trois mois quand elle eut pour la première fois le bonheur d'être mère; c'est tout ce que nous savons de cette période de sa vie. Les premiers fruits de son union furent, d'après ce

(1) Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau*, p 87 et 94. — Stenzel, *Histoire de Silésie*, p. 33. — Rœpell, *Histoire de Pologne*, I, p. 681. Voir aussi Boczek, *Cod. dipl.*, II, p. 9, où le malheureux père dit lui-même : *Contra me patrem suum non filialiter egit in multis, cum apud avunculum meum Heinricum quintum cum meo exercitu in expeditione lombardica consisterem... Quem, cum ego ad propria reversus super eis commonerem, respondit se velle satisfacere ordini, sed non claustro Lubensi.*

que l'on doit supposer, deux princesses, Agnès et Sophie, qui moururent en bas-âge et furent enterrées au pied du maître-autel de l'église du monastère de Leubus. Ses autres enfants furent Gertrude (1190), qui, d'après ce que nous savons d'elle, marcha sur les traces de sa mère, Henri (1191), qui posséda toutes ses affections, et Conrad, qui devait lui causer tant de chagrins. Henri, et peut-être aussi Conrad, fut baptisé par Paul, aumônier de la cour (1), qui devint ensuite évêque de Posen. Ce digne prêtre, qui avait sans doute été chargé de l'éducation des jeunes princes, conserva les rapports les plus affectueux avec la famille du duc. Ainsi le ciel avait daigné bénir l'union d'Hedwige et l'avait entourée d'enfants dont la vue contribuait au jour de l'épreuve à consoler son cœur ; il est probable qu'elle aimait aussi à décharger sa douleur dans des communications intimes avec les nobles dames qui l'avaient accompagnée lors de son mariage, ainsi qu'avec sa belle-mère Adélaïde, jusqu'à l'époque où, redevenue libre par la mort de Boleslas, elle épousa Diepold, margrave de Moravie. Cependant la douleur que causaient à la jeune princesse les tristes évènements qui se passaient autour d'elle, était encore augmentée par les fâcheuses nouvelles qui lui arri-

(1) Stenzel, *Liber fundationis Henrichow*, p. 6, n. 13.

yaient de la cour d'Andechs ; ainsi d'abord la nouvelle de la mort de sa mère, puis celle du mariage que sa sœur Agnès ou Ingeltrude venait de contracter avec Philippe-Auguste au mépris des lois les plus saintes de l'Eglise.

Le treizième siècle commença pour la Silésie et pour Hedwige sous les auspices les plus fâcheux. Un incendie réduisit en cendres la ville entière. Si l'on en excepte le château ducal et quelques églises solidement bâties, qui furent d'ailleurs menacées par les flammes, tous les édifices de la ville, faits de bois pour la plupart, furent réduits en cendres. Les monuments précieux des anciens âges de la Pologne et ceux relatifs aux premières prédications de l'évangile en ce pays, furent perdus sans retour. Sans asile, dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, réduits à la dernière extrémité, les habitants de la malheureuse ville levèrent, dans leur détresse, des mains suppliantes vers la jeune princesse. Quelle épreuve pour son âme compatissante que la vue de tant d'infortunes, des ravages causés par la famine et la maladie, et que le manque de provisions, d'abris, d'hôpitaux ne lui permettait pas de conjurer! La disette fut telle que le boisseau de froment s'éleva au prix de trente gros de Bohême (1). Ce fut dans cette circonstance que la

(1) Klose, *Histoire de Breslau*, lettre 22e.

future duchesse eut l'occasion de se montrer pour la première fois la mère des pauvres et la consolatrice des affligés. A peine les cendres s'étaient-elles refroidies et les maisons relevées qu'Hedwige dut accompagner à sa dernière demeure l'évêque Iaroslas, qui mourut au commencement de l'année 1201. Avant sa mort, il avait, du consentement de Boleslas, institué l'évêché de Breslau héritier de sa principauté de Neisse. Ainsi, malgré leurs anciennes querelles qu'il faut attribuer surtout au sang bouillant des Piasts qui coulait dans leurs veines, le père et le fils s'étaient rapprochés avant de comparaître devant leur juge. Ce fut à Iaroslas que la ville de Neisse dut ses magnifiques églises, les évêques de Breslau leur titre et leur puissance de princes, enfin l'évêché lui-même la qualification d'évêché d'or. Il n'avait occupé que trois ans le trône épiscopal; il fut remplacé par Cyprien de Lébus, auparavant abbé des Prémontrés de Saint-Vincent à Breslau; c'était un homme pieux, savant et généreux.

Hedwige vit mourir le 10 février de la même année son beau-frère Jean, puis deux des frères de celui-ci, Conrad le 3 juin, et le 18 Boleslas, jeune homme de grande espérance qui voyageait à cette époque en Allemagne, sans doute pour achever d'acquérir les qualités que l'on exigeait alors d'un bon chevalier. A peine la mort avait-elle frappé toutes

ces victimes que Boleslas mourut lui-même, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, à Lissa, non loin de Breslau (1). Il fut enterré auprès de ses petites-filles, Agnès et Sophie, dans ce monastère de Leubus qu'il avait favorisé de ses largesses. Par son testament, il lui laissait en outre le beau château de Lissa, où il devait mourir, ainsi que tout ce qui en dépendait, et il recommandait expressément à son fils l'entier accomplissement de ses volontés. Ce fut ainsi que se termina cette année, qui ouvrait si douloureusement le treizième siècle pour Hedwige et pour son époux.

La Silésie doit à son duc Boleslas I[er] la fondation de plusieurs forteresses telles que Liegnitz et Lähn, l'introduction d'un grand nombre de colons allemands qui favorisèrent les progrès de l'agriculture, enfin l'établissement de plusieurs monastères, c'est-à-dire des seules écoles que l'on eût à cette époque. On voit encore maintenant en face du maître-autel de l'église du couvent de Leubus son tombeau, fait de cuivre; il y est représenté de grandeur naturelle et couvert de sa lourde armure. Voici l'inscription en vers rimés qu'on lit sur ce monument :

(1) Klose, *ibidem*. Il paraît qu'une humidité excessive entraîna comme conséquence une grande mortalité que la sainte avait prédite, au rapport de sa légende.

Dux Boleslaus, honor patriæ, virtute deinceps
Cui par nullus erit per regna polonica princeps.
Conditur hoc loculo, locus a quo conditus iste
Dæmonis ara prius, tua transit in atria, Christe (1).

(1) Dorst, *Monuments funèbres,* II, pl. 14. Voici la traduction de l'inscription : « Le duc Boleslas, la gloire de la patrie, le premier par la vertu des princes que la Pologne ait jamais possédés, repose dans ce lieu même qu'il a comblé de ses bienfaits ; il l'a conquis sur le démon pour le consacrer au Seigneur. »

V

Comment l'orgueilleuse Agnès, sœur de notre sainte princesse, scandalisa toute la chrétienté par son mariage adultère avec Philippe-Auguste, et comment, à cette occcasion, toute la France fut frappée d'interdit.

La vie, l'honneur, leur éternelle félicité, ils ont tout sacrifié à la passion.
Maitre Othon, Héraclius.

La mort de Boleslas, son père, donnait à Henri la moyenne et la basse Silésie, une partie de la Lusace, les territoires de Crossen et de Lébus, ainsi que le pays compris entre l'Obra et l'Oder. Il put s'occuper immédiatement à améliorer la condition de ses peuples, car il était assuré d'avoir la paix avec ses voisins; la mort avait frappé coup sur coup tous ceux qui auparavant avaient troublé la tranquillité de sa maison. Le peuple vit avec bonheur s'asseoir à côté de lui sur le trône ducal celle qu'il proclamait déjà sa mère. Elle étendait ses bienfaits au-delà même des frontières de ses états, offrant des consolations à

toutes les douleurs et des secours à toutes les misères. Ainsi l'aurore d'un avenir tout différent du passé s'était levée sur la Silésie, sur laquelle la Pologne et l'Allemagne commençaient à jeter les yeux avec complaisance. Hedwige semblait heureuse, et cependant depuis longtemps un amer chagrin dévorait son cœur. Dans cette même année 1201, durant laquelle la Silésie vit cinq de ses princes successivement enlevés par la mort, était morte, au château de Poissy, exilée, répudiée, oubliée, cette fière Agnès, sœur indigne de notre Hedwige qui, pendant les cinq années de son union adultère avec Philippe-Auguste, avait usurpé la place d'une princesse infortunée, bravé la juste colère d'Innocent III et déshonoré à jamais le nom de sa famille (1).

A son retour de la croisade où il avait eu Berthold de Méranie pour compagnon d'armes, le jeune roi de France, Philippe, avait demandé la main d'Ingeburge, fille de Canut VI, roi de Danemark ; âgée de dix-huit ans à peine, cette princesse se faisait remarquer par sa beauté, son esprit, sa piété, sa modestie et sa vertu solide. Le mariage fut célébré la veille de l'Assomption et le sacre se fit le jour même de la fête, dans la ville d'Amiens, qui pouvait à peine contenir la

(1) Voir pour les détails Hurter, *Histoire d'Innocent III*, t. III

multitude des princes, des barons avec leurs hommes d'armes, enfin des manants accourus pour la cérémonie. Avant son mariage, le roi avait attendu avec grande impatience l'arrivée de sa jeune et brillante épouse ; cependant le jour du sacre, on le vit tout à coup, sans qu'on en sût la raison, pâlir, trembler et se troubler. Par un caprice qu'il est difficile d'expliquer, il voulut ce jour-là même renvoyer la jeune princesse à son père ; son parti était pris d'en venir à un divorce que rien ne justifiait. Ses courtisans et ses flatteurs trouvèrent bientôt un expédient, en imaginant une fausse généalogie, suivant laquelle Ingeburge aurait été parente du roi à un degré qui rendait le mariage invalide. Des témoins étant venus confirmer avec serment la fausse généalogie, les conseillers du roi réunis à Compiègne proclamèrent l'illégitimité et la nullité du mariage. Cette sentence ayant été communiquée à la malheureuse princesse, comme elle connaissait à peine quelques mots de français, elle ne put que sangloter, en balbutiant ces mots : « France, malheur, malheur, Rome, Rome! » par lesquels elle implorait la protection du Saint-Siége. Elle refusa de retourner en Danemarck, et le roi la relégua dans le couvent obscur de Beaurepaire. Elle y vécut dans un grand dénûment, partageant son temps entre la prière, les lectures de piété et le travail des mains ; les évêques, voyant en elle une

perle précieuse que le monde avait rejetée, parce qu'il n'était pas digne d'elle, lui écrivaient pour lui donner leurs consolations et fortifier son courage.

Tandis que le peuple français voyait avec douleur la vertu méconnue et persécutée, le pape Célestin III prenait en main la cause de la princesse ; mais ses légats furent menacés et coururent de grands dangers. Les envoyés du roi de Danemarck qui avaient été déposer leur plainte en cour de Rome étant venus en France avec des lettres du souverain pontife, le roi les fit arrêter à Dijon par le duc de Bourgogne. Cependant on les relâcha au bout de huit jours, et ils arrivèrent à Paris vers le mois de Janvier de l'an 1196. Une seconde assemblée fut chargée d'examiner de nouveau l'affaire ; conformément aux instructions du pape, elle devait veiller à ce que le prince ne convolât pas à de nouvelles noces.

Il était déjà trop tard. Philippe avait sollicité d'abord la main de la fille du comte palatin, Conrad, mais elle répondit avec une généreuse indignation qu'elle savait de quelle façon il avait outragé et répudié la fille du roi de Danemarck, et qu'elle ne voulait pas s'exposer au même sort. D'autres princesses, également sondées sur leurs intentions, répondirent dans le même sens ; mais bientôt la fière Agnès, fille de Berthold de Méranie et sœur de notre Hedwige à qui elle ressemblait si peu, se laissa sé-

duire par des propositions analogues. Petite-fille de Charlemagne, elle était surtout fameuse par sa beauté; les brillants chevaliers de la cour de France félicitèrent le roi de son acceptation et se disputèrent l'honneur de porter ses couleurs dans leurs armes (1). On peut supposer que Berthold, ancien compagnon d'armes de Philippe-Auguste à la croisade, applaudit à cette union dont il ne prévoyait pas sans doute les tristes conséquences.

Le peuple vit avec douleur cette nouvelle union, si évidemment contraire aux lois de la morale. Le pape, après plusieurs monitions inutiles, ordonna la séparation des conjoints. Mais au mépris du dogme chrétien, des lois les plus saintes de l'Eglise, des avertissements sévères du pontife et au scandale de tout son peuple, le roi conserva auprès de lui Agnès de Méranie. En même temps, il refusait à sa légitime épouse les choses les plus nécessaires à son entretien; elle se vit obligée de vendre ses vêtements et ses bijoux et même de recevoir des aumônes pour subvenir à ses besoins. Cependant Innocent III, à peine monté sur le siége pontifical, s'éleva contre Philippe-Auguste. « Il savait, lui écrivit-il, ce qui avait été

(1) Le moine de Saint-Denys lui-même vante la blancheur de son teint et la petitesse de son pied. D. Brial, *Collection des historiens de France*, t. XVII.

fait par ses prédécesseurs touchant l'affaire du divorce. D'autres déjà s'appuyaient sur son mauvais exemple, au grand préjudice de l'Eglise; déjà il pouvait reconnaître les signes précurseurs de la vengeance divine.... S'il méprisait ce dernier avertissement, si, avant un mois, il ne s'était pas séparé d'Agnès, le pape se verrait obligé de frapper toute la France d'interdit. » En même temps, il écrivait aux évêques pour que ces menaces fussent exécutées dans le cas où le roi s'obstinerait dans le mal.

Le roi, impétueux par nature et peu habitué à tenir compte de la menace, persista à s'éloigner d'Ingeburge et à conserver auprès de lui Agnès de Méranie. Tous les efforts que l'on fit pour l'amener à changer de conduite demeurèrent sans résultat. Le 6 décembre 1199, vingt-deux évêques et plusieurs abbés se réunirent à Dijon pour délibérer de nouveau sur cette affaire importante. Deux membres de l'assemblée se rendirent auprès de lui pour l'inviter à comparaître; mais ses gardes les mirent à la porte du château.

Les délibérations durèrent sept jours entiers; enfin, le 13 décembre, à minuit, les cloches firent entendre le glas funèbre. Les évêques et les prêtres, éclairés à peine par quelques torches lugubres, se rendirent silencieusement à la cathédrale. Les chanoines implorèrent une dernière fois sur les coupables les miséricordes du Seigneur, en récitant le *Miserere;* le

crucifix fut couvert d'un voile ; les reliques des saints furent cachées dans la terre, enfin la flamme dévora ce qui restait de la sainte Eucharistie. Couvert d'ornements violets, comme au jour du vendredi-saint, le légat parut devant le peuple et jeta, au nom du divin Sauveur, l'interdit sur tout le royaume de France aussi longtemps que le roi continuerait ses relations adultères, avec Agnès de Méranie. Sa voix fut couverte par les sanglots du peuple. On aurait pu se croire au jour terrible du jugement ; les fidèles devaient désormais comparaître devant leur juge sans avoir joui des suffrages de l'Eglise.

Désormais, pour l'Eglise de France, tous les jours se ressemblaient. Les fidèles se voyaient privés de tout ce qui donne à l'âme une direction sûre au milieu des vicissitudes de la vie, de tout ce qui l'affermit dans les luttes souvent pénibles de l'existence terrestre. La maison du Seigneur dominait encore les humbles demeures des hommes avec ses tours symboles de la majesté divine, mais on eût dit un gigantesque cadavre duquel la vie s'était retiré. Le prêtre n'offrait plus, pour le soulagement des âmes des fidèles, le grand sacrifice du corps et du sang de Notre-Seigneur. Les chants de l'Eglise ne se faisaient plus entendre, l'orgue avait suspendu ses joyeux accords, un silence de mort régnait seul là où naguère les voix et les cœurs s'unissaient pour louer

Dieu. Les cierges avaient été éteints avec un cérémonial lugubre, comme si désormais la vie de l'homme avait dû être enveloppée dans la nuit et les ténèbres. Les images du Christ étaient étendues à terre et les reliques de ses saints étaient soustraites à tous les regards. La prédication de la parole de Dieu qui seule aurait pu rendre à l'homme la force et la lumière, était suspendue, et, à l'heure où les portes du temple s'ouvraient encore, le prêtre jetait des pierres du haut de la chaire, pour rappeler aux fidèles, par un symbole énergique, qu'ils étaient rejetés de devant la face du Seigneur. Les portes de la cité de Dieu étaient scellées de même que le vicaire du Christ avait fermé sur la terre la porte des églises. Le fidèle passait tristement à côté du temple sans pouvoir jeter même un regard fugitif dans ce lieu où il avait souvent joui des communications les plus intimes de la divinité. Jusque dans les galeries supérieures des églises, les longues rangées des patriarches et des prophètes, des évangélistes et des docteurs, des martyrs et des confesseurs qui semblaient veiller à la porte du ciel, étaient couvertes de sombres voiles. Le son des cloches ne se faisait plus entendre, à part le glas funèbre à la mort de quelque religieux, pour rappeler aux fidèles la rapidité du temps, le but mystérieux de la vie et les besoins de l'ordre spirituel.

L'enfant, à sa naissance, recevait le sacrement de la régénération, mais sans les cérémonies ordinaires, et une époque qui laissait d'ordinaire de profonds souvenirs dans une famille, passait pour ainsi dire inaperçue. Les mariages se célébraient, non plus à la face des autels, mais sur les tombes des morts. Le chrétien qui voulait revenir au Dieu qu'il avait offensé ne pouvait obtenir qu'avec peine la pénitence et l'absolution ; l'âme affligée ne recevait plus les consolations charitables du prêtre ; l'eau qui chasse les démons n'était plus bénite et le pain de vie n'était plus distribué aux fidèles. Une fois seulement par semaine, le dimanche, le prêtre, sous le vestibule de l'Eglise, exhortait à la pénitence le peuple chrétien qui, couvert d'habits de deuil, ne pouvait que tourner, en gémissant, les yeux vers le sanctuaire dont l'entrée lui était interdite. C'était sous le vestibule de l'église que la jeune mère venait rendre grâces à Dieu d'une heureuse délivrance et que le pèlerin recevait la bénédiction avant d'entreprendre son lointain et périlleux voyage. Le mourant pouvait recevoir en secret le viatique que le prêtre avait consacré pour lui avant le lever du soleil, mais l'extrême-onction ne lui était pas donnée ; et s'il venait à mourir, on lui refusait, avec les prières de l'Eglise, la faveur même de la sépulture. L'ami ne pouvait ensevelir le corps de son ami, le fils ne pouvait jeter une

poignée de terre sur le cadavre de son père, le prince lui-même n'était pas plus favorisé sous ce rapport que le plus misérable de ses sujets.

Les jours de fête, ces grandes époques de l'année ecclésiastique, auxquelles autrefois des troupes de fidèles accouraient de toutes parts aux temples, où le maître et le serviteur, réunis au pied du même autel, remerciaient Dieu des faveurs qu'il accorde à tous ses enfants, étaient transformés en des jours de deuil. Un voile de tristesse semblait étendu sur toute la face de la France; les cœurs du pasteur et du troupeau étaient déchirés par la même douleur. Plus de chants, plus de jeux, plus de vêtements de fête, plus de plaisirs; on eût dit un carême éternel. L'industrie et le commerce étaient suspendus; l'interruption des relations tant intérieures qu'extérieures avait singulièrement abaissé le chiffre des revenus du royaume. Les notaires, dans les actes, ne mentionnaient plus le nom du prince, considéré comme indigne et ne reconnaissaient plus d'autre royauté que celle du Christ. On croyait voir dans l'abondance moins grande des fruits de la terre et dans d'autres fléaux de ce genre les marques de la colère du ciel. Le deuil était partout, et si l'ami rencontrait son ami, le frère son frère, il ne le saluait qu'avec un soupir. Un grand nombre de Français se retiraient en Normandie, sur les terres du roi d'Angleterre,

uniquement pour y retrouver les secours et les consolations de l'Eglise. En plusieurs provinces, le peuple manifesta son mécontentement : sur plusieurs points, on voulut obliger par la force les évêques et les prêtres d'ouvrir les églises et de célébrer les saints mystères.

Toutefois l'obstination du roi n'était pas vaincue; il chargeait ses sujets d'impôts intolérables et s'attaquait en même temps à la noblesse et au clergé; la noblesse prit les armes, et les gens du roi finirent par refuser de lui obéir. Pour faire tomber tout le poids de sa vengeance sur la malheureuse Ingeburge, il la fit enlever du monastère où elle avait trouvé un asile et conduire dans un château voisin de Paris, où elle eut à souffrir une rigoureuse captivité. Cependant le pontife n'avait pas employé l'arme la plus redoutable dont il était le dépositaire; il n'avait pas fait tomber sur les deux coupables la sentence d'excommunication. L'attitude énergique du pontife et la crainte des foudres de l'Eglise triomphèrent enfin de l'obstination de Philippe-Auguste. Il reçut à Sens les légats du pape, et leur promit, en frémissant, d'obéir à Innocent et de renvoyer Agnès; en outre, il devait rendre à Ingeburge son titre et ses droits de reine de France.

Aussitôt les cloches des églises reprirent leurs joyeux accords; les églises se rouvrirent, on débar-

rassa des voiles qui les couvraient les croix et les images des saints. Après sept longs mois, le peuple chrétien put enfin rentrer dans les temples du Seigneur. La joie était immense partout : c'était le calme après la tempête.

Cependant Philippe-Auguste semblait hésiter à se séparer de sa chère Agnès de Méranie ; les négociations furent longues et difficiles. Enfin il la relégua au château de Poissy, qui aurait pu être une retraite agréable pour une âme moins ulcérée que la sienne. Ne pouvant pas, comme Ingeburge (1), à cause des remords qui déchiraient son cœur, trouver dans les consolations de la religion un contre-poids à son infortune, blessée dans son orgueil et furieuse de son exil, elle ne tarda pas à mourir ; le plus jeune de ses enfants la suivit bientôt dans la tombe. Philippe-Auguste fonda, en sa mémoire, une abbaye pour cent-vingt religieuses et pria le pape d'accorder les droits de la légitimité aux deux enfants qui lui restaient d'Agnès, Philippe et Marie.

(1) Quelques mots sur Ingeburge. Reléguée à l'âge de dix-sept ans au château d'Etampes, et condamnée à un isolement de vingt années, elle fut enfin rappelée par Philippe-Auguste, auquel elle demeura unie jusqu'à l'époque de la mort du prince qui, dans son testament, crut devoir rendre témoignage à sa vertu. Elle vécut encore quatorze ans après lui, et fonda à Corbeil, pour le salut de son âme et celui du prince, une maison pour treize chevaliers de saint Jean de Jérusalem.

VI

De la grande part que notre sainte princesse eut à la fondation du couvent de Trebnitz.

Les voies de Sion sont désolées, on ne vient plus à ses solennités.
Lament., I, 4.

L'un des premiers soins du duc Henri, aussitôt après son arrivée au pouvoir, avait été d'exécuter les dernières volontés de son père. Seulement il conserva le château de Lissa dont le séjour lui plaisait, et offrit en compensation au couvent de Leubus le village de Schonfeld, près Strehlen. Il déploya aussitôt toute l'activité que l'on devait attendre d'un jeune prince qui ne séparait pas son propre bonheur de celui de son peuple. A l'époque de son mariage il avait parcouru les riches campagnes de la Franconie et de la Bavière, et c'était sans doute alors qu'il avait conçu les plans qu'il voulait maintenant réaliser. Mais il fallait avant tout qu'il présentât à ses sujets le modèle

qu'il voulait leur faire imiter. Ici encore les moines furent les pionniers de la civilisation et du progrès. On vit les religieux des trois couvents que possédait alors la Silésie, la hache et la pioche à la main, transformer en champs les forêts séculaires, tracer les premiers chemins que le pays ait connus, enfin jeter des ponts sur les fleuves et les torrents ; les ours et les autres animaux sauvages abandonnèrent à l'homme les repaires où ils régnaient depuis longtemps, et les arbres fruitiers passèrent, avec les plantes utiles, des jardins des couvents dans les jardins voisins. Tandis qu'ils apprenaient aux pères l'art de cultiver la terre, les religieux enseignaient aux enfants les premiers éléments des lettres et des sciences. En même temps, les officiers du duc poursuivaient les brigands et assuraient au paysan trop longtemps sans défense, sa vie et le fruit de son travail. Mais une chose manquait encore à la Silésie ; c'était un asile où le sexe le plus faible pût recevoir l'instruction et se former à la vertu, où les enfants et les jeunes filles pussent, par une éducation intelligente et solide, être façonnées à devenir de bonnes mères de famille ou des épouses fidèles du Christ, à éclairer les faibles, à adoucir la rudesse des hommes et à pratiquer les vertus qui sont la gloire et l'apanage de la femme.

Cette absence de toute maison religieuse de femmes, à une époque surtout où rien ne pouvait y

suppléer, avait dû contrister le cœur de sainte Hedwige, le jour où elle avait mis pour la première fois le pied sur le sol de la Silésie. Maintenant que son époux était entré en possession du pouvoir souverain, elle usa de toute son influence sur lui pour l'amener à la réalisation de son projet favori ; au reste le ciel lui-même, si nous en croyons la légende, lui vint en aide dans cette affaire importante (1).

Henri possédait une métairie avec un modeste château au lieu où s'élève maintenant Trebnitz ; le site était délicieux, c'étaient des vallons boisés, séparés l'un de l'autre par des collines doucement inclinées, il aimait à s'y livrer au plaisir de la chasse, son exercice favori. Un jour qu'il s'était lancé à la poursuite d'une bête fauve, il fut entraîné par l'animal dans un fonds marécageux ; bientôt le danger fut tel que sa mort devint imminente, d'autant plus qu'il s'était éloigné de son escorte et qu'il ne pouvait compter sur aucun secours humain. Dans ce péril extrême, il implora l'assistance divine et promit que, s'il échappait, il ferait construire un couvent en cet endroit. Mais, comme le dit le chroniqueur, promettre

(1) Dlugoss, *Hist. Polon.*, liv. VI, ann. 1203. — Ritter, *Hist. du diocèse de Breslau*, I, p. 123 et suiv. — Gorlich, *Vie de sainte Hedwige*, p. 17 et suivantes. — Klose, *Histoire de Breslau*, I, lettre 23. — Stenzel, *Histoire de Silésie*, I, 35 et suivantes.

et tenir sont deux, et, le danger passé, le prince oublia bientôt le vœu qu'il avait fait. Mais sa sainte épouse, animée déjà d'un esprit prophétique, en reçut la révélation et le conjura de la manière la plus pressante d'exécuter la promesse qu'il avait faite.

Au reste, les motifs à faire valoir ne manquaient pas ; outre la nécessité de donner enfin à la Silésie une de ces pieuses institutions si utiles dont elle était dépourvue, il importait de protéger contre la Pologne par la création d'un grand centre ce pays de Trebnitz qui, dès l'époque de Boleslas, renfermait un nombre assez considérable de colons allemands (1). Dès le commencement de la troisième année du règne d'Henri, la fondation du couvent était déjà assez avancée pour que les religieuses pussent occuper le jour de la sainte Trinité leurs modestes cellules ;

(1) Personne ne doute que notre sainte n'ait porté son époux à cette fondation, on lui en a même fait un reproche, auquel Ritter s'est donné la peine de répondre. Il est à remarquer que, dans les chartes de fondation (que l'on peut voir dans Sommersberg et dans Klose), le duc ne dit rien du vœu qu'il aurait fait. On sait que la légende s'est mêlée à l'histoire de toutes les fondations anciennes et s'est plue à broder sur leurs origines. Le puits de sainte Hedwige que l'on voit sous l'église du couvent de Trebnitz peut à la rigueur être considéré comme un reste du marais de la légende, mais on ne peut en tirer aucune conclusion rigoureuse en faveur de la véracité de celle ci, puisque l'on en trouve

quant à l'église et à la tour qui la dominait, elles ne furent terminées que quinze ans plus tard, et c'est alors qu'eut lieu la bénédiction du couvent (1). Déjà, l'année précédente, Innocent III écrivait à l'abbesse et aux sœurs de Trebnitz que, sur la demande du duc, il prenait sous sa protection la maison fondée par lui, et qu'il confirmait toutes les donations qui leur avaient été faites.

Egbert, frère de notre sainte princesse, était monté cette année même sur le siége épiscopal de Bamberg. Elle l'engagea à lui procurer pour la nouvelle fondation des religieuses cisterciennes; il y avait déjà à cette époque des moines de Citeaux à Leubus, et l'on aimait en général à rapprocher des couvents d'un même ordre à l'usage des deux sexes, afin d'as-

dans beaucoup d'autres lieux : rappelons seulement les deux puits de la chapelle souterraine de Saint-Pierre et Saint-Paul à Gorlitz, celui du Pader dans la cathédrale de Paderborn, ceux de la cathédrale de Cologne, de l'église Saint-Martin à Jauer, de Notre-Dame (ou Saint-Michel) à Goldberg, enfin ceux de Rossleben, de Memleben et de Hisdesheim. Ils servaient au baptême par immersion que l'on pratiquait encore dans la Poméranie en 1123, au temps de saint Othon, ou à purifier les vases sacrés; c'est pour cela que le peuple leur attribuait, comme à Trebnitz, une vertu salutaire.

(1) Voir Bach, *Histoire et description du monastère de Trebnitz*, publiée par Kastner, Niesse, 1859, p. 9.

surer aux religieuses une direction conforme à l'esprit de leur règle.

Hedwige n'avait point oublié celle qui l'avait formée à la vertu dans le monastère de Kitzingen ; et bien qu'elle appartînt à l'ordre de saint Benoît, elle songea à la mettre à la tête de la nouvelle fondation et l'engagea à laisser la robe noire des bénédictines pour la robe blanche des cisterciennes. Pétrussa vit un ordre du ciel dans la demande que lui avait faite son ancienne élève et y souscrivit sans peine ; une chose qui doit nous donner une haute idée de ses lumières et de son expérience, c'est qu'on n'hésita pas à lui donner la direction d'un couvent si considérable, établi d'ailleurs dans un pays qui lui était étranger, et dont elle ne connaissait pas la langue (1). L'oncle d'Hedwige, Poppo, prévôt de la cathédrale de Bamberg, et Egbert, évêque de cette ville et frère de la princesse, se rendirent en Silésie avec Pétrussa et des religieuses prises dans le couvent de saint Théo-

(1) Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau*. — Les Bollandistes, t. VIII d'Octobre, s'appuyant sur Ussermann, *Epis. Bamberg*, p. 401, hésitent à croire que les religieuses soient venues du diocèse de Bamberg, la fondation des couvents cisterciens de Schlusselau, d'Himmelscron et de Grunlach étant postérieure à celle de Trebnitz ; il est donc probable qu'elles vinrent du couvent de Pforta auquel on sait que les religieuses de Trebnitz demeurèrent longtemps soumises.

dore de Bamberg ou dans quelque autre monastère du diocèse. Poppo et Egbert paraissent avoir fait un séjour assez long à la cour ducale de Silésie ; car cinq mois après l'installation des religieuses, on les voit signer comme témoins la première charte de fondation du Tschépine, actuellement faubourg de Saint-Nicolas à Breslau. Henri donna cette partie de la ville en toute propriété au nouveau couvent ; puis, malgré tant de preuves de sa munificence, il demanda à l'abbesse s'il ne lui manquait plus rien. Pétrussa, qui n'avait pas encore eu le temps de s'habituer à la langue polonaise, lui répondit, en l'estropiant, le mot polonais : *Trzebanic*, qui veut dire : nous ne manquons plus de rien. Tous les assistants se mirent à rire, et on donna à la nouvelle fondation le nom de Trebnitz (1). Le monastère de Trebnitz avait été bâti sur des proportions si vastes et si richement doté qu'il pouvait dès lors contenir et nourrir mille personnes, tout en distribuant des aumônes considérables (2).

Déjà, le jour de la Saint-Vincent, pour confirmer les donations faites par le duc, Cyprien, évêque de

(1) Disons toutefois que l'on rencontre déjà ce nom dans une charte du couvent de Saint-Vincent, de 1149.

(2) Stenzel, *Histoire de la Silésie*, I, 36. — Hurter, *Innocent III*, t. III, p. 442 et suivantes.

Breslau, qui assista avec tout son chapitre à la prise de possession des religieuses, et Henri, évêque de Posen, avaient, dans une cérémonie symbolique, éteint et jeté contre terre les cierges qu'ils tenaient à la main ; ils proclamaient par là qu'ils renonçaient à tout droit de propriété sur les terres du couvent. En même temps, on menaça de l'excommunication quiconque lui porterait préjudice. D'ailleurs on vit l'évêque et le prince lutter de générosité à l'égard du monastère, et chaque année, pour ainsi dire, vint lui apporter de nouvelles possessions ou de nouveaux priviléges. Tous les colons allemands qui s'employèrent à la construction du couvent reçurent les faveurs les plus exceptionnelles. Ils n'avaient ni charges ni impôts à payer, ils étaient exempts de recevoir chez eux les valets, les chevaux et les faucons du maître quand il était en chasse, ils n'étaient pas obligés au service militaire et n'avaient point de corvées, même pour la construction des forteresses, enfin ils jouissaient de tous les priviléges assurés aux sujets du monastère (1). A trois reprises différentes, le duc fit

(1) Hurter, *Histoire d'Innocent III*, t. III, p. 440, s'étend longuement sur cette fondation et ne craint pas d'affirmer qu'il n'existait pas à cette époque dans toute la chrétienté, de monastère plus considérable. Voir dans cet historien l'indication des donations considérables qui lui furent faites successivement.

en personne avec ses barons le tour des domaines du monastère, et, pour en assurer l'inviolabilité, il fit creuser des fossés ou planter des arbres et des bornes, marqués de ses initiales.

Quelque fût le principe qui fit agir le prince, la fondation du nouveau monastère était un acte d'une sage politique ; les couvents, à cette époque, étaient plus à même que les princes d'attirer les colons étrangers dont on avait besoin pour défricher ces espaces immenses qui restaient sans culture et presque sans habitants. Hedwige, de son côté, consacra à la construction du monastère sa dot entière qui s'élevait à trente mille marcs d'argent. Non contente de cela, afin de hâter l'achèvement de l'église, elle obtint de son mari que tous les criminels, condamnés à un emprisonnement plus ou moins long, et même ceux qui avaient encouru la peine de mort, fussent employés à ces travaux. Ainsi celle que l'on a voulu représenter comme une fanatique ignorante avait le mérite de réaliser six cents ans à l'avance ce que notre époque considère comme l'une de ses tentatives les plus glorieuses, la réhabilitation des criminels par le travail et l'amélioration de leur sort. Mais pour mieux mesurer l'étendue de ce bienfait, il faut savoir quelle était, avant elle, la condition de ces infortunés. Ils étaient entassés dans des souterrains obscurs, dans des oubliettes affreuses, où jamais ne

pénétrait un rayon de soleil; elle leur rendit la lumière du jour. Leur nourriture se composait d'un peu de pain moisi et d'eau saumâtre, personne ne leur donnait le moindre soin dans leurs maladies; elle leur procura, nous le savons par ses biographes, une nourriture saine et abondante et pourvut à tous leurs besoins. Etendus sur un sol humide ou sur de la paille infecte, rongés par la vermine, glacés par le froid, les lambeaux de leurs vêtements tombaient de ces corps dévorés par la fièvre ou consumés par la lèpre; elle se fit un pieux devoir de couvrir leur nudité. Les tortures qu'on leur infligeait dans la prison étaient affreuses; les uns avaient le cou engagé dans un anneau de fer; d'autres, les pieds et les mains chargés de lourdes chaînes; ceux-ci étaient, pour ainsi dire, cloués à la muraille nue et humide, à ceux-là on écartait les jambes qu'on fixait ensuite à des poteaux; elle mit un terme à ces souffrances horribles. Non-contente d'avoir rendu l'air et la lumière à ces malheureux, elle les réhabilita en faisant servir à la gloire de Dieu ces bras qui avaient été les instruments du crime; ainsi elle faisait, par des motifs surnaturels, ce qui pour nos modernes philanthropes n'est souvent qu'une affaire d'ostentation.

Les cisterciens de Leubus s'employèrent aussi à la construction de l'église, surtout quand il s'agit de

monter la toiture et de suspendre les cloches, et ils méritèrent par là la reconnaissance des pieux fondateurs (1). Ainsi étaient réalisées, au prix de sacrifices immenses, les intentions pieuses des fondateurs; intentions que nous trouvons énoncées dans la première charte de fondation du couvent : « Moi Henri duc de Silésie, fils du duc Boleslas, j'ai fondé ce couvent pour la plus grande gloire de Dieu et de l'apôtre saint Barthélemi pour le salut de l'âme de mon père, de ma mère, de mon âme et de mes parents chéris, et en général de tous les chrétiens (2), » et plus loin : « Afin que, par la miséricorde de Dieu, le sexe faible trouve un asile où il puisse faire pénitence pour ses péchés. » Outre les personnes qui désiraient se consacrer à Dieu, on recevait encore à Trebnitz des femmes, de nobles demoiselles qui trouvaient dans ces murs consacrés par la religion un asile contre des violences, si fréquentes encore à cette époque que, quarante ans plus tard, dans un concile de Breslau, Jacques, légat du pape, lequel

(1) Sommersberg, *Cod. diplom. Siles.* p. 129. Les religieux de Leubus fondirent les plombs de la toiture et les petites cloches et furent généreusement récompensés par le prince.

(2) Hurter, *ibidem,* insiste sur cette formule, extrêmement rare dans les chartes, et qui témoigne de l'élévation des sentiments du prince.

fut ensuite pape lui-même sous le nom d'Urbain IV, croyait devoir attirer l'attention des évêques sur le rapt et faire prendre des mesures pour empêcher ces attentats de se reproduire (1). Ainsi Hedwige prévenait, autant qu'il lui était possible, les haines de famille, les assassinats, les incendies, les guerres privées qui étaient les conséquences ordinaires de ces violences.

En même temps, les nobles princes avaient élevé à leur mémoire un monument qui bravait les attaques du temps et s'étaient ménagé jusque dans la mort un dernier asile (2), pour en sortir au dernier jour, et s'élever contre ceux qui méconnaîtraient leur volonté. Toutes les chartes relatives à cette fondation se terminent par ces paroles terribles : « Quiconque viole les priviléges de cette maison sans réparer sa faute, est et demeure excommunié ; qu'il soit confondu à jamais avec Judas, le traître, qui s'est lui-même donné la mort, avec Dathan et Abiron que la terre a engloutis vivants. » La bouche qui a prononcé ces menaces est depuis longtemps fermée par la mort, et

(1) Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau,* t. 185. — Statuta synodal., s. e. Wartisl., p. 320, *De raptu virginum.*

(2) Ainsi Pierre Wlast choisit pour sa sépulture le couvent de Saint-Vincent, et le père d'Henri celui de Leubus qu'ils avaient fondés.

cependant elles conservent toujours leur force et leur efficacité (1).

Ainsi notre pieuse princesse s'était préparé aux portes de Breslau une tranquille retraite qui devait lui donner au jour de l'épreuve la paix et les consolations que les hommes lui ravissaient, mais qu'ils

(1) Une charte de 1223, signée par Laurent, évêque de Breslau, par Conrad, évêque de Prusse et par dix châtelains, chevaliers ou officiers de la cour et par laquelle le duc affectait les revenus de deux bourgs à l'entretien d'un hôpital fondé à Trebnitz, se termine par ces mots dans lesquels il faut voir autre chose qu'une vaine formule de chancellerie : *Exoro Deum, omnipotentem creatorem cœli et terræ, ut quæcumque persona sit ille vel illa, patronis suffragantibus loci memorati* (*Trebnitz*) *sempiternæ indignationis fervorem super se noverit incitasse et in die novissimo cum justis non resurgant, sed cum Juda proditore pessimo et impiis maledictis portionem accipiant et damnatione perpetuæ æternaliter confusi subjiciantur* (Sommersberg, I. 868). On trouve des menaces analogues dans des vers peu connus en dehors de la Pologne et placés au bas d'un monument remarquable que l'on voit encore dans l'ancienne église du Paradis, de l'ordre de Cîteaux.

Cultor ego triadis triadi isthæc mœnia condo,
Ac paradisiaco nomine claustra voco.
Hic volo dulcisonas superum depromere laudes,
Ut canat æthereum candida turba melos.
Quisquis amas igitur paradisi lædere claustra,
Sis paradisi exul, sis maledictus homo!

n'auraient pu lui donner ; où, se retrempant dans les pieux souvenirs de son enfance, elle trouvait la force d'âme qui devait la soutenir à travers les plus affreuses tempêtes.

—

VII

Comment Othon de Wittelsbach, promis à Gertrude, fille d'Hedwige, assassina à Bamberg l'empereur Philippe et comment les frères de la duchesse, accusés de complicité avec le meurtrier, furent mis au ban de l'empire et exilés.

> Pourquoi les peuples ont-ils frémi ?
> *Ps.* II, I.

Le couvent qu'Hedwige et Henri avaient somptueusement fondé à Trebnitz, n'allait pas tarder à s'ouvrir pour l'une de leurs filles; mais une affreuse catastrophe devait, dans les desseins de Dieu, préparer cette vocation. Egbert, évêque de Bamberg avait sollicité de sa sœur Hedwige pour son parent, et son ami, Othon de Wittelsbach (1), Gertrude, la seule des filles de la duchesse qui fût en âge d'être mariée.

(1) Les comtes de Wittelsbach, desquels descend la maison régnante de Bavière, étaient alliés à la famille du comte d'Andechs et se faisaient appeler Préfets du prétoire de Bavière. (Hurter).

Le jour des noces était fixé. Le comte Palatin de Bavière s'était mis en route pour la Silésie avec ses amis, l'évêque de Bamberg, Henri, comte d'Andechs et un assez grand nombre de barons et de chevaliers. Othon s'attendait à être parfaitement reçu des parents de sa fiancée, grâce surtout à une lettre de recommandation que l'empereur lui avait donnée, mais cette lettre cachait un piége (1208). Othon avait longtemps combattu à la suite de l'empereur et avait si bien gagné ses bonnes grâces, que celui-ci lui avait d'abord promis sa fille Cunégonde en mariage. Mais il ternissait par ses défauts l'éclat de ses bonnes qualités. Ainsi quand il était en colère, il ne respectait absolument rien ; un jour qu'il était à la cour de Louis, duc de Bavière, il avait poignardé, dans une dispute, l'un des barons les plus distingués du pays ; et la renommée lui attribuait bien d'autres attentats de ce genre. Dans la répression des délits, sa rigueur allait jusqu'à la barbarie la plus incroyable (1) ; ainsi il ne sortait jamais sans avoir plusieurs cordes à la ceinture, afin de pouvoir pendre lui-même et sans sursis les voleurs qu'on lui amènerait dans ses voyages, n'eussent-ils volé qu'une pièce de monnaie. L'empereur, regrettant d'avoir promis sa fille à ce monstre, retira sa parole, en prétextant les liens du

(1) César d'Heisterbach, *ap. Leibnitz*, II, 520.

sang qui s'opposaient au mariage. Othon dont les vœux s'étaient portés ensuite sur la fille d'Hedwige, pria l'empereur de vouloir bien lui donner une lettre de recommandation pour le duc de Silésie. Philippe souscrivit en apparence à sa demande et lui remit pour Henri et Hedwige une lettre munie du sceau impérial. Mais, effrayé à la pensée que sa jeune cousine (1) épouserait celui qu'il n'avait pu accepter pour gendre, il avait dévoilé dans sa lettre le caractère farouche et les mœurs barbares de celui qui la portait. En chemin, Othon conçut un soupçon ; il brisa le sceau de la lettre impériale, et, comme il ne savait pas lire, il la donna à l'un de ses amis, peut-être à l'évêque de Bamberg. Quand il vit qu'il avait été trompé, il entra dans une colère affreuse et jura de se venger. Il tourna bride avec ses amis et se dirigea aussitôt sur Bamberg.

L'empereur y était depuis le 23 juin, il y avait convoqué ses barons. Le jour qui précéda l'arrivée d'Othon, il avait fiancé à Othon de Méranie, frère d'Hedwige sa propre nièce Béatrice, qui apportait en dot le palatinat de Bourgogne. Comme la chaleur était extrême, il s'était fait saigner, selon la coutume

(1) L'empereur Philippe et Gertrude étaient alliés par Adelaïde, grand-mère du duc Henri. — Voir, pour plus de détails, Hurter, *Innocent III*, t. II, p. 91 et suivantes.

du temps, avec un certain nombre de ses courtisans. Il était tranquillement étendu sur un lit de repos, dans une salle retirée du palais épiscopal (1). Son chancelier Conrad, évêque de Spire, l'écuyer de Waldbourg et son chambellan s'entretenaient avec lui.

Othon de Wittelsbach, introduit dans le palais par l'évêque, se fit annoncer à l'empereur, comme ayant une chose importante à lui communiquer ; Philippe, ne soupçonnant rien, donna l'ordre de le faire entrer. Othon avait avec lui seize hommes armés qu'il laissa non loin de la porte. Quand il eut ouvert et vu que l'empereur était presque seul, il prit l'épée d'un de ses hommes, et, étant entré, il l'agita pour saluer, ainsi que l'exigeaient les lois de la chevalerie. L'empereur, l'ayant regardé, lui dit : « Laisse-là ton épée, tu n'en as pas besoin. — J'en ai besoin, lui répondit-il, pour te punir de ta perfidie. » L'écuyer s'étant jeté sur Othon, pour lui enlever son arme au moment où il la déchargeait sur le prince, il ne put frapper avec toute la violence qu'il voulait; cependant il

(1) La montagne voisine de Bamberg, sur laquelle était bâti le palais épiscopal, l'Altenbourg, autrefois le Babenbourg, est encore très-fréquentée à cause de la beauté du coup-d'œil qui s'étend sur toute la Franconie ; on montre encore aux voyageurs l'endroit où l'empereur fut assassiné.

l'atteignit au cou, à l'endroit de l'artère; il en résulta une hémorrhagie abondante qui amena une mort immédiate. Le chancelier, hors de lui, ne songea qu'à se cacher; les deux autres témoins du meurtre se dirigèrent vers la porte afin de la fermer et essayèrent de s'emparer de l'assassin; mais l'écuyer reçut un coup dont il porta longtemps les traces. Othon put ainsi gagner la porte, monter sur un cheval qu'il avait fait préparer et s'échapper avec son escorte. Le cadavre de l'empereur gisait dans l'appartement. L'impératrice Irène fut si douloureusement affectée de cet attentat qu'elle mourut de chagrin au bout de quelques mois. La nouvelle de ce meurtre causa dans toute l'Allemagne un grand effroi. On racontait qu'un moine de Racebourg avait prédit que cette année verrait le terme des querelles qui avaient ravagé le pays. Comme, à cette époque, on aimait beaucoup les présages, on ne doutait pas que la mort de Philippe n'eût été annoncée par une comète, ainsi que par un autre phénomène encore plus extraordinaire : dans une belle journée du mois de janvier, le soleil s'était partagé en trois quartiers qui s'étaient ensuite rapprochés.

Quelque temps après, l'évêque de Spire, témoin oculaire de l'attentat, se présenta à la diète de Spire avec la princesse Béatrice, fille de l'empereur, qui n'avait encore que douze ans. Elle dénonça aux prin-

ces du saint-empire, les yeux remplis de larmes, l'odieux attentat du comte palatin ; les assistants ne purent retenir leurs larmes. Elle ajouta que si un tel crime restait impuni, il n'y avait plus un prince sur la terre qui pût vivre en paix. Les princes réunis, d'une voix unanime, mirent au ban de l'empire le meurtrier, ainsi que les frères d'Hedwige, Egbert et Henri, et les déclarèrent déchus de leurs dignités, fiefs, biens et revenus. Othon de Wittelsbach, le fiancé de Gertrude, erra sur la terre comme un autre Caïn et fut réduit à se cacher dans les asiles les plus misérables. Un jour le maréchal Henri de Catalin, accompagné de quelques hommes, le trouva caché dans une bergerie, à peu de distance de son château de Niederstrang, au nord de Ratisbonne ; on le décapita et on jeta sa tête dans le Danube (1). Son cadavre resta huit années entières sans sépulture.

Le frère d'Hedwige, Egbert, évêque de Bamberg, fut dégradé comme complice de l'assassinat dont son palais avait été le théâtre. Il s'enfuit auprès de sa sœur Gertrude, reine de Hongrie, et reçut du roi André, pour sa subsistance, une terre dans le comitat de Zipfer. Quant à son autre frère, Henri, il se rendit en Palestine, où vingt années de luttes contre les Sarrasins lui donnèrent l'occasion d'expier son crime.

(1) Hurter, *Innocent III*, t. II, p. 94 et suivantes.

Louis de Bavière marcha avec plusieurs autres barons contre la forteresse d'Andechs, détruisit de fond en comble le berceau des comtes de Méran et en particulier de notre sainte Hedwige. On ne songea même pas à protéger la chapelle dont les murailles ébranlées ne tardèrent pas à tomber. Les reliques furent sauvées par les bénédictins. Le comte Henri, après avoir guerroyé en Palestine, se rendit à Rome pour recevoir son absolution du pape Honorius III qui lui donna les corps des saints martyrs Félix et Adauctus ; ce fut alors qu'il fonda, ainsi que nous l'avons vu, le monastère des bénédictins d'Andechs sur l'emplacement de la forteresse (1).

Ainsi la main de Dieu s'était appesantie sur les coupables, et la jeune Gertrude avait été providentiellement soustraite aux dangers qui devaient ré-

(1) *Chronique de l'abbaye d'Andechs*, p. 64 et 140. — En 1209, il fit à l'église de Saint-Laurent de Wittau une donation considérable pour le repos de l'âme de sa mère. — Suivant la même chronique, un religieux, Berthold de Ratisbonne aurait prédit la destruction de la forteresse. Voici comment elle s'exprime : « Une fois, le frère Berthold, de l'ordre de Saint-François, étant à Andechs, prédit au comte la destruction de la forteresse ; il lui dit qu'elle serait détruite. puis relevée ; de ces deux choses, l'une arriverait au jour de l'épreuve et l'autre en celui de la paix ; les louanges de Dieu devaient être célébrées sur l'emplacement de la forteresse pour le plus grand bien du peuple. »

sulter d'une union si indigne d'elle. Dégoûtée d'un monde qui s'offrait à elle avec tant de passions honteuses, elle renonça au mariage, et, à l'âge de dix-huit ou vingt ans (1212), du consentement de sa mère, elle se fixa dans le couvent de Trebnitz, au milieu des vierges sages qui, la lampe pleine d'huile, attendaient, sans être jamais surprises, l'heure de l'arrivée de l'époux. A l'occasion de son entrée dans le couvent, le duc fit encore sentir à Trebnitz les effets de sa générosité ; ne croyant pas devoir frustrer de sa dot celle qui offrait sa virginité et sa jeunesse en expiation des crimes du monde, il fit, à cette occasion, au monastère des donations considérables, ainsi il lui attribua tout le miel et toute la cire qui seraient recueillis dans un certain nombre de bourgs (1).

Attristé déjà de la fin malheureuse de sa fille Agnès sur laquelle le bras de l'Eglise avait dû s'appesantir, le vieux duc de Méranie dut être cruellement éprouvé quand il vit ses fils déshonorer le nom si respecté de sa famille et attirer sur eux, par leur participation à un odieux attentat, toutes les rigueurs de la justice. Il ne survécut guère à cette douleur, et mourut le 11 août de l'année suivante, et fut enterré à Diessen,

(1) La dot de la jeune princesse se composait d'onze bourgades voisines de Trebnitz.

sur l'Ammersée, auprès d'Agnès, son épouse bien-aimée. Hedwige pleura amèrement celui dont la piété et la charité lui avaient donné de si beaux exemples. On ne sait s'il lui fut donné de rendre à son père les derniers devoirs, bien qu'on ait quelque raison de le supposer. Wirnt de Gravenberg, familier du duc et son compagnon d'armes en Terre-Sainte et qui assista à ses derniers moments, nous parle incidemment de la douleur que la mort du prince causa aux plus nobles dames du monde qui en furent les témoins (1). Agnès était morte, Mathilde, la plus jeune des filles de Berthold, avait déjà pris le voile à l'abbaye de Saint-Théodore de Bamberg; on peut donc croire que le poète parle de la reine de Hongrie ou de notre sainte. Ce fut certainement le dernier voyage qu'elle fit en Allemagne; il parait probable qu'elle l'avait revue quelque temps auparavant, peut-être à l'occasion de la mort de sa mère.

(1) Wirnt de Gravenberg, dans le *Vigalois*, pubié en 1819 par Bennecke, v. 8063.

—

VIII

Comment le duc et la duchesse faisaient le bien devant Dieu et devant les hommes, et s'exerçaient dès lors à la pratique de toutes les bonnes œuvres.

Son époux met en elle sa confiance, et ils seront dans l'abondance.
Prov. XXXI, 11.

Ainsi des nuages s'amoncelaient sur la tête de notre sainte princesse ; et s'ils se dissipaient, c'était pour faire aussitôt place à d'autres. Purifiée de plus en plus par la souffrance, elle attendait tranquillement l'heure de l'épreuve, intimement unie à son époux bien-aimé, par les efforts duquel elle voyait le bien se répandre partout, et elle appelait pieusement les bénédictions du ciel sur la moisson qui se préparait. Conformément à sa devise : « Daignez, Seigneur, me diriger dans vos sentiers, et ne permettez pas que je m'en écarte, » le duc Henri s'était fait un devoir de rendre la justice en personne et de connaître par lui-même, autant que possible, la situation

de ses sujets. Aussi le voyait-on souvent, en la compagnie de ses châtelains ou burgraves, de ses aumôniers qui lui servaient en même temps de secrétaires, de médecins et de précepteurs pour ses enfants, et d'un certain nombre de ses barons, parcourir ses provinces, donnant ses instructions et distribuant ses réprimandes, écoutant les doléances du pauvre peuple, gourmandant ses baillis de leur dureté et de leurs exactions et se faisant amener les criminels, afin qu'on les jugeât devant lui (1).

Il était judicieux dans le choix de ses serviteurs, car il possédait le don royal, celui de pénétrer le cœur de l'homme et de discerner les esprits. Il récompensait magnifiquement les services rendus et régnait sans peine sur les cœurs, car il était bon pour tous et plein de condescendance. Il disait souvent : « J'aime mieux voir un pauvre, un campagnard, m'apporter un plat d'œufs qu'un grand seigneur les dons les plus précieux, car je me dis que puisque ce malheureux se prive pour nous faire plaisir, il est touché des remerciements que nous lui adressons en recevant son offrande (2). »

Ces sentiments répondent parfaitement à ceux de sa pieuse épouse, à l'école de laquelle il avait appris déjà que l'on doit toujours avoir une basse opinion

(1) Klose, *Breslau*, II, I. 37.

(2) Légende, *Bolland*. p. 227.

de soi-même et une opinion favorable du prochain. Elle lui avait sans doute inspiré en même temps des sentiments d'humanité et le respect du faible et de l'innocent. Sa piété et tous les exemples qu'elle lui donnait, le tenaient en garde contre la précipitation et les emportements de la colère.

La sévérité de mœurs la plus grande régnait à la cour ducale de Breslau. Hedwige exerçait surtout une grande attention sur les enfants, car elle savait que les domestiques peuvent, quand ils sont méchants ou simplement légers, exercer une grande influence sur les enfants et qu'ils sont alors les ennemis les plus redoutables de la maison. Aussi ne souffrait-elle à son service que des personnes dont la bonne renommée fût justifiée par une conduite véritablement exemplaire. Les calomniateurs, odieux au Seigneur lui-même, ne purent jamais surprendre sa confiance. Elle avait une horreur extrême de ce péché qui tue à la fois deux âmes, l'âme de celui qui profère et l'âme de celui qui écoute la calomnie ; car, comme le dit un sage moraliste : « Celui qui dit et celui qui écoute la calomnie, sont également possédés du démon ; seulement il est sur la langue de l'un et dans l'oreille de l'autre. » Pour Hedwige, elle ne redoutait pas moins le calomniateur, que la dent de la vipère (1).

(1) Légende, *Bolland*.

En toute chose, elle s'appliquait ardemment à se comporter de la manière la plus sainte aux yeux de Dieu et la plus édifiante aux yeux des hommes. Jeune encore, et bien avant qu'elle pût se consacrer au Seigneur par le vœu de continence perpétuelle, elle engageait son mari à s'imposer, par un consentement mutuel, une continence momentanée, afin de pouvoir vivre momentanément d'une vie toute céleste (1).

On sait que ses fils se disputèrent plus tard le pouvoir à main armée, mais il serait injuste d'attribuer cette guerre domestique à la mauvaise éducation qu'ils auraient reçue. Par les détails que nous avons sur la manière dont elle éleva ses petits-fils, nous pouvons juger de celle dont elle éleva ses propres enfants. Elle les préserva avec soin de toutes les impressions funestes qu'ils auraient pu recevoir à la cour et évita ce qui aurait pu les amollir. Souvent même, pour les tenir en garde contre la sensualité et la recherche du luxe, elle voulait qu'ils se couvrissent d'objets presque usés, comme auraient pu faire les pauvres; ce trait nous permet de juger du reste. Henri, de son côté, assouplissait leur corps par la course et la chasse et les formait aux exercices de la chevalerie. Initiés de bonne heure aux affaires, ils

(1) Stenzel, *Script. Rer. Siles.*, II, p. 4 et 5.

l'accompagnaient le plus souvent dans ses voyages. Jeune encore, on vit Henri signer avec son père des chartes de fondation et donner son avis touchant des affaires importantes (1). De bonne heure, on leur apprit à aimer leurs sujets, et à se préoccuper de leurs intérêts. Ils avaient le plus souvent pour directeur un chanoine de Breslau ; pour leur inspirer la crainte de Dieu, leur mère les conduisait même par le plus mauvais temps visiter des églises éloignées.

Elle veillait avec un soin touchant sur les besoins des personnes attachées à son service, comme si elle eût voulu reproduire parfaitement dans sa personne ce trait de la femme forte : « Elle se lève avant qu'il soit jour et donne leur part à ses serviteurs et leur pain à ses servantes. » Tandis que ses femmes dormaient, elle montait d'un pas léger à leur appartement, visitait leurs vêtements et leur chaussure tandis qu'elle-même allait pieds-nus, et, quand elle les trouvait en mauvais état, elle disait à celle à qui ils appartenaient : « Pourquoi ne me l'as-tu pas dit? Maintenant il faut tâcher d'y remédier. » Quelque personne de sa cour était-elle malade, elle la visitait aussitôt, passant, s'il le fallait, la nuit auprès de sa couche et lui procurait médecin et médicaments (2).

(1) Klose, *ibid.*, lettre 37.

(2) Légende, *Bolland.*.

Dans toutes ses relations elle évitait la colère et les reproches sévères, elle était bonne pour tout le monde et adressait à chacun des paroles de consolation; mais c'était surtout à l'égard de ses domestiques qu'elle portait loin la condescendance. Un jour, un de ses chambellans, un nommé Chwalislas qui devint ensuite dominicain, avait été cause de la perte de trois vases d'argent d'un grand prix; il fut extrêmement affligé de ce malheur parce que la princesse, au lieu de lui parler durement, de lui adresser des paroles sévères, s'était bornée à lui dire : « Peut-être que, en cherchant bien, vous pourriez les retrouver; avec un peu plus de soin, cela ne serait pas arrivé. » Cette bonté de la princesse fit sur lui plus d'impression que les reproches les plus sévères, ainsi qu'il l'avoua lui-même (1).

Sa mise, sa table, tout le détail de sa vie, même dès ses plus jeunes années, prouvait à tout le monde qu'elle était aussi indifférente à elle-même que préoccupée du bien-être des autres.

Dans sa jeunesse, et alors qu'elle était à la cour de son père, elle s'habillait comme il convenait à une jeune personne de son âge et de sa condition; cependant elle ne porta jamais d'étoffes éclatantes, parce que leur prix lui paraissait trop élevé. Comme les

(1) Légende, *Bolland.*

saintes femmes, qui, s'inspirant des conseils de saint Paul, sont indifférentes à la coiffure, aux bijoux, à la richesse et à la vanité des atours, et préférant à tout la tranquillité d'une bonne conscience, elle évitait, autant que sa position le lui permettait, la pompe mondaine et les soins délicats du corps et ne perdait jamais de vue la loi sainte de la modestie. Elle avait des robes d'étoffe précieuse, mais elle ne s'en servait qu'aux jours où elle devait paraître en public à côté de son mari, ou quand elle devait faire les honneurs de sa maison à un grand nombre d'hôtes. Alors elle se parait pour ne pas désobéir à son époux ou le désobliger. Sous le manteau ducal, à côté du trône de son époux, au milieu des pompes les plus brillantes, elle n'oubliait jamais qu'une seule chose est nécessaire, la pureté et la sainteté d'une conscience tranquille, tandis que tout le reste n'est que néant et poussière. Jamais on ne la vit porter ni voiles aux riches couleurs, ni broderies recherchées, ni anneaux, ni colliers d'or et de pierres précieuses (1). Ce n'était que par amour pour son mari qu'elle se laissait accompagner de pages, de chevaliers et de courtisans, et qu'elle avait à son service un si grand nombre de dames.

Jeune encore elle se faisait un devoir de suivre

(1) Légende, *Bolland*, p. 227.

Jésus-Christ dans la voie couverte d'épines qu'il a foulée le premier ; ainsi elle aimait à aller pieds-nus, bien qu'elle eût grand soin de cacher à son époux ce genre de mortification. Elle avait sous le bras, quand elle ne pouvait être vue, ses souliers pointus, comme on les faisait à cette époque, et ne les mettait que quand elle craignait de rencontrer quelque personnage distingué ; cette personne éloignée, elle les ôtait aussitôt (1). Comme elle cherchait avant tout à plaire à Dieu qui voit ce que les hommes ne voient pas, et que cependant elle évitait scrupuleusement tout ce qui pouvait scandaliser ou exciter l'attention, elle se rendait à l'église les souliers aux pieds ; mais, une fois arrivée, elle les ôtait et s'agenouillait sur la dalle froide et humide, pour ne songer qu'à Dieu seul. Malgré son respect pour son mari et la confiance qu'elle lui témoignait, elle lui cachait avec soin ce genre de mortification, de peur qu'il ne la contrariât dans ses bonnes œuvres et n'arrêtât l'élan irrésistible qui la portait à la pénitence. Plus tard cependant elle jouit d'une liberté plus grande, grâce à l'influence

(1) Une paire de ces chaussures qui a appartenu à la princesse Anne, sa belle-fille, est maintenant chez les Ursulines de Breslau, et une autre qui lui a appartenu à elle-même, chez les filles de Sainte-Elisabeth. Elles sont tellement lourdes qu'on ne peut leur comparer que les armures des chevaliers.

que ses paroles et ses exemples avaient exercée sur lui.

Un jour que, suivant sa coutume, elle allait pieds-nus, elle se trouva à l'improviste en présence de son mari, sans avoir le temps de prendre sa chaussure suspendue à son bras et de se la mettre aux pieds; mais Celui pour l'amour de qui elle s'imposait cette mortification, ne voulut pas qu'elle eût à souffrir pour lui des reproches de son mari, et elle parut devant celui-ci les pieds couverts de leur chaussure. Souvent, dans ses pieuses distractions, elle laissait tomber les souliers qu'elle avait sous le bras et que les dames de sa suite ou d'autres personnes venaient lui rapporter (1).

Ses confesseurs l'engageaient inutilement à se chausser. L'abbé Gonthier de Leubus (2), au temps où il la dirigeait, lui donna une paire de souliers neufs et lui commanda de les porter, au nom de la sainte obéissance; elle les reçut avec reconnaissance. Au bout d'une année, elle les lui rendit neufs et aussi

(1) Légende, *Bolland.*, p. 149 et suivantes.

(2) Il fut abbé de Leubus de 1203 à 1230. Elle se confessa aussi longtemps au frère mineur Herbert, chapelain de la princesse Anne, sa belle-fille; quand il était absent, elle s'adressait à un cistercien de Leubus, du nom de Matthieu, qui l'assista sur son lit de mort. Dlugloss mentionne encore saint Ceslas qui dut souvent la rencontrer à Breslau à partir de 1224.

propres qu'au moment où elle les avait reçus, et lui dit humblement : « Mon père, voyez comme je vous ai obéi ; voici les souliers que vous m'avez donnés, je n'ai jamais passé un seul jour sans les porter. » Etonné et touché de cette obéissance littérale, il ne se sentit pas le courage de renouveler sa défense.

Sa couche, disposée avec une magnificence princière, ne lui servait jamais ; elle lui préférait une simple planche ou une peau de bête sur la pierre ; c'était là qu'elle prenait quelques instants de repos quand elle succombait à la fatigue.

Dès le temps où elle vivait à la cour, elle consacrait presque tous ses instants à la prière et aux bonnes œuvres qu'elle avait soin d'accompagner du jeûne. Pour elle, les commandements de l'Eglise étaient inutiles, parce qu'elle en dépassait de beaucoup la rigueur. Son abstinence était de tous les jours. Le dimanche, le mardi et le jeudi, elle ne mangeait que du poisson ou de la bouillie ; le lundi et le samedi, elle se contentait de légumes crûs, enfin le mercredi et le vendredi, elle jeûnait au pain et à l'eau. Afin de dompter sa chair, de maîtriser les puissances inférieures et de donner une énergie d'autant plus grande à la vie supérieure, elle se faisait une continuelle violence ; longtemps avant de prononcer ses vœux, elle s'était interdit l'usage de la viande et de tout ce qui est préparé avec de la graisse ; il n'y

avait d'exception que pour les dimanches et fêtes (1). Son mari fut longtemps sans s'apercevoir de ces mortifications parce qu'elle mangeait à une table séparée avec ses femmes. Les jours où ses compagnes faisaient gras, elle mangeait beaucoup moins que celles-ci les jours maigres, et cela grâce à un saint complot qu'elle faisait avec ses domestiques. On la servait comme les autres ; elle coupait sa viande, et portait les morceaux à la bouche, mais sans y toucher, elle le faisait avec tant de précaution que personne ne pouvait le remarquer ; notons de plus qu'on ne lui servait pas d'aliments maigres en pareil cas, de façon qu'elle se levait souvent de table sans avoir rien donné à son corps, mais l'âme avait son profit de cette abstinence rigoureuse (2).

(1) Légende, *Bolland.*

(2) Nous trouvons des exemples non moins admirables de mortification dans la vie de sa nièce, sainte Elisabeth de Hongrie. Comme son confesseur, maître Conrad de Marbourg, lui avait défendu de manger des aliments qui provenaient des terres de son époux, parce qu'ils étaient le prix des sueurs de ses sujets, elle se condamnait souvent à des abstinences prolongées. Quand elle trouvait des mets qui venaient de l'étranger, et qui par conséquent n'étaient pas frappés de prohibition, elle se mettait à battre des mains avec une joie enfantine, en s'écriant : « Aujourd'hui cela va bien ; nous pouvons manger et boire. » M de Montalembert, *Histoire de sainte Elisabeth,* 238-242.

Lors de la fondation du monastère de Trebnitz, son frère Egbert, évêque de Bamberg, pour lequel elle avait les égards et l'amitié que l'on doit à un frère, lui reprocha la rigueur de son abstinence et la reprit en particulier de ne pas manger comme les autres; mais l'amitié qu'elle avait pour lui ne put la déterminer à renoncer à une pratique qu'elle savait être agréable à Dieu (1). Les jeunes nobles qui venaient apprendre à la cour de Breslau les belles manières et les exercices chevaleresques ou qui portaient la queue de la duchesse dans les occasions solennelles, s'étonnaient de cette abstinence dont ils n'avaient cependant pas à souffrir; étrangers à l'esprit qui

(1) Désireuse de marcher à la suite du divin Sauveur dans les voies de la pauvreté, elle montra, dans la réalisation de ses pieuses résolutions, une constance égale à celle de saint Alexis, ce parfait modèle d'humilité et de renoncement, dont le culte ne se répandit dans le monde chrétien qu'après 1216, époque à laquelle ses ossements furent retrouvés sur le mont Aventin. Sa merveilleuse histoire fut souvent reproduite au moyen âge dans les églises des couvents. Fils d'un riche marchand, il renonça à ses biens, à sa fiancée. à sa patrie, et passa la mer pour vivre à l'étranger de la vie érémitique. Ayant été reconnu, il retourna dans la maison paternelle sous des habits d'étranger, et y souffrit volontairement les injures des serviteurs. Ce ne fut qu'au moment de rendre le dernier soupir qu'il se fit reconnaître de son père.

l'animait, ils disaient en riant : « Dieu nous garde des festins de notre duchesse, elle a pour tout régal de l'eau et du pain sec (1). »

Au jeûne, elle joignait le second auxiliaire de la pénitence, la discipline, qu'elle devait porter si loin à l'époque où elle se lia plus étroitement à Dieu par des vœux solennels. La méditation habituelle de la douloureuse passion du Sauveur à laquelle elle avait une dévotion particulière et dont l'impression l'avait saisie jeune encore (2), la porta, pour soumettre complètement la chair à l'esprit, à avoir fréquemment recours à la discipline. La discipline, qu'il plait à notre délicatesse moderne d'appeler un affreux instrument de torture, était à cette époque un objet de première nécessité pour les personnes pieuses, et on le trouvait, non-seulement dans la cellule des moines et des religieuses, mais encore dans la chambre de

(1) Walter de Vogelweide, contemporain de notre sainte, retrace dans ses vers, avec des couleurs très-vives, l'insolence des jeunes seigneurs qui se formaient aux règles de la chevalerie dans les différentes cours allemandes.

(2) La Silésie connaissait, dès le temps de notre sainte, ces représentations saisissantes de la Passion qui, malgré l'opposition la plus vive, s'y sont conservées jusqu'à notre époque. On faisait à la même époque dans les églises de Pologne des exhibitions des scènes de la Passion que le pape Innocent III dût interdire sévèrement à cause de leur inconvenance.

la femme du monde, de la princesse chrétienne, au pied du crucifix, à la place qu'occupe peut-être maintenant un splendide miroir, auprès duquel on donne à la fragile beauté du corps des soins que l'on donnait autrefois à l'âme immortelle. Cet instrument que des personnes de son sexe, prêtes cependant à tout souffrir quand il s'agit de plaire au monde, considèrent comme un caprice d'imaginations exaltées et d'esprits malades, comme l'une des hontes d'une époque d'ignorance, Hedwige, que nous savons cependant n'avoir été inférieure ni par l'intelligence ni par le cœur, aux femmes les plus illustres de son temps, Hedwige s'en servait pour disposer le champ de son âme, asservie par le corps, à recevoir la rosée de la grâce céleste et à porter ainsi des fruits abondants pour le temps et pour l'éternité (1).

Sensible à la sainte pudeur qui colore les joues d'une personne d'élite quand elle sait qu'on s'occupe d'elle, Hedwige se cachait pour faire le bien, afin de se soustraire en même temps aux sarcasmes des uns

(1) Un protestant illustre, M. Klose, recteur et bibliothécaire de Saint-Bernardin à Breslau, après avoir établi un parallèle intéressant entre notre sainte et sa nièce, sainte Élisabeth de Hongrie, s'arrête avec complaisance sur l'élévation du caractère d'Hedwige qu'il oppose à la fausse grandeur de nos femmes à la mode.

et à l'admiration des autres; ainsi agissait-elle en particulier quand elle se donnait la discipline, ou qu'elle obligeait ses femmes à la lui donner, ce qu'elle faisait tous les jours, sauf les jours de fête. Elle choisissait pour cela l'appartement le plus retiré du palais, elle en faisait fermer les portes, et de crainte de surprise, elle chargeait une de ses femmes de veiller à l'entrée, malgré ces précautions, on entendait sans peine les coups de discipline qu'elle recevait ou qu'elle se donnait elle-même (1).

On comprend facilement que, en contact avec une vertu si parfaite, les officiers du palais, ainsi que les étrangers que mille circonstances amenaient à la cour, faisaient, en la voyant, de salutaires retours sur eux-mêmes ; tous admiraient la force d'âme extraordinaire qui brillait dans toute sa conduite et portaient sa renommée jusque dans les contrées les plus lointaines.

(1) Légende, *Bolland.*

—

IX

Comment notre sainte avançait dans la crainte de Dieu et y faisait avancer les autres.

La beauté et la grâce sont trompeuses,
mais la femme qui craint le Seigneur
recevra de justes louanges
Prov. XXXI, 30

Désirant aider de ses prières et de ses mortifications les membres encore vivants de sa famille et en même temps contribuer, autant qu'il dépendait d'elle, à procurer le bonheur éternel de ses parents défunts, Hedwige allongeait pour ses pieux exercices les jours aux dépens de la nuit, et, malgré ses veilles prolongées, elle devançait encore le lever de l'aurore, pour offrir au Seigneur le sacrifice du matin. Durant tout le jour, le travail de ses mains était une prière non interrompue, elle ne cessait pas un seul instant de faire du bien. Souvent, quand ses servantes se ré-

veillaient fortifiées par de longues heures de sommeil, elles trouvaient leur maîtresse veillant encore, agenouillée au pied de son lit, dans un doux entretien avec Celui que son âme aimait.

Alors même qu'elle donnait à son corps la nourriture dont il avait besoin, elle songeait aux besoins de son âme et se faisait lire quelque livre de piété. La sainte écriture en particulier avait tant de charmes pour elle que, en l'entendant, elle oubliait souvent de porter à la bouche le morceau qu'elle avait à la main ; elle versait des larmes d'amour ; les paroles qu'elle entendait étaient plus douces à sa bouche que le miel le plus délicieux (1).

Il lui eût été facile de se faire dire par l'un de ses chapelains la messe en particulier, ainsi que faisaient les princes les plus pieux de cette époque ; mais elle avait pour principe qu'il faut savoir se gêner pour Dieu, et à cause de cela elle assistait à la messe qui se disait pour toutes les personnes du château. Pour s'édifier et édifier les autres elle faisait chanter avec solennité non-seulement la messe, mais encore les heures canoniales, les matines, les vêpres et les laudes (2). Rien ne l'empêchait de se rendre à l'église, ni le froid, ni la pluie, ni la neige ; pour qu'elle s'en

(1) Légende, *Bolland.*

(2) *Gorlich,* p. 170 et suivantes. Les laudes, qui se compo-

dispensât, il fallait qu'elle fût retenue par quelqu'une de ces maladies auxquelles la délicatesse de son tempérament ne l'exposait que trop souvent. Aucune personne de sa suite ne pouvait dire le moindre mot à l'église pendant un office, à moins d'une absolue nécessité.

Quelque fût le nombre des messes qui se disaient, elle se faisait un devoir d'assister à toutes et d'y assister avec une piété extraordinaire. Souvent elle restait agenouillée pendant tout le temps; d'autres fois, les coudes appuyés sur la dalle, elle imprimait ses lèvres dans la poussière, honorant ainsi en esprit la trace des pas du Sauveur. Tous les prêtres qui venaient au château, religieux ou séculiers, devaient, avant de pouvoir partir, célébrer les saints mystères en présence de la reine. Quand elle n'avait pas entendu le nombre de messes ordinaire, elle en était extrêmement triste, et envoyait chercher, partout où on pouvait en trouver, des prêtres qui fussent encore à jeûn ; ainsi quelque chose lui manquait quand elle n'avait pu satisfaire sa dévotion au grand mystère de nos autels. Ses chapelains se plaignaient parfois de ses pieuses exigences, et c'est peut-être à quelque mécontentement, dû à cette cause, qu'il faut attribuer

saient alors des psaumes 148, 149 et 150, terminaient l'office du matin.

les deux vers léonins si connus :

In sola missa non est contenta ducissa :
Quot sunt presbyteri, missas tot oportet haberi (1).

Non contente d'assister à la sainte messe quand elle le pouvait, elle y envoyait son offrande quand la maladie la retenait au logis. Elle voulait que le célébrant lui imposât les mains et l'aspergeât d'eau bénite, persuadée que par là elle obtenait de Dieu des grâces spéciales et en particulier quelque allégement à ses souffrances; double effet qu'elle avait souvent constaté, ainsi qu'elle le disait à ses confidentes.

Sachant que la haute dignité des prêtres leur procure tous les jours dans le très-saint sacrement les rapports les plus intimes avec le souverain maître de la terre et du ciel, et que seuls ils sont les dépositaires des grâces dont le fidèle a besoin pour rentrer ou pour s'affermir dans les voies du bien, elle avait une grande vénération pour tous les prêtres tant séculiers que religieux; elle portait même ce respect si loin que des aventuriers qui, pour avoir un titre de plus à sa générosité, prenaient, pour se présenter devant elle, des habits de prêtres ou de religieux, recevaient les mêmes libéralités que s'ils avaient eu réellement ce caractère sacré.

(1) Stenzel, *Script. Rer. Siles.* II, 24

Quand elle était en voyage ou qu'elle prolongeait son séjour dans l'un de ses châteaux, surtout dans les régions montagneuses de Rôchlitz, de Lähnhaus, de Lœvenberg et de Bunzlau, elle était souvent exposée à des orages épouvantables. Elle craignait extrêmement les éclairs et la foudre; elle croyait entendre alors la voix du Seigneur au dernier jour, et voir son glaive vengeur se diriger contre elle. Ces pensées faisaient qu'elle tremblait de tous ses membres, et pour que sa frayeur se calmât, il fallait qu'on allât chercher un prêtre qui étendît sur elle, comme un bouclier, ses mains consacrées par l'huile sainte; alors elle se croyait en sûreté. La sérénité était-elle revenue et l'orage s'était-il dissipé, elle commençait à respirer, et, dans sa reconnaissance enfantine, elle couvrait de baisers les mains protectrices du prêtre. Pendant tout le temps que durait l'orage, elle ne cessait de prier en faisant des génuflexions (1). Sa dévotion la portait aussi à témoigner

(1) Légende, *Gorlich*, p. 174. Maintenant encore dans les régions montagneuses fidèles au culte de sainte Hedwige, tous les membres de la famille, en temps d'orage, se réunissent dans la chambre; on place sur une table un cierge bénit, on jette dans le foyer des rameaux bénits, et, à chaque éclair, on se frappe la poitrine en récitant le commencement de l'évangile selon saint Jean que le divin Sauveur a appelé le fils du tonnerre; c'est une croyance ancienne qu'il possède, comme les cloches, la vertu de diviser la foudre.

une affection particulière aux personnes qui assistaient pieusement à la messe et surtout aux prêtres qui aimaient à la dire et la disaient de façon à édifier.

Quand elle se préparait à la sainte communion, son visage était inondé d'un torrent de larmes. Car « elle avait reçu du ciel le don des larmes, de ces larmes douces et rafraîchissantes, qui révèlent au fond de l'âme la présence d'un trésor inépuisable de grâces et de consolations d'en haut. Ce n'était pas du reste une grâce qui lui fût spéciale ; c'était tout son siècle, tout le peuple catholique de ces temps heureux, qui la possédait, en même temps qu'une foi ardente et simple. Elles en connaissaient la précieuse vertu, ces ferventes générations qui honoraient d'un culte si touchant la divine larme que Jésus avait laissé tomber sur le sépulcre de son ami. Il y avait des larmes au fond de toute la poésie et de toute la piété des hommes du moyen âge. Ce sang de l'âme, comme disait saint Augustin, cette eau du cœur, comme l'appellent nos vieux romans, coulait à grands flots de leurs yeux : c'était en quelque sorte pour les âmes simples et pieuses une formule de prières, un culte à la fois intime et expressif, une tendre et silencieuse offrande qui les associait à toutes les douleurs et à tous les mérites de Jésus-Christ et de ses saints, à tous les hommages de l'Eglise. Comme la B. Domi-

nique du Paradis, on lavait avec ses larmes les souillures de son âme, comme sainte Odile, on rachetait avec elles les péchés de ceux qu'on avait chéris en ce monde; recueillies par les anges, qui les portaient aux pieds du Père des miséricordes, elles étaient comptées par lui comme un don précieux de repentir et de saint amour.

» Et ce n'étaient pas seulement de faibles femmes, ce n'était pas seulement le peuple ignorant qui ressentaient ainsi la douceur et la puissance des larmes, il suffit d'ouvrir au hasard un historien de ces siècles pour voir à chaque page comment les princes, les rois, les chevaliers, les armées entières s'épanchaient en pleurs sincères et involontaires. Tous ces hommes de fer, tous ces preux invincibles, portaient dans leur poitrine un cœur tendre et naïf comme celui des enfants. On ne leur avait point encore appris à flétrir l'innocence naturelle de leurs sentiments ou à en rougir. Ils n'avaient point encore desséché et glacé dans leurs âmes la source des émotions simples, pures et fortes, de cette rosée divine qui féconde et embellit la vie. Qui ne se souvient des sanglots et des larmes immortelles de Godefroi et des premiers croisés, à la vue de ce tombeau du Christ qu'ils avaient conquis après de si merveilleux exploits et de si dures épreuves? Plus tard Richard-Cœur-de-Lion pleurait amèrement à la vue de Jérusalem qu'il

n'avait pu sauver, et le Bréviaire franciscain, dans son office de saint Louis, vante aussi son assiduité à pleurer, *Lacrymarum assiduitas* (1). »

La sainte princesse possédait un grand nombre de reliques et d'images des saints pour lesquels elle avait une vénération toute particulière; elle aimait à en faire placer sur le chemin des églises afin de se rappeler plus facilement, en les voyant, les mérites des saints qu'elle voulait honorer et d'obtenir ainsi les suffrages de ces puissants intercesseurs. Quelle influence salutaire ne devait-elle pas exercer par ce moyen sur un peuple encore grossier qui n'avait ni livres, ni la facilité d'apprendre à lire et qui, sauf quelques prières apprises par cœur, n'avait pas d'autre moyen de s'élever à Dieu, que de considérer les peintures dans lesquelles était retracée la vie des saints?

Mais, entre tous les saints, elle avait une dévotion particulière pour la sainte Vierge; elle portait toujours avec elle sa petite statue d'ivoire, et, souvent, elle la considérait dévotement, afin de s'exciter par là à l'amour de cette bonne mère. Parfois quand elle faisait avec cette petite statue le signe de la croix sur des malades, ils se trouvaient subitement guéris, ainsi le ciel proclamait dès lors par des miracles

(1) M. de Montalembert, *Histoire de sainte Elisabeth*, p. 271.

combien elle lui était agréable. A ce que nous avons dit plus haut de son culte pour la passion du Sauveur, ajoutons qu'elle avait un respect profond pour les moindres objets qui lui en rappelaient le souvenir. Ainsi apercevait-elle par terre des morceaux de paille disposés de façon à figurer une croix, elle les relevait avec soin, les baisait et les plaçait en un lieu où ils ne fussent plus exposés à être profanés (1).

Son zèle la portait aussi à orner d'une façon convenable la maison du Seigneur. Elle donna à un grand nombre d'églises des ornements sacerdotaux et des vases sacrés; on sait d'ailleurs que, à cette époque, en Pologne, la plupart des églises, petites et pauvres, à part les cathédrales et quelques chapelles de monastères, possédaient à peine les objets les plus indispensables au culte. Non-contente de leur procurer des ornements à grands frais, elle en fabriquait elle-même avec les dames de la cour (2). Par-

(1) Légende, *Bolland.*

(2) Il est à regretter que l'on ne trouve plus un seul de ces objets en Silésie, moins heureuse sous ce rapport que les églises des bords du Rhin et en particulier celles de Cologne qui ont conservé jusqu'à présent tant de souvenirs analogues d'une antiquité encore plus considérable. Seule l'église du couvent d'Heinrichau prétend avoir encore une chasuble que la sainte lui aurait donnée.

tageant son temps entre la prière, le travail et les bonnes œuvres, elle échappait à l'ennui et aux dangers de l'oisiveté, et elle portait au bien, par ses exemples, comme par ses paroles, les personnes qui l'entouraient.

Aux œuvres de miséricorde corporelle, elle n'oubliait pas de joindre les œuvres de miséricorde spirituelle. Ainsi elle instruisait les ignorants, elle leur expliquait les mystères de la foi et leurs principaux devoirs, ou elle les leur faisait expliquer par les prêtres de sa cour ou par les prêtres étrangers qui venaient la visiter. On doit supposer que l'ignorance était bien grande alors dans le peuple de ce misérable pays quand on voit, quelque temps après, les évêques réunis en concile, obligés d'expliquer eux-mêmes ou de faire expliquer aux prêtres la manière dont ils doivent enseigner aux fidèles les éléments de la foi (1).

Hedwige avait, parmi les personnes attachées à son service, une pauvre femme qui ne savait même pas l'oraison dominicale. Elle s'appliqua elle-même à cette tâche que rendaient difficile l'âge et l'esprit borné de cette malheureuse, et elle n'y employa pas moins de quatre mois. Elle la faisait coucher dans sa chambre, afin de lui répéter encore, au moment où

(1) Klose, *Histoire de Breslau*, lettre 38.

elle s'endormait, la prière qu'elle s'était efforcée de lui apprendre pendant le jour (1).

(1) *Légende,* Gorlich, p. 180 et suivantes. Le cardinal-légat Guillaume de Modène se plaignait d'avoir trouvé en Pologne un grand nombre de malheureux à la tête dure qui ne savaient même pas l'oraison dominicale : Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau,* I, p. 187. Touchant l'état moral de la Silésie à cette époque, voir le même auteur p. 178, 188 et Montbach, *Statuta synodalia s. e. Wratisl.*, édition II, p. 307-327.

X

De la grande charité de sainte Hedwige, et comment, dès cette époque, elle fut favorisée du don des miracles.

Beaucoup de femmes ont acquis de grands biens, mais aucune ne vous a égalée. *Prov.*, XXXI, 29.

Si la pieuse duchesse avait à cœur de porter à la crainte de Dieu et à la pratique de la vertu tous ses sujets et spécialement les personnes qui l'entouraient, elle avait une affection particulière pour les amis de Dieu, c'est-à-dire les pauvres, les veuves, les orphelins, en un mot les délaissés à quelque catégorie qu'ils appartinssent. En cela encore elle montrait la pureté du zèle qui l'animait, et sa charité active était pour tous une source d'abondantes consolations. Ainsi elle se faisait des amis auprès de Dieu avec le Mammon de l'iniquité, elle plaçait sagement à usure les biens passagers de la terre, enfin elle faisait valoir son talent, intendante fidèle de Celui qui, sur la terre, n'avait même pas une pierre où il pût reposer sa tête.

La bonté, pour employer le style figuré de la légende, était greffée en cet arbre choisi, et il portait des fruits abondants en l'amour du Christ. Partout où Hedwige paraissait, elle répandait ses bienfaits, et la misère fuyait devant elle. Ce qu'elle ne pouvait faire par elle-même, ses larmes l'obtenaient de son époux. Ainsi nous avons vu celui-ci mettre, pour lui plaire, les religieuses de Trebnitz à l'abri du besoin ou plutôt leur assurer de magnifiques revenus; puis, en même temps qu'elle consacrait sa dot à cette fondation, elle obtenait pour les prisonniers le bienfait de la liberté et souvent la remise de châtiments affreux ou même de la peine capitale. Souvent encore, se jetant aux pieds de son époux et le conjurant avec larmes, elle le priait de se conduire plus humainement à l'égard de ces infortunés, quand elle savait qu'ils devaient, conformément aux anciennes lois du pays, être torturés ou subir d'affreuses mutilations.

Pour les Templiers qui vinrent, vers cette époque, s'établir en Silésie, elle obtint de son époux de vastes métairies qu'ils occupèrent et autour desquelles ils fondèrent bientôt des bourgs considérables. Elle entoura également de sa protection les religieux des autres ordres. Quand il en venait à sa cour, elle les recevait avec bonté et les faisait placer à table auprès d'elle. Afin qu'ils ne fussent pas en butte aux mauvais soupçons, elle avait soin de leur faire indiquer

des hôtelleries convenables, elle leur procurait des serviteurs et des escortes, veillait à tous leurs besoins, avait soin que les affaires qu'ils avaient avec le duc fussent expédiées avec une diligence exceptionnelle et les entourait de tous les égards possibles aussi longtemps qu'ils demeuraient à la cour. Au moment de leur départ, elle faisait mettre secrètement dans leur sac du pain, du poisson et les autres provisions nécessaires. Elle s'agenouillait à l'endroit où ils s'étaient arrêtés, afin d'y honorer les traces des pas du Sauveur qu'elle avait reçu en leur personne. Ainsi elle donnait aux autres un exemple salutaire, et elle portait ceux qu'elle honorait de la sorte à mener toujours une vie édifiante et sainte. De même elle fit sentir les effets de sa munificence aux couvents qui existaient avant elle en Silésie, ainsi qu'à un grand nombre de pieux personnages qui portaient, avec l'habit religieux, les livrées du divin Maître.

Aux solitaires et aux reclus (1), elle portait elle-même ou elle faisait porter des vêtements, des pro-

(1) Certaines personnes, soit pour expier leurs péchés, soit pour se préparer à la mort, ne croyaient pas faire assez en se retirant dans un couvent : elles se renfermaient dans une étroite cellule que l'on murait après qu'elles y étaient entrées ; plusieurs de ces reclus passaient dans leur cellule un grand nombre d'années. On leur donnait par une fenêtre les quelques aliments dont ils avaient besoin et les sacrements de l'Église. Leur cellule,

visions et les autres objets dont ils pouvaient avoir besoin. Pleine de la compassion la plus délicate, elle s'abaissait jusqu'à ceux que Dieu éprouvait en leur corps par la maladie, et son âme s'émouvait à la vue des pauvres et des malades dont elle était la bienfaitrice infatigable. Elle ne cessait de plaider auprès de son époux la cause des veuves et des orphelins. Elle servait de mère à un nombre considérable de jeunes filles pauvres qui n'avaient ni parents, ni amis, elle relevait leur courage abattu et s'occupait de tous leurs besoins. Elle s'efforçait de découvrir le genre de vie auquel Dieu les appelait et les dotait ou leur facilitait l'entrée d'un couvent.

En quelque lieu qu'elle allât, les pauvres s'attachaient en foule à ses pas comme à ceux d'une mère, certains d'être les objets de ses bienfaits. Quand elle était à l'église, elle avait toujours à ses côtés une bourse pleine de deniers (1), qu'elle distribuait sou-

murée au milieu des prières et des bénédictions, ne s'ouvrait d'ordinaire qu'après leur mort. Il y avait en Silésie un assez grand nombre de ces reclus ; on en voyait encore en 1500 auprès de plusieurs églises de Breslau, Saint-Christophe, Saint-Nicolas, Saint-Maurice, Saint-Michel, etc.

(1) *Légende*, Bolland. Le denier était la seule monnaie qu'eût alors la Silésie. Douze deniers formaient un schilling, et vingt schillings une livre. La livre renfermait donc deux cent quarante deniers.

vent de ses propres mains. Les malheureux semblaient croire qu'ils avaient un droit strict à ses libéralités, et jamais une personne de sa suite n'aurait pris sur elle de repousser l'un des pauvres qui la suivaient, quelque importuné que l'on fût de leur grand nombre, de leurs cris ou de leurs manières grossières et inconvenantes.

Un jour qu'elle prolongeait sa prière au pied de l'autel que l'on avait dressé dans son oratoire, les mendiants, réunis, comme d'ordinaire, dans la cour pour recevoir ses aumônes, se mirent à pousser de grands cris : « On nous cache la princesse, nous n'avons pas encore vu aujourd'hui la consolatrice des pauvres, nous n'avons pas reçu ses bienfaits. » Une de ses dames, écoutant ces cris, lui rappela les pauvres ; la duchesse lui dit de se presser, de prendre la bourse qui renfermait l'argent des pauvres et de donner à chacun suivant l'inspiration que Dieu mettrait en elle. Dans tous ses bienfaits, elle s'attachait à distinguer les plus dignes et s'efforçait d'observer des règles pleines de sagesse qu'elle avait également recommandées à son époux, afin de ne pas exciter la jalousie et provoquer les querelles. Le pauvre peuple avait en elle une confiance extraordinaire, et on n'hésitait pas à implorer son assistance, quelque difficile que fût la chose dont il s'agissait. Sa main était toujours ouverte pour le pauvre, toujours elle

s'étendait sur le malheureux pour le protéger. Ce n'était pas une localité isolée, Breslau ou Trebnitz, Liegnitz ou Lowenberg, mais le pays entier qui était le témoin de sa munificence. Les pauvres étudiants de l'école de Breslau qui, par la pureté de leur vie, devaient avoir avec le Sauveur la conformité la plus grande, étaient surtout les objets de sa bienfaisance. Ils se rendaient de très-loin auprès d'elle, de Breslau à Lissa ou à Rochlitz près Goldberg, et ils se retiraient le cœur soulagé, après avoir reçu d'elle de l'argent ou des vêtements (1). Ainsi encore elle donnait des secours abondants, afin de participer à leurs mérites, à ceux qui se rendaient au tombeau des apôtres, aux croisés, en un mot à tous ceux qui entreprenaient de pieux pèlerinages. Maître Hermann, chanoine de la collégiale de Glogau et curé de Schweidnitz, aimait à dire dans sa vieillesse que la pieuse princesse consacrait à peine à l'entretien de sa maison la centième partie de ses immenses revenus et qu'elle employait tout le reste à doter les églises pauvres ou à soulager les nécessiteux. Quand elle avait vidé son trésor, elle

(1) *Légende*, Bolland. Voir plus loin, 3me partie, chap. XXX, quelques détails à ce sujet. — Comme la légende dit expressément que, après avoir fait son vœu de continence, elle quitta les palais ducaux pour vivre le plus ordinairement à Trebnitz, ces particularités doivent se rattacher à la première période de sa vie.

priait son époux de lui venir en aide, de peur que quelque malheureux ne se retirât sans avoir rien reçu.

Ce genre de bienfaisance toutefois est facile à l'homme ; l'homme, le prince, peut avoir des ministres de ses libéralités, et voulût-il distribuer lui-même ses bienfaits aux malheureux, le pauvre n'est pas longtemps importun, il disparaît aussitôt après avoir reçu son aumône. Aussi notre pieuse princesse ne croyait-elle pas devoir se borner à ce genre de charité ; elle avait toujours avec elle, en l'honneur du Christ et des douze apôtres, treize personnes, dont les semblables ne se rencontrent guère dans les cours, treize vieillards, atteints de maladies incurables ; elle les menait avec elle dans ses voyages et les faisait conduire dans ses voitures, escorte en apparence peu digne d'une princesse. Elle dépensait pour ces infortunés des sommes considérables et leur témoignait l'amour le plus délicat. Quand elle arrivait avec eux en quelque localité où elle devait passer la nuit, elle s'occupait d'eux avant de songer à elle-même, elle voulait qu'on préparât leur lit en sa présence, et, avant de s'asseoir elle-même à table, elle les servait de ses mains augustes, s'agenouillant même devant eux pour leur présenter les aliments (1). Rappelons maintenant une scène touchante, dans laquelle elle

(1) *Légende*, Bolland., p. 239.

s'inspirait pieusement des souvenirs de la cène ; souvent, à l'exemple du divin Maître, elle s'agenouillait devant les pauvres et leur lavait les pieds tandis que ses dames lui présentaient l'eau et le bassin. Elle essuyait ces pieds avec des linges fins, les baisant amoureusement et les renvoyait avec des présents. Le jeudi-saint, par amour pour le divin Sauveur qui, a voulu être traité pour nous comme un lépreux, elle lavait les pieds de douze lépreux (les lépreux étaient assez nombreux en Silésie depuis les croisades) et leur donnait des habillements neufs ; elle voulait même que celui d'entre eux dont l'aspect était le plus repoussant, bût dans sa propre coupe. Souvent, dans ses voyages, quand elle entendait parler d'un malade, elle s'arrêtait et lui faisait visite ; si la distance ne lui permettait pas d'y aller, elle lui faisait parvenir des présents d'autant plus considérables. Elle avait surtout une compassion délicate pour les pauvres femmes en couche, leur donnant des avis et des soins et leur procurant les aliments qui convenaient le mieux à leur situation (1).

Quand elle était chez elle, se contentant le plus souvent de légumes secs, elle faisait porter à ses treize pauvres ou à des mendiants les plats chargés de viandes délicates et les autres choses qui lui

(1) *Légende*, Bolland, p. 237.

étaient destinées. Les seigneurs et les pages de la cour ne pouvaient s'empêcher de réclamer, en voyant la princesse traiter de la sorte les gens les plus vulgaires et disaient bien haut qu'ils aimeraient mieux être de pauvres mendiants que de s'asseoir à la table de la princesse. Elle leur faisait également donner la boisson qui lui était destinée à elle-même. Ses chapelains et ses autres familiers lui disaient alors : « Noble dame, conservez pour vous ce qui vous a été préparé ; les pauvres ne seront pas oubliés. » Alors elle répondait : « Si je leur fais porter ma propre coupe, c'est précisément parce que je sais qu'ils ne seraient pas si bien traités. » Elle partageait avec les pauvres tout ce qu'elle avait, ne fût-ce qu'une pomme. Elle les honorait tellement qu'elle aurait voulu manger dans la même assiette qu'eux, si la chose avait été convenable et qu'elle n'eût pas craint d'exciter les murmures de ses ennemis (1).

Ces quelques faits, empruntés à la première période de la vie d'Hedwige, à l'époque où elle vivait encore à la cour, suffisent assurément pour nous donner une idée de la charité délicate qui était l'âme de toutes ses actions ; c'est ainsi que l'art nous la représente, ravissante de grâce et de beauté, au milieu de pauvres, à l'aspect repoussant, qui se

(1) *Légende*, Bolland., p 237.

pressent auprès d'elle ; elle sera dans l'allégresse au dernier jour, pour employer le langage de la sainte Écriture, car les fruits de ses mains ont couvert tout le pays d'une moisson abondante.

Nous ne nous étonnerons plus maintenant d'apprendre que Dieu lui avait donné dès lors l'auréole de miracle et qu'il se plaisait à exaucer ses prières de la façon la plus merveilleuse.

Un ennemi perfide, qui nous rappelle l'infâme Golo, s'était proposé d'enlever à notre sainte la confiance de son époux, sans toutefois avoir recours à la calomnie. Il l'accusa donc de ne boire que de l'eau. Le duc fut extrêmement mécontent de ce qu'il appelait une mortification déraisonnable, dans laquelle il fallait voir la cause de ses fréquentes maladies. Il entre donc à l'improviste dans la chambre où elle mangeait, va droit à sa place et s'empare de la coupe qui se trouvait devant elle et ou l'on n'avait mis que de l'eau ; il porte la coupe à ses lèvres, c'était un vin délicieux. Alors il se tourne vers l'accusateur et lui dit avec colère : « Tu mériterais que je te fisse crever les yeux et arracher la langue ; » car il ne pouvait supposer qu'il y eût en cela un miracle. Tous les serviteurs de la princesse furent extrêmement étonnés ; car chacun savait qu'on n'y avait mis que de l'eau pure. Tous les assistants burent après le prince de cette eau transformée en vin, ils trouvèrent la

liqueur délicieuse et louèrent Dieu qui avait voulu, par ce miracle, récompenser la rare vertu de la princesse. On nomme, parmi les témoins de cette scène, une amie de la duchesse, Adelaïde, veuve du chevalier Théodore de Jannovitz, noble dame qui marchait généreusement dans les mêmes voies qu'Hedwige et avait déjà visité deux fois à cette époque les tombeaux des saints apôtres ; son témoignage a donc une grande valeur (1). Un certain Nicolas de Wirbin, chevalier de la suite de la princesse, déposa, devant les examinateurs de Rome, du fait suivant dont il avait été témoin oculaire.

Un pauvre homme, ayant volé à son voisin la moitié d'un porc, avait été arrêté et conduit devant le duc ; celui-ci le condamna immédiatement à être pendu. Les parents du malheureux, confiants dans la bonté de la princesse, vinrent la trouver et la conjurèrent de s'employer pour obtenir la grâce du voleur. Elle se rendit aussitôt auprès de son mari et le supplia de ne pas faire mourir un homme pour si peu

(1) *Légende*, Bolland., p. 231. Cette dame était sans doute venue d'Allemagne avec la princesse. C'est sans doute son fils que nous voyons, sous le nom de Jean de Jannowitz, auprès d'Henri-le-Pieux à la bataille de Wahlstadt. A cette époque, avec le mauvais état et les dangers des routes, il fallait à une femme beaucoup de foi et de courage pour entreprendre et recommencer le pèlerinage de Rome.

de chose ; il lui répondit qu'il croyait que le coupable avait été exécuté : cependant s'il vivait encore, il le lui abandonnait. Elle envoya donc sans tarder un chevalier, appelé Henri et originaire de la Hesse, afin de le délivrer. Il y courut en toute hâte, trouva l'homme à la potence et coupa la corde avec son épée ; bientôt le pendu se rendit en personne auprès de la duchesse, se jeta à ses pieds et lui rendit grâces de sa délivrance.

Une autre fois, on arrêta un grand coupable, ennemi personnel du prince, qui avait été quelque temps auparavant déclaré criminel de lèse-majesté. Comme on l'avait arrêté à l'entrée de la nuit, on le jeta d'abord en prison, et le duc ordonna qu'on le pendît le lendemain à la première heure, avant qu'Hedwige pût être informée de son arrestation, car cette fois-là il ne pouvait rien accorder à son intercession. Les juges accomplirent les ordres du prince ; depuis longtemps déjà ils étaient revenus du lieu de l'exécution. Vers midi Hedwige rencontra son mari au moment où elle sortait de l'église. Sachant ce qui était arrivé, elle reprocha à Henri sa dureté et le pria de lui accorder le condamné. Convaincu qu'il était mort depuis longtemps, il hésita quelques instants, puis il répondit qu'il le lui abandonnait comme les autres. Elle appela son intendant, lui dit d'aller, sans perdre de temps, au lieu du supplice et

lui ordonna de détacher le pendu et de le lui amener. L'officier répliqua que la chose était inutile ; tout ce qu'il pourrait faire, serait de lui amener le cadavre du supplicié. Mais, Hedwige insistant, il prit une voiture, se rendit en toute hâte au lieu de l'exécution et trouva, au grand étonnement de tout ceux qui en avaient été témoins, que le pendu vivait encore. Il se rendit aussitôt auprès de la bonne duchesse. Chacun fut convaincu que Dieu avait permis un tel miracle pour glorifier sa fidèle servante et donner au coupable le temps de se convertir (1).

Dès lors le duc Henri ordonna que toutes les fois que son épouse passerait vis-à-vis de la prison, on lui en ouvrirait les portes, on enlèverait leurs fers aux prisonniers et on les mettrait en liberté.

(1) *Légende,* Bolland., p. 241. — Voir plus loin, chapitre XXX, deux autres miracles qui appartiennent à la même période.

XI

Comment, de concert avec son époux Henri Ier, notre sainte princesse se présenta devant Laurent, évêque de Breslau, pour faire le vœu solennel de continence.

> Elle a ceint ses reins de force et affermi ses bras; elle a fait servir ses mains à des travaux utiles.
>
> *Prov.* XXXI, 17 et 19.

Parmi toutes les vertus qui ornaient le cœur de notre sainte, la pureté qui avait été la gloire de ses jeunes années brillait encore de l'éclat le plus vif. Elle allait maintenant, docile aux inspirations de cette aimable vertu, gravir les derniers échelons de la perfection, et, du haut de la montagne sainte, donner au monde, par le vœu de la continence dans le mariage, un exemple illustre que peu de saints avaient donné avant elle, et qui devait, dans la suite des siècles, rappeler leur devoir à ceux qui pourraient l'oublier, et affermir les bons dans les sentiers de la vertu. Mais avant d'exécuter ce grand projet que depuis longtemps elle nourrissait dans son cœur, elle eut à remplir encore une fois, dans ce qu'ils ont de plus

délicat, les glorieux devoirs de la maternité qu'elle avait toujours accomplis avec une si scrupuleuse fidélité.

Vers la fête de Noël de l'année 1209, à l'époque où les fidèles saluaient avec bonheur la naissance du nouveau-roi que le ciel a donné à la terre et auquel les mages, les rois de l'Orient, viennent faire hommage de leurs symboliques présents, une étoile de favorable augure s'était levée sur les habitants de Glogau, où se trouvait alors la cour ducale : on allait baptiser solennellement un nouveau rejeton de l'antique dynastie des Piats. De nombreux hérauts, aux couleurs du duc, s'étaient répandus dans toutes les directions pour inviter à la fête les nobles parents de la famille et les princes de l'Eglise de tout le pays voisin. On avait vu arriver, parmi un grand nombre de dames et de seigneurs, le duc Vladislas de Kalisch avec la duchesse Lucie, son épouse, Henri, archevêque de Pologne, Arnold, évêque de Posen, Laurent, évêque de Breslau, un autre Laurent, évêque de Lébus, enfin Gonthier, abbé de Leubus et confesseur d'Hedwige. Le cor de la tour avait successivement annoncé leur arrivée, et de joyeuses fanfares les avaient salués du balcon du château. Le duc Henri avait à ses côtés ses fils aînés, Conrad et Henri, le comte palatin, le chancelier avec les officiers du palais, les maréchaux et les chambellans, enfin les

châtelains de toute la contrée et le trésorier. L'écuyer tranchant faisait passer les plats, l'échanson remplissait les coupes d'un vin délicieux, le musicien du duc chantait sur la harpe les exploits des ancêtres. Le notaire avait préparé son rouleau de parchemin, afin de consigner par écrit le grand évènement du jour et de le transmettre à la postérité. Tous les nobles personnages qui étaient présents apposèrent à l'acte leur signature avec leur sceau. Après le baptême dans lequel le jeune prince reçut le nom de Boleslas, les seigneurs de la cour, réunis aux étrangers, prirent part à des tournois dans lesquels ils rivalisèrent de force et d'adresse.

Le duc de Kalisch qui avait servi de parrain au jeune Boleslas, se distingua par sa munificence; le jour de Noël (ce fut probablement ce jour-là que le baptême eut lieu), il donna deux bourgs en toute propriété à l'église de saint Barthélémi de Trebnitz; les deux princes, Conrad et Henri, apposèrent leur signature à l'acte (1). Après une préparation d'un mois durant laquelle elle avait mortifié son corps à l'école de la croix, la sainte princesse disposa tout pour son grand sacrifice, sacrifice qui était en quelque sorte une expiation de la conduite d'Agnès de Méra-

(1) Gorlich, *Histoire de sainte Hedwige*, 1re édition, p. 20 et 239, no 2.

nie, sa sœur, en même temps que, par là, elle donnait une grande et salutaire leçon à ces ministres des autels qui vivaient encore, en si grand nombre, dans des engagements impies et sacrilèges. Bien que son humilité ne lui permît pas de s'en rendre un compte exact, on peut croire que Dieu avait voulu proposer en elle un exemple d'autant plus glorieux qu'il contrastait davantage avec les misères qui, peu de temps auparavant (1207), avaient encore obligé le pape Innocent III à écrire dans ces termes à l'archevêque de Gnésen : « Comme le zèle de la maison de Dieu nous dévore et que l'infamie de ceux qui la déshonorent retomberait sur nous, nous vous ordonnons de ne plus admettre désormais aux dignités ecclésiastiques les clercs qui auraient des femmes et même de priver de leurs bénéfices ceux qui seraient dans ce cas ; comme aussi de ne jamais attacher à la même église le père coupable et le fils illégitime, car est-il quelque chose de plus affreux que de voir un fils illégitime servir un père impur à ce même autel, sur lequel le Fils unique du Père éternel s'offre à lui pour le salut de tous les hommes ?... Combattez aussi les comédies et les farces bouffonnes et conduisez-vous en digne réformateur du peuple chrétien (1). »

(1) Hurter, *Innocent III*, t. II, livre XII. — Sommersberg, *Scrip. rer. Siles.*, I, p. 816, 822, 824.

Si les avertissements du pontife s'adressaient spécialement au diocèse de Gnésen, les mêmes abus règnaient en beaucoup d'autres contrées (1). En admettant que la situation se fût un peu améliorée en Silésie à cause du grand nombre de prêtres allemands qui y exerçaient le saint ministère, on peut croire que les scandales n'y étaient encore que trop fréquents. N'est-ce pas pour cela que notre sainte princesse, ainsi que nous l'avons vu, attachait tant d'importance à indiquer des hôtelleries convenables aux prêtres et aux religieux en voyage, et qu'elle les traitait avec des égards que plusieurs sans doute trouvaient excessifs? Elle voulait par là relever dans leur opinion, et dans celle des autres, ce clergé dont tant de membres étaient souvent traités comme des esclaves, non-seulement dans la Pologne proprement dite, mais encore en Silésie, à l'époque où elle y arriva. Pour lire dans son cœur, il nous suffit de nous rappeler combien elle fut affligée une fois qu'on avait dû condamner à mort pour vol sacrilége un clerc de la Franconie. La bonne princesse apprenant, nous dit sa légende, qu'un élu du Seigneur était condamné à une peine si infâmante, fut émue de compassion à cause du clergé pour lequel elle avait un

(1) Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau*, p. 90 et suivantes, et 182.

si profond respect, et elle fit tant que, à force de supplications, elle parvint à soustraire cet infortuné à la mort, ne cessant pas ses instances jusqu'à ce qu'elle l'eût obtenu de son époux et mis en sureté. Elle était extraordinairement jalouse de la bonne renommée des religieux et des religieuses et craignait de fournir, touchant ce point important, le moindre prétexte à la calomnie. Quand elle voyageait et qu'elle était surprise par la nuit, elle ne consentait jamais à loger dans un couvent, elle aimait mieux, quand il le fallait, passer la nuit en plein air.

Toutes ces particularités réunies nous permettent de croire que, quand elle consacrait son corps à Dieu par la continence, elle avait l'intelligence des besoins de son époque et voyait toutes les conséquences de son sacrifice. Mais nous devons aussi faire dans notre admiration une large part à son époux, le duc Henri, qui eut assez d'esprit chrétien, pour ne pas contrarier le pieux dessein de sa compagne et en permettre la réalisation. Ils étaient encore l'un et l'autre dans la fleur de l'âge ; Henri n'avait que quarante-un ans, et Hedwige trente-cinq ; ils étaient unis depuis vingt-trois ans.

Dans le courant de mars 1209, ils promirent solennellement entre les mains de l'évêque Laurent de Breslau, d'observer une continence perpétuelle, et dès lors ils vécurent séparés l'un de l'autre, non

qu'ils considérassent comme brisés les liens qui les unissaient, mais parce qu'ils se défiaient d'eux-mêmes. Ces vœux se firent solennellement et en présence de témoins, c'est tout ce que nous en savons. Une chose qui nous permet de juger de l'exacte fidélité avec laquelle ils accomplirent leur promesse, c'est le soin qu'ils eurent d'éviter dès lors toute espèce de rapports que l'on eût pu considérer comme suspects. Hedwige ne visita plus son mari que pour lui parler de telle ou telle bonne œuvre à laquelle elle voulait l'intéresser, et, dans ce cas, elle lui parlait toujours sur une place, dans une église et en présence de plusieurs témoins, placés assez près des deux époux pour entendre ce qui se disait. Quand il était malade, elle prenait pour l'accompagner la princesse Anne, sa belle-fille, dont nous aurons bientôt l'occasion de parler.

En prononçant son vœu de continence, elle se défit des pelleteries, des robes magnifiques qu'elle possédait, et, renonçant pour toujours à la pompe du siècle, elle s'habilla dès lors d'une étoffe grossière, de couleur foncée, à la façon des pénitents ; les jours de fête même, elle se contentait de simple camelot. Elle cessa aussi d'habiter les châteaux de son époux, bien qu'elle dût y faire encore un court séjour de temps à autre, et elle se retira à Trebnitz avec un petit nombre de serviteurs et d'officiers ; elle y occupa,

du consentement de son époux, un petit manoir, assez rapproché du couvent (1). Lui-même, nous dit-on, fut amené, par l'influence de son épouse, à mener une vie presque monacale ; car, s'il ne portait pas l'habit du religieux et s'il n'en avait pas contracté les obligations, il en avait la ferveur et l'humilité qui brillaient dans toute sa conduite (2). Il prit tellement son vœu au sérieux que, durant un temps considérable, il vécut presque solitaire, porta la tonsure en mémoire de la couronne d'épines du Sauveur et fit croître sa barbe, ainsi que le faisaient alors les pénitents ; c'est pour cela qu'il porte dans les récits du temps et qu'on lui a conservé jusqu'à maintenant le nom de Henri à la longue barbe ou le Barbu (3).

A partir de cette époque, nous voyons notre sainte princesse, fortifiée de l'Esprit de Dieu, mener durant trente années entières une vie sanctifiée par la pratique des vertus les plus contraires aux instincts de notre nature mauvaise. Cependant elle ne mena pas la vie religieuse. Si, quand elle se trouvait à Trebnitz, elle portait parfois l'habit de Citeaux, si elle obser-

(1) *Légende*, Bolland., p. 226.

(2) On lit dès lors dans ses chartes : Henri, par la grâce de Dieu et de saint Jean (saint Jean était le patron du diocèse), duc de Silésie.

(3) *Légende*, Bolland., p. 226. — Stenzel, *Scrip. rer. Siles.*, I, p. 105.

vait le silence et les autres points de la règle avec plus de rigueur que les religieuses elles-mêmes, elle se proposait, par ces beaux exemples d'obéissance volontaire, de les porter à remplir fidèlement toutes les obligations qu'elles s'étaient imposées et à vivre dans l'amour de leur saint état. Ces exemples, venant de si haut, n'étaient pas inutiles; car il parait que, sur les cent religieuses qui furent reçues à Trebnitz lors de sa fondation ou qui du moins y vivaient à la fin du siècle, un certain nombre ne possédaient guère l'esprit de leur état (1). Cependant, malgré le désir qui fut peut-être exprimé par l'abbesse Pétrussa, Hedwige ne consentit jamais à faire ses vœux et à se réunir aux religieuses. Trente ans plus tard, quand sa fille, l'abbesse Gertrude qui, aussi longtemps que son père était en vie, ne lui avait fait aucune proposition de ce genre (2), l'engageait à faire ses vœux, elle lui répondit : « Ne sais-tu pas, ma fille, quel mérite il y a à distribuer d'abondantes aumônes? » Par ces quelques mots qui ne permirent pas à Gertrude d'insister, elle donna à comprendre que si elle

(1) Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau*, I, p. 118 et suivantes.

(2) D'après le droit canonique, elle aurait eu besoin, pour entrer dans un couvent, de la permission expresse de son époux. Voir *Bolland.*, t. XIII, Oct., p. 227.

ne voulait pas s'enchaîner à la clôture par le vœu d'obéissance, c'était uniquement afin d'être toujours à même de secourir les pauvres et les nécessiteux ; non qu'elle méconnût le mérite du vœu de pauvreté, mais elle voulait affermir sur des bases solides la maison dont elle était la fondatrice (1). Les étroites limites d'une cellule, d'un couvent, n'étaient pas un théâtre assez large pour elle, et la Providence l'avait destinée dès ses plus tendres années à être la sœur de charité d'une immense contrée où le christianisme en était encore, pour ainsi dire, à ses premiers essais. Tel sera le rôle que nous lui verrons jouer sur cette terre de Schawoine, à un mille de Trebnitz, que le duc Henri semble lui avoir assignée pour sa subsistance, à l'époque où elle prononça son vœu, où, pour emprunter les paroles d'un orateur illustre (2), elle renonça aux grandeurs de ce monde, afin de plaire à Dieu par l'humilité ; elle renonça aux joies de ce monde afin d'être semblable au Sauveur par le détachement de soi-même, enfin elle renonça à la pompe de ce monde, afin de se donner au ciel par la vertu de religion.

(1) *Légende*, Bolland., p. 227.

(2) Panégyrique de sainte Hedwige prononcé à Trebnitz, le 15 octobre 1843, pour le sixième anniversaire séculaire de sa fête, par le D. Forster, actuellement prince-évêque de Breslau.

DEUXIÈME PARTIE.

XII

Comment la reine de Hongrie, Gertrude, sœur de notre Hedwige et mère de sainte Elisabeth de Thuringe, périt misérablement.

> Pour elle, se confiant en la grâce de Dieu, elle mérita, par son innocence, de recevoir la couronne du martyre.
>
> *César de Heisterbach.*

L'année même où le grand saint François d'Assise revêtit la robe de bure, sainte Hedwige apprit la bonne nouvelle que sa sœur, la reine Gertrude, était accouchée à Presbourg d'une fille à laquelle on avait donné le nom d'Elisabeth. On lui avait dit toute sorte de choses extraordinaires de cette enfant prédestinée ; ainsi les noms consacrés par la religion furent les premiers mots qui frappèrent son attention, les premiers aussi qu'elle voulut bégayer à mesure que sa

langue se déliait; et lorsqu'elle put parler, ce ne fut longtemps que pour réciter des oraisons. A l'âge de trois ans, elle laissait voir son attrait pour l'aumône. A sa naissance, les guerres qui désolaient la Hongrie cessèrent comme par enchantement, et on put croire que, en venant au monde, elle avait apporté non-seulement à sa patrie, mais encore aux contrées voisines, la paix et les bénédictions les plus signalées. Ces nouvelles étant arrivées aux oreilles d'Hermann, landgrave de Thuringe, le protecteur le plus renommé des lettres et des sciences qui fût alors, il conçut le projet de donner la jeune Elisabeth comme épouse à son fils Louis qui n'avait encore que huit ans. Il envoya donc de la Wartbourg en Hongrie une troupe nombreuse de seigneurs et de dames pour demander la main de la noble enfant et l'emmener en Thuringe, afin qu'on pût, suivant la coutume du temps, l'élever avec son futur époux.

Le roi de Hongrie, André II, et son épouse, Gertrude, ne se séparèrent pas sans regret de celle qui allait devenir la gloire la plus pure de leur maison, de celle qui devait quitter sa patrie à l'âge de quatre ans pour ne plus la revoir. Ils donnèrent, à l'occasion de son départ, des fêtes brillantes qui durèrent trois jours et dans lesquelles on vit se succéder des jeux de différente nature, des danses, des luttes, des concours de musique et de poésie. Le roi fit de riches

présents aux chevaliers thuringiens; quant à la reine, elle donna en dot à la jeune princesse mille marcs d'argent. Cependant elle pleura beaucoup au moment où elle se sépara de la jeune enfant; il lui semblait que sa bonne fortune s'éloignait avec elle, et les pressentiments les plus noirs remplirent le cœur de la pauvre reine. Il était temps en effet que la Providence éloignât la chère enfant. Au bout de deux ans, elle apprit, et Hedwige apprit avec elle, la mort violente de la reine Gertrude; cependant de profondes ténèbres enveloppaient encore ce mystère lugubre, et on fut quelque temps avant de connaître toute la vérité. Quoiqu'il en soit, un glaive de douleur frappa au cœur tous les membres de la famille, et un long cri d'épouvante, se répétant de château en château, parcourut toute l'Allemagne. Les bruits qu'Hedwige put recueillir dès le principe sur ce triste évènement devaient remplir de nouveau la coupe d'amertume que tant de fois déjà elle avait vidée.

Gertrude était mariée depuis quelques années avec André II, ce frère inquiet du roi Emmerich, lorsque, son époux ayant été vaincu et fait prisonnier dans la guerre fratricide en même temps que nationale qui divisait la Hongrie, elle fut renvoyée ignominieusement à son père Berthold par son beau-frère furieux. La mort de celui-ci rétablit la paix. André II remonta sur le trône de saint Etienne et rappela son épouse

auprès de lui (1204). André régnait, mais par sa lâcheté et sa nonchalance, il déshonorait la dignité royale ; Gertrude, au contraire, déployait une activité et une énergie toutes viriles ; elle prenait en main les rênes de l'Etat, elle administrait les biens de la couronne et obligeait les fiers magnats à respecter les lois. Elle attira en Hongrie un grand nombre d'Allemands afin de développer le commerce et l'agriculture, elle éleva ses enfants avec le plus grand soin et rassembla pour eux une épargne considérable. Ce fut l'année même du départ d'Elisabeth qu'elle attira en Transylvanie les chevaliers de l'Allemagne. Cependant la protection ouverte qu'elle accorda aux étrangers indisposa contre elle les Hongrois, ses sujets ; on lui reprocha d'avoir, comme son parent Fréderic Barberousse, détruit les forteresses des grands, c'est-à-dire de vrais repaires de brigands, d'avoir élevé successivement aux dignités les plus importantes de l'Eglise son jeune frère, Berthold ; enfin d'avoir accordé asile et protection à ses frères Henri, et Egbert, évêque de Bamberg, suspects d'avoir trempé dans la mort de l'empereur Philippe ; on forma donc contre elle et sa famille une conjuration dans laquelle ses frères paraissent avoir eu la bassesse de tremper.

Une nuit du mois d'octobre (1213), le ban de Croatie, Benoît Both, qui était le chef de la conjura-

tion (1), pénétra avec son complice Pierre dans la salle du château de Presbourg, où Gertrude se trouvait avec ses enfants, arracha de son sein les deux princes, Béla et Coloman et accabla de coups la pauvre mère, ainsi que le gouverneur des jeunes princes. Bientôt après, le peuple s'étant soulevé, se jeta sur le château, le pilla et enleva le sceau royal (2). Sur l'ordre du roi qui revenait alors d'une expédition contre les Russes, les meurtriers, qui avaient pris la fuite, furent poursuivis. On ne tarda pas à les atteindre : Pierre fut étranglé la nuit suivante ; quant au ban de Croatie, il fut exécuté avec tous les siens. André fit inhumer solennellement le corps de l'infortunée Gertrude dans le couvent des Prémontrés de Lelesz, où, s'il faut en croire la légende, des miracles témoignèrent de sa sainteté, et il y fit la fondation de deux prêtres qui devaient à perpétuité dire la sainte messe pour le repos de son âme.

Cet affreux malheur projeta ses ombres sur les

(1) Pour excuser son forfait, il fit répandre d'affreuses calomnies dans lesquelles il impliquait la reine. Il est certain que la vengeance était le seul mobile qui le fit agir.

(2) D'après César d'Heisterbach, cité par M. de Montalembert, les conjurés ayant pénétré dans le château pendant la nuit et s'étant jetés dans la chambre du roi, elle se serait portée au-devant d'eux un glaive à la main, et aurait trouvé la mort en donnant à son époux le temps de fuir.

jeunes années et les premiers souvenirs d'Elisabeth, et lui fit comprendre de bonne heure combien la gloire du monde est passagère. Souvent sans doute, pour se consoler et faire trêve à ses amères douleurs, elle eut besoin de se reporter par la pensée vers sa tante maternelle, Hedwige, dont la piété austère et fervente était dès lors un titre de gloire pour sa maison et pour elle-même un sujet d'édification qu'elle sut comprendre et imiter (1).

Mais il est temps de revenir à cette glorieuse sainte. A peine s'était-elle soustraite au bruit importun de la cour, à peine commençait-elle à jouir de la paix tant désirée du cloître, qu'une discorde funeste qui divisait ses deux fils l'obligea à s'occuper de nouveau des choses du monde, et à reparaître sur cette scène qu'elle avait fui.

(1) Melanchthon, *Chron.*, *lib. v.*, *ap. Liebknecht*, p. 29 et 57, cité par M. de Montalembert.

—

XIII

Comment notre sainte princesse fut exposée à de grands dangers par suite de la guerre entre ses deux fils et obligée de se retirer à Nimptsch.

Hâtez-vous de sortir de peur que, survenant, il ne nous surprenne, et n'use de violence contre nous, et ne frappe la cité du tranchant du glaive.

II Rois, XV, 14.

Depuis un quart de siècle l'influence bienfaisante de l'Allemagne s'était fait sentir au-delà des monts Sudètes, dans les froides plaines de la Pologne ; la Silésie, en particulier, désolée autrefois par la guerre, la famine et la peste et maintenant cultivée par des bras robustes, montrait avec orgueil ses belles campagnes, un grand nombre de bourgades et des villes florissantes. Les lois, le langage, l'organisation, les mœurs de l'Allemagne, de nombreux colons allemands, des paysans, des bourgeois, des chevaliers, des moines qui cultivaient à la fois les esprits et les terres, enfin des lois écrites, octroyées par des princes

intelligents et bons commençaient à triompher des lois et des préjugés barbares de la Pologne. Le seigneur commençait à pouvoir remplir sa coupe d'un vin qu'il ne devait plus demander à l'étranger, le vilain pouvait avoir un pécule qu'il accroissait laborieusement, le noble était obligé de ménager le paysan et de reconnaître enfin que tous les hommes sont égaux et qu'ils ont tous un seul et même maître, auquel ils devront un jour répondre de leurs actions.

Cependant le peuple polonais, comme tous les autres, tenait à ses anciens usages et opposait une grande résistance à tout ce qui venait de l'étranger; aussi vit-on se former entre les Polonais et les Allemands (1) des rivalités d'autant plus dangereuses que, ne se produisant pas immédiatement, elles se transmirent du père au fils pour éclater enfin et causer un immense incendie.

Hedwige s'était inquiétée de ces tendances; elle n'avait rien négligé pour rapprocher les parties par sa charité, sa douceur et son exquise délicatesse, pour triompher en même temps de la jalousie des Polonais et de la suffisance des Allemands; elle pou-

(1) Il est probable que l'avidité et les violences d'un certain nombre de ces aventuriers allemands, qui avaient tout à gagner et rien à perdre, contribuèrent à exciter le mécontentement des Polonais.

vait se reposer sur le temps pour un succès complet et croire que la religion qui partout a délivré les peuples des horreurs de la barbarie, sortirait victorieuse de la lutte, lorsqu'elle eut la douleur de voir la discorde porter le trouble jusque dans sa famille.

A l'époque où il se sépara de son épouse, le duc Henri, sans renoncer complètement aux soins des affaires, s'était renfermé dans une sorte de retraite; le besoin du repos sans doute, plutôt qu'un conseil qu'on a sans raison attribué et reproché à notre sainte, le faisait aspirer après le moment où il pourrait remettre à ses fils la direction des affaires. En outre la mort de son jeune fils Boleslas, ce dernier fruit de son union, l'avait affligé extrêmement. A l'époque où sa fille Gertrude prit le voile, il partagea ses états entre ses deux fils, Conrad et Henri, qui venaient d'arriver à l'âge d'homme. Conrad, qu'Henri-le-Barbu préférait à son frère, reçut la terre de Lébus et la Lusace; Henri, le bien-aimé d'Hedwige, reçut Breslau avec la Silésie moyenne et la Basse Silésie, moins sans doute à cause des prières de sa mère que parce que le duc avait découvert en lui des qualités d'intelligence et de cœur qui lui garantissaient la continuation de son œuvre. En partageant ses états entre ses deux fils, le prince avait espéré prévenir toute contestation, tandis qu'il ne fit par là que donner un prétexte à de mauvaises passions. Conrad

prétendit, avec quelque apparence de justice, que ses droits étaient méconnus et qu'il était frustré. Les deux époux virent, non sans effroi, les Polonais se réunir autour de lui, exciter son ressentiment et lui donner les moyens de s'armer contre son frère. Celui-ci, de son côté, se vit obligé de faire appel à la chevalerie allemande. En vain le père et la mère intervinrent-ils auprès de leurs enfants, pour sauvegarder les résultats de leurs longs efforts, et soustraire leurs sujets aux maux dont ils croyaient les avoir délivrés pour longtemps. Le fils dénaturé refusa de prêter l'oreille aux avertissements sévères de son père aussi bien qu'aux tendres prières d'Hedwige, et Henri lui-même n'écouta que son ardeur belliqueuse et le désir de la vengeance.

Henri et Hedwige avaient à craindre pour leurs jours dans le cas où la victoire favoriserait les Polonais : aussi, abandonnant à Dieu l'issue de la lutte, ils se retirèrent, le cœur navré de douleur, l'un dans le château de Glogau et l'autre dans l'antique citadelle de Nimptsch, loin du théâtre de la guerre, afin de pourvoir à leur sûreté jusqu'au moment où arriveraient les secours de l'Allemagne.

Cependant les deux frères marchèrent l'un contre l'autre dans ces champs de la Silésie, qui devaient être dans la suite le théâtre de tant de batailles sanglantes ; ils se rencontrèrent non loin de Goldberg.

La lutte fut sanglante et acharnée. Henri, à la tête des chevaliers allemands et des paysans pesamment armés comme on l'était alors, s'élança, malgré l'infériorité numérique des siens, sur les bataillons polonais avec un courage digne de sa renommée; les Polonais furent complètement battus, et Conrad, confondu dans ses ambitieux projets, se vit obligé de fuir à Glogau, afin de trouver auprès de son père un asile contre la colère de son frère. Mais Henri ne put rien faire pour l'ambitieux qui, peu de temps auparavant, avait refusé de suivre ses conseils. Quelques jours après, le vaincu, pour faire trève à sa douleur, étant allé se livrer au plaisir de la chasse dans la forêt de Tarnau, fit une chute de cheval, se brisa le crâne et fut emporté sans vie (1). Ainsi Dieu lui-même s'était chargé de le punir; on lui a donné dans l'histoire le nom de Conrad-le-Féroce (2). Son corps fut conduit à Trebnitz, et Gertrude, sa sœur, qui l'aimait beaucoup (3), pleura sa fin malheureuse.

Cependant Hedwige, restée à Nimptsch, pouvait ignorer encore ces tristes nouvelles. Gertrude, vou-

(1) Stenzel, *Histoire de Silésie,* I, p. 41 et suivantes. — Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau,* I, p. 144 et suivantes.

(2) Stenzel, *Scrip. rer. Siles*, I, p. 103 et 104.

(3) Gertrude et non Agnès, comme le dit Ritter; car, d'après la légende, Agnès était morte à la fleur de l'âge et avait été enterrée au couvent de Leubus.

lant ménager sa mère et empêcher que l'excès de sa douleur ne la conduisît au tombeau, lui fit dire par des messagers que Conrad, son fils, avait été blessé et que ses jours étaient en danger; elle devait faire diligence si elle voulait le retrouver en vie. Hedwige répondit avec un courage héroïque : « Ne perdez pas votre temps à me dire qu'il n'est que blessé ; je sais que je le trouverai mort. J'ai prévu sa fin malheureuse, j'ai vu que, par sa folle ambition, il ferait verser des flots de sang innocent (1). » Elle partit aussitôt pour assister à ses funérailles. Elle répandit sur sa tombe des larmes en abondance, non sans doute parce qu'elle se reprochait de l'avoir mal élevé, elle était parfaitement tranquille sur ce point, non parce que des méchants avaient éloigné d'elle le cœur de son fils, elle savait faire le sacrifice de ses affections, mais parce qu'il était mort avant d'avoir satisfait le Dieu que sa révolte avait offensé.

Henri-le-Barbu, instruit par l'expérience, sortit de la retraite paisible dont il avait voulu jouir avant le temps. Il reprit en main les rênes de l'Etat, en s'associant son fils Henri, le seul qui lui restât. Son habile direction lui valut une grande influence parmi ses turbulents voisins. Il se fit une grande renommée de prudence, et eut souvent l'honneur de servir d'ar-

(1) Stenzel, *Scrip. rer. Siles.*, I, p. 25 et 26.

bitre dans les contestations qui s'élevaient entre eux. Bientôt cependant il prit lui-même une part directe à ces querelles, comme si la révolte de ses fils avait ranimé en lui le sang bouillant des Piasts, et il prépara ainsi de longs chagrins à la vieillesse de sa femme. En vain elle le conjura de se tenir éloigné de ces différends qui se terminaient toujours par l'effusion de sang ; il s'y précipitait toutes les fois qu'il espérait en recueillir quelque avantage. L'ambition et l'avidité auxquelles il avait une première fois donné satisfaction finirent par dominer dans son âme, et leurs conseils, les conseils de la sagesse charnelle, l'emportèrent sur ceux que son épouse lui donnait au nom de la sagesse céleste.

La première occasion qu'il trouva pour intervenir comme arbitre en Pologne, ce fut quand Wladislas, duc de Gnésen et de Posen, eut chassé de ses domaines son neveu Vladislas Odonicz de Kalisch (1216). Le jeune prince, obligé de prendre la fuite, vint à Breslau implorer l'assistance d'Henri-le-Barbu. Celui-ci accueillit favorablement sa demande et appela ses chevaliers sous les armes. Hedwige eut donc la douleur de voir de nouveau la guerre s'allumer entre des princes alliés par le sang, et les calamités qu'elle entraîne après elle désoler le pays. Henri revint victorieux après avoir rétabli le jeune prince dans ses droits, et la paix fut confirmée entre les contendants

par l'intervention des évêques de Gnésen, de Breslau et de Lébus, ainsi que du souverain pontife Innocent III. Cependant il restait encore du malaise dans les esprits, et notre sainte princesse put craindre que, si la paix était de nouveau troublée, Henri, emporté par son ambition, ne se laissât égarer jusqu'au point de braver les foudres de l'Eglise (1).

Notre princesse trouva, à cette époque, dans la jeune princesse Anne de Bohême qui venait d'épouser à l'âge de douze ans, son fils Henri-le-Pieux, une fille aimante et dévouée qui devint dès lors sa compagne ordinaire et à laquelle elle se plut à confier les chagrins de son âme et les secrets de sa piété. Ce mariage venait rapprocher deux familles entre lesquelles s'étaient produits plusieurs dissentiments fâcheux. A l'époque même où Agnès de Méranie cessait enfin d'être l'épouse de Philippe-Auguste, le père d'Anne, le roi Ottocar Ier Prémislas, avait ignominieusement répudié, après vingt ans d'union, son épouse Adélaïde, de la maison des margraves de Meissen, tante maternelle d'Hedwige, pour épouser Constance, fille de ce Béla III de Hongrie que nous avons vu renvoyer à son père l'infortunée Gertrude. De ce mariage était née la bonne duchesse Anne,

(1) Ropell, *Histoire de Pologne,* I, p. 422-424. — Hurter *Innocent III,* t. I, p. 143

restée populaire à cause de la fondation du couvent des Clarisses de Breslau, actuellement occupé par les Ursulines. Elle eut pour sœur sainte Agnès de Bohême.

Anne, à son arrivée en Silésie, considéra avec une admiration respectueuse celle dont la réputation s'était répandue dans toutes les cours de l'Europe; mais sa vénération pour elle s'accrut encore quand elle put voir de près le touchant spectacle de ses vertus. Elle se mit en quelque sorte sous sa direction et marcha à grands pas dans la voie de la perfection; les historiens vantent sa discrétion, sa modestie, son humilité; bien que née du sang des rois, souvent elle occupait à table l'une des dernières places. Elle se tenait debout par respect quand elle conversait avec sa belle-mère. Hedwige, développant les instincts de vertu qui se trouvaient dans ce jeune cœur, lui apprit à lutter dans la chair contre la chair même. Ainsi que nous l'avons dit, la jeune princesse devint dès lors sa compagne et son imitatrice; les deux jeunes époux donnèrent bientôt à leur peuple le touchant exemple des plus belles vertus, et les historiens nous apprennent qu'ils se levaient toutes les nuits, à l'heure des matines, pour prier ensemble (1).

Ainsi la Silésie possédait en Hedwige et en Anne deux parfaits modèles de la vertu la plus pure.

(1) *Vita Annœ ducissœ Silesiœ ap.* Stenzel, *Scrip. rer. Siles.*, II, p. 27 et suivantes.

XIV

De plusieurs fondations pieuses qu'Hedwige et Henri-le-Barbu firent de concert pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de leurs semblables.

Si le monde peut se trouver au milieu des cloîtres, le cloître aussi peut se trouver dans les palais. *Michel Sailer.*

Cependant Hedwige et Henri ne cessaient d'agir de concert pour ouvrir sur différents points du pays de nouveaux asiles aux âmes saintes, aux malades, en un mot à tous ceux qui souffraient dans le corps ou dans l'âme. Pendant une longue suite de siècles, ces pieuses retraites reçurent dans leur sein un nombre considérable de chrétiens de l'un et de l'autre sexe qui étaient venus chercher dans les trois vœux de religion un moyen de se défendre contre les pièges du monde, et de marcher facilement dans les voies de la perfection. Dans ces couvents la jeunesse intelligente trouvait le bienfait d'une éducation chrétienne, la pauvreté une aumône qu'elle pouvait recevoir sans

rougir, tout le peuple enfin des avis charitables et des consolations au milieu des épreuves de la vie. Ces asiles de la science, de la munificence, de l'hospitalité ; ces humbles cellules monastiques où l'action s'alliait si bien à la contemplation, sont maintenant détruits ou profanés. Seulement le peuple n'a pas encore oublié le nom des fondateurs : une reconnaissance pieuse s'est transmise de génération en génération ; et le père aime encore à montrer à son fils les églises, les couvents qu'Hedwige et son époux ont fondés dans leur inépuisable libéralité.

Dès avant l'époque de son vœu, notre sainte princesse avait aidé d'une façon toute particulière les habitants de Bunzlau ; elle avait fait bâtir l'église de Notre-Dame et avait chargé le gouverneur du château, qu'elle habitait quelquefois, de leur donner des secours abondants à la suite de l'incendie qui avait détruit la ville (1205). Trois ans plus tard, elle fit commencer les bâtiments du couvent des franciscains de Goldberg, à peu de distance du château ducal de Rochlitz. Goldberg était habité par une population considérable et industrieuse, à laquelle les mines du voisinage fournissaient d'abondantes ressources ; à l'époque de l'invasion des Tartares, on en retirait chaque semaine environ cent-cinquante livres d'or. A côté du couvent, elle fonda une école, bienfait inappréciable pour les habitants de la montagne,

dont l'instruction chrétienne avait été très-négligée jusqu'à cette époque. Elle appela d'Italie à grands frais les Frères-mineurs, qu'elle chargea du service de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul. On ne connaît pas l'époque de leur arrivée en Silésie, mais il paraît que ce fut Berthold, patriarche d'Aquilée, qui les procura à sa chère sœur. Berthold était intimement lié avec saint Antoine de Padoue, prieur du couvent de Goritz et qui sut par ses prédications entretenir le feu sacré des croisades (1). Quelques années plus tard, nous voyons des Frères-mineurs servir de confesseurs ordinaires à la duchesse Anne et à Henri-le-Pieux, qui les chargeait même de le flageller. Notre sainte princesse avait aussi pour eux une affection toute particulière. Ce fut de Goldberg que sortirent toutes les autres maisons franciscaines de la Silésie, ainsi tout d'abord celles de Crossen et de Lowenberg, dont la fondation est également attribuée à sainte Hedwige.

Pendant son séjour dans le château de Nimptsch, elle jeta les fondements d'une église qu'elle dota généreusement; en même temps elle en fit bâtir une autre, sur la montagne voisine d'Herrnstadt et elle la consacra à saint André, apôtre.

(1) Saint Antoine de Padoue, contemporain d'Hedwige, fut canonisé en 1232.

Cependant Breslau, malgré l'accroissement de sa population, ne possédait pas encore un seul hôpital, pour les personnes âgées ou infirmes. Le nombre des malheureux que le manque de médecins laissait sans défense aux prises avec la douleur s'était accru depuis qu'un grand nombre de croisés étaient revenus en Silésie atteints de la lèpre, qu'ils avaient ensuite communiquée à d'autres; le feu Saint-Antoine et plusieurs épidémies de différente nature, sans parler de la famine, avaient encore multiplié le nombre des malades et des infortunés dénués de toute ressource. Le cœur de notre sainte princesse était déchiré à la vue de tant de douleurs. Ne pouvant pas les faire disparaître tout d'un coup, elle chercha du moins à les alléger et à en prévenir le retour, autant que la chose pouvait se faire. Ne croyant pas faire assez par ses magnifiques fondations, elle donna elle-même les plus touchants exemples de compassion et de charité à l'égard des malades en général et des lépreux en particulier. Malgré la délicatesse de son tempérament et ses indispositions fréquentes, elle surmontait avec un courage héroïque une répugnance bien naturelle, elle s'agenouillait devant ces hommes couverts de pustules hideuses; elle lavait, elle purifiait leurs plaies infectes, elle allait plus loin : les baisant comme si c'eût été les plaies du divin Sauveur, elle aspirait le pus infect qui les remplissait.

Il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin l'héroïsme.

S'inspirant de ses exemples et peut-être aussi de ses conseils, un homme d'un grand cœur, Witoslas, abbé des chanoines de Saint-Augustin de Notre-Dame de Breslau, sollicita, avec ses frères, du duc Henri-le-Barbu un terrain entre l'Oder et l'Ohle pour y bâtir une église et le premier hôpital de la ville qui devait être consacré au Saint-Esprit (1). Henri lui accorda avec un terrain convenable, les sommes nécessaires pour la construction de l'église et de la maison et l'établissement d'un jardin. Cet hospice était destiné à recevoir les malades pauvres et les pèlerins. Un chanoine du couvent devait avoir, avec le titre de prévôt, la direction générale de la maison (2).

Hedwige contribua aussi sans doute à la fondation de deux autres hôpitaux, que la capitale de la Silésie

(1) Innocent III appela à Rome en 1197 Gui de Montpellier qui avait fondé une association de laïques et d'ecclésiastiques qui se destinaient à soigner les malades sous le nom de confrères du Saint-Esprit et lui donna l'église de Notre-Dame des Saxons. Ce fut sur ce modèle que furent fondés les hôpitaux allemands du Saint-Esprit; plusieurs ne furent que transformés et existaient auparavant. La France avant saint Louis renfermait plus de deux mille léproseries. (Stenzel et Henschel).

(2) Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau*, I, 127.

vit s'élever vers la même époque : celui de Saint-Lazare pour les lépreux et celui de Sainte-Barbe à la porte Saint-Nicolas (1).

L'année suivante (1215), elle fit bâtir une église sous le vocable de Saint-Nicolas dans la petite ville de Birkenau, récemment fondée par son époux, au pied de ce château si pittoresque de Lahnhaus qu'elle avait fréquemment habité. Souvent dans la suite elle se rendit à cette église dans les froides matinées de l'hiver, suivant, pieds nus, un sentier escarpé que l'on montre encore et qui a conservé le nom de chemin de Sainte-Hedwige.

La prévôté des chanoines de Saint-Augustin de la montagne voisine de Naumbourg était également redevable de sa fondation à Henri et à Hedwige (1217). Cette année même, l'évêque Laurent en consacra l'église sous le vocable de Notre-Dame, et des cha-

(1) A ces hôpitaux et à la plupart des couvents du moyen âge étaient annexés des bains où les pauvres étaient admis sans payer; de plus on les y soignait gratuitement et on leur délivrait du vin et du lard, considérés comme les meilleurs remèdes contre les ravages de la lèpre. Plus tard les communes et les corps de métiers fondèrent en plusieurs localités des établissements de ce genre. Ces bains étaient souvent appelés *balneæ animarum, refrigeria animæ,* parce qu'on y avait recours dans les circonstances solennelles de la vie, avant de recevoir le baptême ou de se marier.

noines de Breslau prirent possession de la maison. Si nous en croyons la légende, le voile d'Hedwige emporté par le vent désigna l'endroit où le couvent devait être bâti ; on retrouve la même circonstance dans l'histoire de la fondation du couvent cistercien de Rauden dans la Haute-Silésie et de celui de Neubourg près Vienne.

Les deux époux trouvèrent des imitateurs de leur générosité dans un certain nombre de nobles seigneurs du pays. Ainsi trois frères, Etienne, André et François, de la famille des comtes de Wurben, fondèrent à une demi-lieue de Schweidnitz, au milieu des bois, le couvent de Notre-Dame qu'ils donnèrent aux Frères-mineurs (1220).

Hedwige désirait depuis longtemps voir s'établir dans la Silésie un couvent de ces religieuses de l'ordre de saint Benoît auxquelles elle était redevable du bienfait de l'éducation. Ses vœux furent accomplis lorsque (1221) son amie Jutta, dame de Liebenthal ou de Lowenthal, établit au sein des forêts et non loin du château de Greifenstein le premier couvent de bénédictines qu'ait possédé la province. Elle en fut la première abbesse et son fils le premier prévôt. Le couvent de Greifenstein devait faire pour l'éducation chrétienne de la femme dans la Basse-Silésie ce que celui de Trebnitz avait si heureusement commencé dans la Silésie-Moyenne.

Entre tous ceux qui marchèrent à l'envi dans la voie que le duc et la duchesse avaient ouverte, il faut nommer Nicolas, chanoine de Breslau et chancelier d'Henri-le-Barbu. Né de parents pauvres des environs de Cracovie, il dut à son rare talent de calligraphe les bonnes grâces du prince, lequel lui avait donné des biens considérables qui devaient lui revenir à la mort de Nicolas. Cependant celui-ci désira les employer à une fondation pieuse, et il obtint d'Henri l'autorisation nécessaire, un jour qu'il avait l'honneur de le recevoir chez lui avec Laurent, évêque de Breslau, Paul évêque de Posen et un autre Laurent, évêque de Lébus. Au milieu des fêtes, Henri-le-Barbu dit aux barons qui étaient présents : « Plus la place que nous occupons dans le pays est élevée, plus aussi nous sommes exposés aux regards. Si nos sujets doivent tenir grandement compte de notre volonté dans la manière dont ils remplissent leurs obligations, nous serons toujours bien éloignés de nous opposer à ce qui peut être utile au salut des âmes ou à la gloire de notre Mère la sainte Eglise ; toujours même nous serons disposés à accueillir favorablement ce qui est à la gloire de Dieu et à l'honneur de saint Jean l'évangéliste. Sachez donc, vous, mon fils, et vous tous ici présents que maître Nicolas, notre notaire, se propose de fonder à Heinrichau un couvent pour les moines de Cîteaux. » Il

donna donc le consentement nécessaire à la condition que le monastère serait fondé pour le salut de son âme et de celle de ses descendants. Alors les évêques et les seigneurs dirent unanimement au duc : « Seigneur, en voyant vos dispositions si favorables à l'exaltation de notre Mère la sainte Eglise, nous rendons nos actions de grâces à Dieu, ainsi qu'à vous, notre seigneur souverain, de ce que vous avez fait descendre la joie dans l'âme de vos humbles sujets en accordant à un ordre si respectable un asile où il priera Dieu à perpétuité pour vous et pour vos descendants, et où on procurera jusqu'à la fin des siècles le salut d'un grand nombre de fidèles. » Sur l'invitation des évêques et des seigneurs, Nicolas, la tête découverte, s'agenouilla devant les deux nobles princes et renonça dès lors à tous ses biens ; Henri-le-Pieux se déclara le protecteur du nouveau monastère, auquel il avait eu l'honneur de donner son nom et il y appela des religieux de Leubus (1).

Les inondations extraordinaires et les mauvaises récoltes qui désolèrent le pays vers cette époque, ainsi que nous le verrons plus tard, avaient eu pour conséquences une affreuse famine et des maladies de toute espèce. Incessamment occupée des pauvres

(1) Stenzel, *Liber fundationis claustri S. Mariæ Virginis in Heinrichow*, 1854, in-4.

lépreux, notre sainte princesse, à l'exemple du pape Léon IV et de sa sainte contemporaine, Marie d'Oignies, recueillit dans une maison voisine de Neumarkt un certain nombre de femmes attaquées de la lèpre, lesquelles, plus malheureuses encore que les hommes, erraient dans les champs et dans les bois, vouées pour ainsi dire à une mort inévitable. Elle les servait elle-même, leur envoyait plusieurs fois par semaine de l'argent, du linge, des provisions, en un mot tout ce dont elles avaient besoin, et les considérait en toute chose comme ses enfants de prédilection (1). En 1234, et sans doute à la demande de son épouse, Henri I[er] fit bâtir à l'entrée de Neumarkt une léproserie ou hôpital pour les lépreux, avec une prévôté sous le vocable de Notre-Dame; cette fondation fut ensuite confirmée par le pape Innocent IV et confiée aux bénédictins d'Opatowitz, dans le cercle de Koniggratz, en Bohême.

Vers la fin de sa vie, le duc Henri fit bâtir la belle église, encore existante, de Lowenberg, qu'il paraît avoir donnée en commende aux chevaliers de saint Jean; c'était le digne couronnement d'une vie marquée par un grand nombre de bonnes œuvres (2).

(1) Légende, *Bolland.*, p. 237.

(2) Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau*, I, p. 129. Nous avons cru devoir anticiper sur le temps et réunir ici toutes ces fondations, dont nous n'aurions plus trouvé l'occasion de parler.

Toutes ces fondations nous permettent de juger de la générosité naturelle au prince et de l'influence salutaire exercée sur lui par sa sainte épouse.

XV

Comment notre sainte princesse fut la mère des prisonniers et comment, dans une affreuse disette, elle vint en aide aux malheureux.

Donnez-lui le fruit de ses mains, et ses œuvres la loueront aux portes de la ville.
Prov., XXXI, 31.

Le pape Innocent III, ayant arrêté le plan d'une nouvelle croisade en Terre-Sainte, envoya messages sur messages aux Polonais dont le zèle semblait s'être refroidi ; d'après ses instructions, on devait faire une fois par mois une procession solennelle dans les églises principales du pays, les prêtres devaient faire connaître au peuple le but de ces cérémonies saintes et l'inviter à rendre par la prière, le jeûne et d'abondantes aumônes, le ciel favorable à la lutte qui se préparait contre les infidèles ; chaque jour à la messe, les assistants, après le baiser de paix, devaient se prosterner contre terre, tandis que le clergé chanterait à haute voix le psaume : « Sei-

gneur, les nations sont entrées dans votre héritage, » enfin des troncs à triple serrure, dont les clés étaient remises l'une à un laïque, la seconde à un prêtre séculier et la troisième à un religieux, étaient destinés à recevoir les aumônes que l'on sollicitait de la générosité des fidèles. Le grand pape mourut sur ces entrefaites. Cependant les Prussiens encore païens, irrités de la rigueur avec laquelle les princes traitaient les nouveaux convertis, étaient sortis à plusieurs reprises de leurs forêts pour se jeter sur le territoire polonais. Dans leurs incursions successives en Courlande et en Mazovie, ils incendièrent la plupart des églises, firent mourir les prêtres dans les tortures et ravagèrent le pays avec le fer et le feu. L'évêque Chrétien de Prusse, auparavant moine d'Oliva, implora l'assistance des princes chrétiens. Le pape Honorius III, dans trois lettres adressées successivement aux ducs de Pologne et de Silésie, les engagea instamment à renoncer à la croisade de Palestine pour repousser les Prussiens idolâtres et promit à tous ceux qui prendraient part à cette expédition ou qui y coopéreraient de leurs aumônes les mêmes avantages spirituels qu'à ceux qui faisaient le pèlerinage de Terre-Sainte. Sur son ordre, les archevêques et évêques de Mayence, de Trèves, de Cologne, de Magdebourg, de Salzbourg, de Guésen, de Brême et de Lund, prêchèrent la croisade contre les

Prussiens. L'évêque Chrétien devait être le chef de l'expédition et bien rappeler aux chevaliers qu'ils s'étaient armés pour soutenir la cause du Christ et non pour soumettre les idolâtres au joug de l'esclavage. Toutes les contrées du nord s'ébranlèrent à la fois (1).

Cependant l'abbesse Pétrussa de Trebnitz, l'ancienne maîtresse d'Hedwige, étant venue à mourir (1218), on avait choisi pour la remplacer la jeune princesse Gertrude ; on annonça en même temps à la duchesse que l'église venait d'être terminée ; c'était alors la plus belle église de tout le pays avec celle de Saint-Vincent, au faubourg de Breslau (2). Peu de temps après (août 1219), cinq évêques, Chrétien, évêque de Prusse, et les évêques de Posen, de Leslau, de Lébus et de Breslau, se rendirent à Trebnitz avec un grand nombre de seigneurs, pour assister à la consécration de l'abbesse et à celle de l'église, qui fut dédiée à saint Barthélemi ; des indulgences furent accordées à tous ceux qui assistèrent à ces fêtes (3).

(1) Ropell, *Histoire de Pologne,* I, p. 428 et suivantes.

(2) Voir Adolphe de Wolfskron : *Illustrations de la légende de sainte Hedwige,* n. 31 et la note de la page 81. Cette église était dans le style roman, bien que l'ogive commençât à apparaître aux portes et aux fenêtres ; d'autres caractères encore indiquaient une époque de transition.

(3) Légende, *Bolland.*

Au reste, ces princes de l'Eglise avaient peut-être été appelés en Silésie par un autre motif, celui d'engager Henri-le-Barbu et son fils à prendre part à l'expédition qui devait prochainement se diriger contre la Prusse. Ce fut en cette circonstance que l'évêque Chrétien qui avait employé déjà pour convertir les Prussiens, un certain nombre de leurs compatriotes instruits par ses soins et ordonnés prêtres, promit d'envoyer à Trebnitz de jeunes païennes de son diocèse, qu'Hedwige ferait instruire et baptiser. On ignore si Henri-le-Barbu et son fils prirent part à la croisade ; ce que l'on sait, c'est qu'Hedwige put continuer l'œuvre de saint Adalbert sur de jeunes prussiennes faites prisonnières et que l'on confia à ses soins. Elle les plaça à Trebnitz et leur servit de mère. Ces pauvres enfants, nées dans les forêts et élevées au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, devaient, par leurs instincts sauvages et leurs habitudes grossières, décourager la charité la plus éprouvée. Il ne fallait rien moins que la bonté compatissante de la duchesse pour leur inspirer quelque confiance et leur faire oublier la patrie et les parents qu'ils avaient perdus. Ces efforts du moins ne furent pas complètement perdus, ainsi que nous pouvons en juger par une jeune prussienne, du nom de Catherine qu'elle avait tenue sur les fonts baptismaux. Elle mérita d'être, jusqu'à la mort d'Hedwige, sa

compagne et son amie et fut mariée à Boguslas de Schawoine, chambellan de la duchesse et associé par elle à la plupart de ses bonnes œuvres. Nous verrons plus tard que notre sainte révéla plusieurs fois à Catherine ses plus secrètes pensées, ainsi que ses destinées futures (1).

Une nuit que la duchesse était couchée à Trebnitz dans le dortoir commun, elle fut réveillée, ainsi que les religieuses, par des cris lugubres (1219). Des flammes, s'élevant au-dessus de la ville de Breslau, rappelèrent à tous les esprits le terrible incendie qui, quelques années auparavant, avait détruit le plus grand nombre des habitations. Beaucoup d'habitants s'enfuirent presque nus de leurs maisons embrasées, et un certain nombre d'entre eux, ne sachant où se loger, moururent au bout de quelques jours de froid ou de faim. A tort ou à raison l'incendie fut imputé aux Juifs qui furent alors pour la première fois expulsés de la ville (2).

A peine les habitants étaient-ils parvenus à relever leurs maisons qu'ils eurent à subir une épreuve plus terrible encore qui s'étendit d'ailleurs sur toute la province. Il tomba depuis Pâques jusqu'à la Toussaint des pluies violentes et continuelles qui empêchèrent

(1) Légende, *Bolland.*

(2) Klose, *Histoire de Breslau*, I, lettre 23.

les fruits de la terre d'arriver à leur maturité ; en même temps l'Oder, qui n'était pas encore garni de digues, et les torrents qui descendaient des montagnes, produisirent une affreuse inondation et ensevelirent sous les eaux la moitié du pays. Ces fléaux réunis amenèrent une disette horrible ; enfin ce qui mit le comble à la désolation, des maladies pestilentielles dépeuplèrent les villages et les bourgades. Ces fléaux s'abattirent aussi sur la Pologne et avec tant de fureur que la mortalité fut encore plus grande la troisième année que la première et la seconde (1).

Notre sainte princesse dont tant de maux réunis brisaient le cœur, fut, en ces douloureuses circonstances, la mère et la providence de son peuple. De même que sainte Elisabeth qui, pendant que le duc Louis guerroyait en Italie, distribuait aux pauvres les provisions de blé du château de la Wartbourg et l'argent accumulé dans le trésor ducal malgré les représentations de ses officiers (2), Hedwige, touchée de cette misère extrême, cherchait et le jour et la nuit les moyens d'y porter remède. Les pauvres habitants se répandaient dans les champs et les forêts, pour s'y disputer des racines et des fruits sauvages qui ne servent d'ordinaire qu'aux animaux immondes.

(1) Henschel, *Histoire de la médecine en Silésie*, I, p. 39.

(2) Montalembert, *Histoire de sainte Elisabeth*, p. 316.

On se jetait avec avidité sur la chair des chevaux morts de maladie et des animaux les plus repoussants. Enfin on rencontrait partout sur les chemins les cadavres des infortunés que la mort avait moissonnés.

Le mal s'aggravant de jour en jour, la généreuse bienfaitrice des pauvres fit publier sur toutes les places que les nécessiteux pouvaient se rendre à sa terre de Schawoine où on leur ferait la charité pour l'amour de Dieu. On y vint en grand nombre des localités les plus éloignées; elle fit donner à chacun une portion de blé en rapport avec ses besoins et ceux de sa famille. Quand le blé fut épuisé, elle fit abattre des animaux qui furent dépecés et distribués. Ces provisions épuisées comme les premières, elle ordonna qu'on remît du fromage à ceux qui se présenteraient. Cela ne suffisant pas encore, elle voulut qu'on donnât aux pauvres du sel et de la graisse pour accommoder les légumes et les autres herbes qu'ils pourraient se procurer (1). En même temps, elle faisait aussi sans doute appel à la charité de son époux. Non contente de donner ce qu'elle avait, elle déchargeait souvent les paysans des impôts qu'ils avaient à payer, et c'est ce qu'elle ne manqua pas de faire dans ces tristes circonstances. Son intendant, le chapelain

(1) Légende, *Bolland.*, p. 239.

Othon, lui reprochait souvent ce qu'il appelait une générosité imprudente : « Madame, lui disait-il, vous êtes si facile à l'égard de vos sujets que vos officiers ont à peine de quoi vivre. » — « Soyez tranquille, lui répondait-elle, Dieu pourvoira à tous vos besoins. » D'autres de ses secrétaires, se plaignant également de la facilité avec laquelle elle diminuait ou remettait complètement les impôts, disaient en riant : « Nous ne touchons que ce que les gens veulent bien nous donner. » Quand de ses serfs étaient condamnés par ses officiers à payer pour leurs méfaits des amendes pécuniaires, elle leur en faisait grâce ; ainsi en un seul jour elle remettait jusqu'à quatre-vingts marcs d'argent à des gens de Schawoine et de Javer. On peut du reste juger de sa clémence si l'on tient compte du chiffre des amendes que l'on payait d'ordinaire ; c'était pour un vol douze marcs, pour un garde qui avait laissé commettre quelque crime trente, enfin pour un meurtre ou un acte de brigandage de soixante-dix à trois cents marcs. Quand elle ne pouvait tirer ces pauvres gens d'entre les mains des officiers qui jugeaient souvent au gré de leur passion ou de leur intérêt, elle leur fournissait elle-même l'argent nécessaire pour payer l'amende ; elle aimait aussi à délivrer les prisonniers enfermés pour dettes.

Souvent elle conjurait en pleurant son notaire Ludolphe, homme sage et méritant, de traiter ses

gens avec plus de douceur et de ne pas se montrer si exigeant à leur égard. Afin d'empêcher des actes de rigueur conformes aux habitudes sauvages de ce temps, elle allait parfois en personne dans les tribunaux où se rendait la justice, ou encore elle remettait les coupables non pas entre les mains de ses officiers ou des juges, mais dans celles de l'un des chapelains du duc, tant elles désirait que les pauvres et même les criminels fussent traités avec humanité (1). Ainsi sa bonté s'étendait indistinctement sur tous les hommes.

(1) Légende, *Bolland.*, p. 238.

XVI

Comment notre sainte princesse accrut encore la rigueur de sa pénitence, afin de soumettre complètement la chair à la loi de l'esprit.

> **Fleur charmante, elle réunissait en elle la blancheur de la chasteté et la rougeur de la charité, et elle exhalait un parfum délicieux, celui de ses vertus.**
>
> *S. Bernard.*

Comme nous l'avons vu plus haut, la fidèle servante du Seigneur appliquait un baume consolateur sur chacune des plaies de son peuple, et ses vertus se répandaient par tout le pays avec la bonne odeur de sa renommée ; les prêtres et les religieux, les rois et les pauvres glorifiaient le Seigneur d'avoir suscité en leur temps une princesse d'une si haute vertu et d'avoir ménagé cette gloire et ce secours à son Eglise. Cependant elle cachait humblement les grands dons qui lui avaient été faits. Malgré l'élévation de son

rang, elle ne consentait jamais à mettre de nouveaux vêtements, à moins qu'ils n'eussent été portés auparavant et en partie usés par quelqu'une de ses femmes, parfois elle les portait assez longtemps pour qu'ils tombassent en lambeaux. Un jour une religieuse, qu'elle honorait de son amitié, la voyant ainsi couverte de haillons, lui dit : « Madame, avez-vous l'intention de porter longtemps encore ce manteau? » Elle lui répondit simplement : « S'il ne vous est pas agréable que je le porte plus longtemps, je m'empresserai de vous satisfaire. » Aussitôt qu'on eut fait le nouveau, elle donna l'autre aux pauvres. Ainsi elle se soumit avec une docilité parfaite aux conseils d'une personne que sa position mettait bien au-dessous d'elle (1).

Convaincue qu'elle était encore bien éloignée de la sainteté, elle la recherchait avec un empressement pieux dans tous ceux qu'elle plaçait au-dessus d'elle et elle saisissait, surtout quand elle ne craignait pas d'être vue, toutes les occasions de s'humilier. Elle s'agenouillait auprès des lieux où les personnes consacrées à Dieu avaient prié ou s'étaient arrêtées quelque temps et les couvrait de ses baisers; c'était ce qu'elle faisait pour les siéges et les stalles des religieuses, tandis que celles-ci étaient à table, pour

(1) Légende, *Bolland.*, p. 228.

leurs modestes grabats, pendant qu'elles étaient au chœur, enfin pour les verges avec lesquelles elles se donnaient la discipline. Elle baisait encore les voiles à l'usage des sœurs et s'en servait pour faire sur elle le signe de la croix; parfois même elle voulait se laver avec l'eau qui avait déjà servi aux sœurs.

Elle réclamait pour elle les restes de la table des pauvres que l'on nourrissait au couvent et donnait en échange de beaux pains blancs à la sœur chargée du service de cette table. Considérant comme le pain des anges ce qui était passé par les mains des personnes consacrées à Dieu, elle achetait aux mendiants qui les avaient reçus les restes de la table des religieuses et des moines, associant ainsi l'humilité à la bienfaisance. Avant de manger ces restes qu'elle avait achetés à grands frais, elle les baisait respectueusement. Pour n'être pas privée de ce qu'elle considérait comme un festin délicieux, elle avait chargé deux personnes d'aller tous les jours au couvent de Leubus et d'acheter les morceaux de pain que l'on distribuait aux pauvres (1). Quand elle recevait chez elle des prêtres ou des religieux, elle gardait pour elle ce qu'ils n'avaient pas mangé, imitant, autant qu'il dépendait d'elle, le pauvre Lazare et le chien dont parle la chananéenne, c'est-à-dire les pauvres qui se

(1) Légende, *Bolland.*, p. 228 et 229.

nourrissent de ce qui tombe de la table de leur maître.

Son abstinence était continuelle ; habituée depuis longtemps à ne donner à son corps que ce qui lui était absolument nécessaire, n'ayant plus du reste à redouter la surveillance inquiète de son mari ou des officiers de celui-ci, elle se contentait de quelques fruits secs avec un morceau de pain grossier et un peu d'eau saumâtre ; il n'y avait d'exception que les dimanches et fêtes ; alors les évêques et ses confesseurs l'obligeaient à manger deux fois par jour du poisson ou de la bouillie et à boire de la bière ; encore fallait-il, pour l'y amener, toute l'insistance des femmes attachées à son service. Mais c'était surtout aux jours de jeûne que son abstinence était exemplaire ; trois bouchées d'un pain noir, mêlé à la cendre, étaient tout ce qu'elle prenait. Cependant, sentant ses forces s'épuiser, elle se vit contrainte de se remettre aux légumes cuits dans la bière. Plusieurs personnes cédant à un sentiment de compassion, lui demandèrent pourquoi elle observait un jeûne si sévère, le jour ou la vigile de la fête des saints, elle leur répondit : « Nous avons besoin des saints, nous devons les honorer comme ils le méritent, afin qu'ils nous assistent à l'heure de notre mort. Qui ne sait d'ailleurs que le jeûne triomphe de la concupiscence, élève l'esprit, affermit dans la voie de la vertu et prépare

au chrétien une belle récompense? Il est donc indispensable de mortifier sa chair par une abstinence sévère (1). »

On a loué avec raison saint Dominique de ce que, alors qu'il pratiquait les mortifications les plus extraordinaires, il était, dans ses relations avec les hommes, toujours également gai et serein. De même notre princesse, malgré ses grandes austérités, n'était jamais triste ni mélancolique; elle pensait sans doute, comme sainte Elisabeth, que « ceux qui sont tristes et sombres quand ils servent Dieu, semblent vouloir lui faire peur; Dieu, au contraire, aime celui qui se donne à lui gaiement et de tout cœur. » Hedwige était, au contraire, extrêmement triste quand ses confesseurs blâmaient ses rigueurs excessives. Dans le cours d'une maladie que l'on attribuait à son abstinence prolongée, le cardinal-légat Guillaume de

(1) Légende, *Bolland* M. de Montalembert, *Histoire de sainte Elisabeth,* p. 647, 648, a , de notre sainte : « En lisant le récit des incroyables austérités qu'elle imposait à son corps frêle et délicat, on se demande ce qu'il faut admirer le plus ou de la force indomptable de sa volonté ou des merveilleux secours accordés par le Seigneur à la nature déchue, mais avide de remonter à lui...... Il semble qu'Hedwige ait eu hâte de s'élancer sur les traces de celle qui, plus jeune qu'elle. l'avait cependant devancée au port, où toutes deux devaient si glorieusement aborder. »

Modène (1), vint la visiter sur son lit de douleur, et lui ordonna de prendre de la viande. Comme son estomac avait perdu l'habitude de ce genre d'aliments, il ne put le supporter, et elle souffrit plus de cette concession qu'elle avait faite à l'obéissance que de la maladie même. Tous ceux qui la connaissaient s'étonnaient de ce qu'elle ne mourait pas de faim. Un jour que maître Egidius, archidiacre de Breslau, qui était d'ailleurs extrêmement sévère pour lui-même, la grondait de ce qu'il appelait des rigueurs excessives, elle lui répondit simplement qu'elle mangeait suivant ses besoins. Elle avait pour principe qu'il faut user des aliments comme des médecines et n'en prendre ni trop ni trop peu.

Ce corps épuisé par une abstinence rigoureuse et par le fréquent usage de la discipline, elle le couvrait à peine assez pour le préserver des injures de l'air. Souvent ses femmes, la voyant glacée par le froid, étaient prises de compassion et la priaient d'user envers elle de moins de rigueur ; elle se contentait de répondre qu'elle le ferait quand la chose serait nécessaire. Souvent, comme elle marchait pieds nus même dans la saison la plus rigoureuse, elle laissait sur la neige du chemin les traces ensanglantées de

(1) Légende, *Bolland.* — Guillaume de Modène fut légat du pape en Pologne entre 1226 et 1251.

ses pieds déchirés et meurtris. Cette mortification extraordinaire, ce trait de ressemblance avec le divin Sauveur sur la voie douloureuse, s'est conservé dans la mémoire du peuple plus religieusement que tous les autres évènements de sa vie.

Pour souffrir encore davantage, elle se lavait rarement les pieds ; la plante des pieds s'était endurcie et élargie et présentait des trous assez larges pour y faire entrer un fuseau et même le doigt, ainsi que la sœur Julienne le déclara devant les examinateurs dans le procès de canonisation (1). Elle avait remarqué cette circonstance un jour de jeudi-saint, où, suivant la coutume, l'abbesse de Trebnitz lavait les pieds à toutes les sœurs. Quand Gertrude arriva à sa mère qui assistait à la cérémonie, mais qui se tenait à l'écart par humilité, Hedwige ne voulut point qu'elle s'agenouillât devant elle comme devant les autres pour lui laver les pieds. Cependant elle dut finir par céder ; elle avança les pieds et on découvrit alors le secret de ses plaies. Un jour encore, se sentant épuisée après de longues prières, elle se rendit au chauffoir et s'y endormit. La sœur Jutha qui la servait, y étant venue après elle, remarqua une masse de sang caillé autour de ses plaies, et montra à d'autres personnes ce qu'elle avait vu elle-même.

(1) Légende, *Bolland*, p. 232.

Quelle que fût l'intensité du froid, elle tenait son livre de prières et la lumière dans ses mains nues qui souvent se gerçaient et saignaient; ses femmes remarquèrent aussi souvent cette circonstance, alors qu'elles lui présentaient le bassin dans lequel elle se lavait les mains.

Depuis l'époque où elle s'était séparée de son mari, elle porta sur la chair, sous les autres vêtements, un cilice de crins, auquel elle avait mis des manches de laine blanche, afin de tromper les personnes qui l'entouraient. Elle alla plus loin et se mit autour du corps une ceinture de crins, avec un grand nombre de nœuds. Cette ceinture lui déchira tellement les chairs que des personnes de son intimité furent obligées de la lui enlever et d'étancher avec du linge fin le sang qui découlait de ces plaies affreuses qui pouvaient compromettre son existence; elle ne donna pas le moindre signe de douleur pendant cette opération. Une autre fois, un chevalier du Temple vint apporter pour elle, en présence de l'excellente princesse Anne, sa belle-fille, une de ces ceintures de pénitence, comme les grands et les rois en portaient souvent à cette époque, enfermée dans une bourse. La curiosité engagea la jeune princesse à ouvrir aussitôt la bourse; en apercevant l'instrument de pénitence, elle se laissa aller à un mécontentement bien naturel, et blâma sévèrement le religieux de faire un tel présent à une

princesse déjà épuisée par ses mortifications. Hedwige, apprenant ce dont il s'agissait, dit à sa fille, sans sortir de la douceur qui lui était ordinaire : « Cesse, mon enfant, de gronder le bon religieux ; ce qu'il fait, est conforme à la volonté de Dieu. Si Dieu ne voulait pas que je fisse servir cet objet à mon plus grand bien, il ne lui aurait certainement pas donné la pensée de me l'apporter. » Elle substitua donc la nouvelle ceinture à celle qu'elle portait antérieurement.

Le chapelain et confesseur d'Anne, qui servait aussi parfois de directeur à notre sainte, lui défendit sévèrement, à la demande de sa maîtresse, de porter plus longtemps, dans l'état de faiblesse où elle se trouvait, cette ceinture et son cilice, il l'engagea aussi à se faire faire un vêtement de dessous qui ne fût pas trop dur. Elle se borna à lui répondre : « Dieu pardonne à ma fille de vous avoir révélé mon secret ! » Fidèle à sa pieuse résolution, elle continua jusqu'à sa mort de porter son cilice, convaincue que Dieu qui lui avait inspiré cette pensée, lui donnerait la force nécessaire pour la réaliser. Nous rappellerons en passant à ceux qui seraient tentés de la blâmer, que ses austérités ne l'empêchèrent pas d'atteindre l'âge de soixante-dix ans.

Personne ne parvint à l'empêcher de prendre les moyens qu'elle croyait nécessaires pour asservir com-

plètement la chair à l'esprit ; et les prières que lui adressa son cher fils Henri-le-Pieux demeurèrent aussi inefficaces que les avis des prêtres et des évêques. Dans ses maladies les plus douloureuses, elle s'opposait à ce qu'on lui donnât un lit. Anne, étonnée d'une telle austérité, répétait souvent qu'elle voyait égalées ou même surpassées par sa belle-mère toutes les mortifications qui remplissent la vie des saints.

Non contente de se donner la discipline dans la salle du chapitre tandis que les sœurs étaient au chœur, et de se la donner avec assez de force pour ensanglanter l'instrument, elle obligeait, à force de prières, les personnes qui vivaient dans son intimité à la flageller jusqu'au sang le jour même ou la veille de la fête des saints : circonstance que fit connaître Démunde, sa dépensière, un jour qu'on l'interrogeait sur la cause des larmes qu'elle versait : « Comment, répondit-elle, pourrais-je ne pas pleurer, quand je me vois obligée de flageller jusqu'au sang notre pauvre dame, alors qu'elle n'a plus que la peau sur les os? » La sœur Victoria fut plusieurs fois obligée de lui rendre le même service (1). Pour la prière elle prenait toujours la position la plus gênante, et quand les offices étaient terminés, elle passait encore de longues heures en méditation, tantôt debout, tantôt

(1) Légende, *Bolland.*, p 233.

agenouillée, tantôt enfin les bras étendus en croix, aussi se demandait-on comment elle pouvait résister à tant de fatigue. Quand elle était seule à l'église, elle s'agenouillait successivement devant tous les autels, elle se frappait la poitrine, elle poussait des cris et des soupirs, elle baisait la poussière du sanctuaire et l'arrosait de ses larmes, s'efforçant ainsi d'apaiser la colère du divin époux de nos âmes et d'obtenir de lui les grâces nécessaires à l'homme. Un jour, tandis que les religieuses étaient au réfectoire, la sœur Gaudentia la vit rester immobile, couchée sur le marbre du temple, pendant un laps de temps qui aurait suffi pour la récitation de la moitié du psautier. Avant de se retirer, elle faisait un grand nombre de génuflexions pour expier les génuflexions dérisoires des bourreaux du Sauveur pendant sa passion. Jamais on ne la vit assise pendant la prière. Après de longues heures de contemplation durant lesquelles elle semblait complètement étrangère aux choses des sens, on la voyait revenir en quelque sorte à elle et tomber pesamment à genoux. Ces génuflexions et ces longues heures de prières et de méditations à genoux, développèrent à ses genoux des tumeurs qui s'ouvraient souvent pendant l'hiver et qui avaient pris à la fin de sa vie des proportions énormes (1).

(1) Légende, *Bolland*, p. 233.

Cependant de nouvelles épreuves se préparaient pour notre sainte. Elle allait se voir obligée de sortir des régions sereines de la contemplation pour être transportée de nouveau au milieu de l'agitation du monde et des affaires. Ainsi Dieu lui ménageait de nouvelles luttes qui devaient contribuer à embellir sa couronne.

—

XVII

Comment notre sainte princesse fut appelée auprès du lit de douleur de son époux et comment elle apprit que sa nièce, Elisabeth de Thuringe, avait été ignominieusement chassée de la Wartbourg avec ses enfants.

> C'est par une grâce admirable de Dieu
> que notre ruine n'a pas été consommée.
> *Jér.*, III, 22.

Plusieurs fois déjà, ainsi qu'on l'a vu plus haut, les souverains pontifes s'étaient adressés aux évêques de la Pologne pour les engager à armer un grand nombre de chevaliers contre les Prussiens, ces sauvages ennemis du nom chrétien; longtemps ces prières étaient restées sans effet, enfin les princes polonais se décidèrent à marcher au secours de leur parent, Conrad de Mazovie qui allait succomber sous les efforts de ses adversaires. Malgré tant de fléaux qui s'étaient réunis pour accabler ses états, les inondations, la famine, la peste enfin qui avait fait des victimes dans le palais des princes aussi bien que

dans la chaumière du pauvre, le duc Henri-le-Barbu s'unit avec Lescó-le-Blanc, duc de Cracovie et se dirigea vers le pays de Culm avec de belliqueux princes de l'Eglise, Vincent, archevêque de Gnésen, Paul de Posen, Laurent de Lébus, Yves, parent du frère Ceslas, Hyacinthe, évêque de Cracovie et Laurent de Breslau, ainsi qu'avec un grand nombre de ses officiers (1222). On devait diriger une attaque en règle contre les éternels ennemis de la Pologne. Dans le courant de l'été de l'année suivante, les ducs de Poméranie arrivèrent avec leur contingent, et l'armée chrétienne se trouva ainsi au complet. Cependant on ne put engager une lutte sérieuse. Les idolâtres étaient protégés par leurs forêts et leurs marais qui les rendaient pour ainsi dire invulnérables ; on se contenta donc d'élever quelques forteresses sur les frontières, et les princes chrétiens rentrèrent dans leurs foyers après avoir généreusement doté le nouvel évêché de Culm dont le premier évêque fut Chrétien, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois.

A peine s'étaient-ils éloignés que les païens recommencèrent leurs invasions, détruisirent les forteresses qui s'élevaient à peine et ravagèrent tout le pays. L'évêque Chrétien qui voyait la jeune Eglise de Livonie protégée par les chevaliers porte-glaives, chargea quarante chevaliers de défendre la foi et de protéger le pays contre les Prussiens. Cependant des

bandes nombreuses de barbares étant sorties de leurs forêts pour se jeter sur la Mazovie, la plupart de ces chevaliers furent tués dans une lutte terrible qui dura deux jours et dans laquelle Conrad fut mis en fuite. Tout le pays fut changé en un affreux désert, les nouveaux chrétiens abjurèrent la foi ou durent se cacher et vivre misérablement dans les forêts (1). L'église de Mazovie sembla devoir être complètement ruinée. Le souverain pontife Grégoire IX écrivait peu de temps après : « Plus de mille bourgades, la plupart des églises et des couvents des frontières sont détruits, et cinq mille chrétiens sont réduits en esclavage. Les jeunes gens sont condamnés aux travaux les plus rudes ; pour les jeunes filles, ils commencent par les couronner de fleurs, puis ils les immolent à leurs dieux ; enfants et vieillards sont massacrés sans pitié (2). » La Pologne entière et la Silésie qui en dépendait étaient menacées de malheurs semblables si l'on ne mettait enfin un terme aux incursions des idolâtres.

Ce fut pour notre sainte une grande consolation de voir des princes, trop habitués à s'armer l'un contre l'autre, se réunir contre l'ennemi commun et son mari prendre place dans les rangs des soldats de

(1) Ropell, *Histoire de Pologne*, I, p. 430 et suivantes.

(2) Raynald, *Annal., ann.*, 1232, n° 6.

Jésus-Christ. Grâce aux sages conseils d'Henri, Conrad de Mazovie rappela de Venise les chevaliers teutoniques qui, s'exilant de l'Allemagne sous leur maître Hermann Balk, s'établirent dans le pays de Culm avec de nombreux et braves soldats et qui devaient enfin, après une lutte courageuse de cinquante-trois ans, soumettre les Prussiens et les amener à recevoir la foi chrétienne (1).

Cependant la joie d'Hedwige ne devait pas tarder à se changer en tristesse. A peine les princes Polonais avaient-ils obtenu un peu de tranquillité et placé aux avant-postes les chevaliers teutoniques que le feu de la discorde se ralluma parmi eux. Dès lors Henri-le-Barbu se vit engagé dans des luttes incessantes. Autrefois le neveu chassé par l'oncle était venu se réfugier à Breslau et implorer son secours ; maintenant c'était le même oncle, persécuté par le même neveu, qui venait à lui. Vladislas Odonicz, uni à son beau-père Zwantopolc, comte de Pommerellen, s'était emparé de Gnésen et avait ravi à son oncle tout son territoire (2). Dans l'espérance de vider la querelle sans effusion de sang, Henri-le-Barbu se dirigea vers la Grande Pologne avec Lesco-le-Blanc de Cracovie

(1) Ropell, *ibid.*, p. 434 et suivantes — Gorlich, *Vie de sainte Hedwige*, 2me édit., p. 49.

(2) Hoffmann, *Histoire de Silésie*, I, p. 141.

et invita le duc Zwantopolc à une entrevue amicale à Gonzawa, non loin de Gnésen. Le perfide Zwantopolc envoya de ses officiers, en apparence pour faire excuser son retard, mais en réalité pour observer ce qui se passait à Gonzawa. Les princes, ne soupçonnant rien, l'attendirent tranquillement. Le jour de la Saint-Martin, comme Henri, malgré ses soixante ans, était au bain ainsi que Lesco, Zwantopolc, aidé de son gendre, l'infâme Vladislas Odonicz, s'abattit sur Gonzawa avec une bande d'hommes armés, dans la pensée de se défaire de tous ses adversaires. Il fit tuer tous ceux qui opposèrent quelque résistance. Lesco de Cracovie, dont l'âge n'avait pas encore ralenti l'ardeur, sortit du bain sans être habillé, sauta sur un cheval et s'enfuit; Zwantopolc le poursuivit et le frappa de son glaive. Plusieurs de ses gens, revenant sur leurs pas, se jetèrent sur Henri-le-Barbu. Comme il était sans armes, il aurait infailliblement succombé si son fidèle serviteur Pérégrin de Wysenbourg, ne s'était jeté au-devant des meurtriers et n'avait protégé de son corps celui de son seigneur; il reçut les coups qui lui étaient destinés et mourut pour lui (1). Cependant Henri, qui avait reçu plusieurs blessures graves, fut laissé pour mort par

(1) Ce Pérégrin de Wysenbourg avait sans doute suivi Hedwige d'Allemagne en Pologne avec toute sa famille. En récom-

les assassins. Quand ils se furent éloignés, on le mit en sûreté, puis on le ramena à Breslau dans une litière.

Quand on annonça à Hedwige que son époux était ramené à Breslau le corps couvert de blessures, elle répondit sans s'émouvoir qu'elle espérait que Dieu lui rendrait bientôt la santé. Elle n'avait pas oublié que, malgré son vœu, elle était obligée de partager les épreuves de son époux et de conserver au pays le prince dont il avait un si grand besoin ; elle se rendit donc à Breslau pour le soigner avec la duchesse Anne et plusieurs nobles femmes. Son attente ne fut pas trompée, et son époux éprouva bientôt une amélioration considérable.

Dans le cours de l'hiver, et alors qu'elle était encore auprès du lit de douleur de son époux, elle reçut une nouvelle qui déchira affreusement son cœur; sa jeune nièce, Elisabeth de Thuringe, avait été violemment expulsée de son château de la Wartbourg par son beau-frère Henri, et réduite à la misère la plus affreuse. Les circonstances de cet infâme traitement émurent les cœurs les plus durs ; la nouvelle s'en répandit dans toute l'Allemagne, et plus d'un chevalier brigua l'honneur de défendre la veuve et ses enfants.

pense du rare dévoûment de leur père, les fils reçurent des terres et furent investis d'emplois considérables.

Deux mois avant le guet-apens de Gonzawa, l'époux d'Elisabeth, le langrave Louis auprès duquel elle avait passé des jours si heureux et dont le départ lui avait coûté tant de larmes, était mort de la fièvre à Otrante dans le cours de la croisade entreprise par l'empereur Frédéric II. La duchesse Sophie avait eu recours à tous les ménagements pour annoncer cette triste nouvelle à la jeune veuve qui était alors enceinte; mais elle avait si tendrement aimé son fidèle et pieux (1) mari que son cœur fut transpercé d'un glaive de douleur. Son affliction aurait touché le cœur le plus insensible. Poussant de grands cris et comme hors d'elle-même, elle parcourait au hasard les salles et les corridors du château, en criant : « Il est mort, mort, mort sans retour. O mon bien-aimé frère, mon bon et pieux mari, tu es donc mort et tu m'as laissée dans la misère! Comment vivrai-je sans toi? Ah! pauvre veuve abandonnée, malheureuse femme que je suis! que Celui-là me console qui n'a-

(1) Quelque temps avant d'expirer, il vit une foule de colombes blanches qui remplissaient la chambre et voltigeaient autour de son lit. « Voyez, voyez, dit-il, ces colombes plus blanches que la neige. » Les assistants crurent qu'il délirait; un moment après il dit : « Il faut que je m'envole avec toutes ces belles colombes..... » Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, son aumônier Berthold vit les colombes dont il avait parlé qui s'envolaient vers

bandonne pas les veuves et les orphelins! » A la douleur que lui causait cette perte cruelle vint s'ajouter bientôt pour la pauvre veuve de vingt ans la persécution la plus barbare. Ses beaux-frères Henri et Conrad, excités par des hommes sans honneur et poussés par le désir de s'emparer des biens de leur défunt frère, résolurent de fermer leur cœur à tout sentiment de pitié et de la chasser ainsi que ses enfants. Ses cruels ennemis, après avoir imaginé en même temps les prétextes les plus futiles et les calomnies les plus atroces, l'arrachèrent de vive force à sa belle-mère qui cherchait en vain à s'opposer à ces infâmies, et l'expulsèrent de ce château de la Wartbourg où elle avait si heureusement passé les années de son enfance et celles de son adolescence. Les portes du château se fermèrent sur elle pour toujours; on ne lui permit pas même d'emporter le moindre objet. Dans la cour du château, elle trouva ses trois aînés et deux de ses filles d'honneur; c'était en cette compagnie, et son nouveau-né dans les bras, que la fille des rois de Hongrie, soutenant avec un

l'Orient : c'étaient des anges qui étaient venus sous ce blanc vêtement chercher et conduire au soleil de la justice éternelle cette jeune âme qui avait conservé dans son pèlerinage mortel l'innocence et la candeur de la colombe. (Montalembert, *Histoire de sainte Elisabeth*, p. 370 et 371.)

mauvais bâton (1) ses pas chancelants, descendit, par une froide nuit d'hiver, le sentier escarpé qui conduisait du château à la ville d'Eisenach. Mais elle n'y trouva pas un asile où elle pût passer la nuit, car son beau-frère Henri avait été assez cruel, pour défendre à tous les habitants de la recevoir sous les peines les plus sévères. Transie par le froid, elle alla frapper à toutes les portes, demandant un refuge pour ses pauvres petits orphelins et s'adressant surtout à ceux auxquels elle avait auparavant fait du bien. Tout fut inutile. Enfin elle s'en vint à une misérable taverne où, à force de prières, elle obtint de l'hôte, pour y passer la nuit, une masure d'où il avait commencé par chasser ses pourceaux. Vers minuit, elle entendit la cloche qui sonnait matines au couvent des Franciscains qu'elle avait elle-même fondé du vivant de son mari. Elle se rendit sur le champ à leur église et les pria de chanter le *Te Deum* pour rendre grâces à Dieu des grandes tribulations qu'il lui envoyait. La prière qu'elle fit au pied de l'autel consola et édifia

(1) Ce bâton se voit encore aujourd'hui dans la sacristie de la chapelle de Sainte-Elisabeth, de la cathédrale de Breslau, bâtie en 1680 par l'un de ses descendants, le cardinal Frederic, landgrave de Hesse-Darmstadt. Ce bâton est enveloppé de plaques d'argent, sur lesquelles on a gravé les principales dates de la vie de la sainte. On peut voir encore sur ce bâton les morsures des chiens qui s'attaquèrent à la fugitive.

les femmes qui l'accompagnaient : « Seigneur, s'écria-t-elle, que votre volonté soit faite. Hier j'étais duchesse, avec de grands et riches châteaux ; aujourd'hui me voilà mendiante, et personne ne veut me donner asile. »

Cependant l'intensité du froid et la faim dont se plaignaient ses enfants l'obligèrent de sortir de la chapelle et d'aller de nouveau mendier un gîte et quelques aliments. Elle erra longtemps dans cette ville où tant d'hommes avaient été nourris, soignés, guéris, enrichis par elle ; elle alla frapper de porte en porte ; mais ce fut en vain : elle ne trouva ni un asile, ni un morceau de pain. Enfin un prêtre osa braver la colère du landgrave Henri et partagea avec Elisabeth son modeste logis. Mais ayant été découverte, elle fut expulsée de cette maison et obligée de se réfugier encore dans la misérable taverne où elle était entrée la première nuit. Elle dut confier à des personnes sûres ses chers enfants auxquels elle ne pouvait donner le nécessaire, et ainsi elle se priva de ce qui était sa dernière consolation dans le malheur.

Cependant Mathilde, abbesse de Kitzingen, et sœur de notre Hedwige, ayant été informée des mauvais traitements que l'on faisait subir à sa nièce, lui envoya une voiture avec des serviteurs, afin de l'amener ainsi que ses enfants et les filles d'honneur qui s'étaient attachées à elle. A peine commençait-

elle à y jouir de quelque tranquillité que son oncle Egbert, évêque de Bamberg, lui offrit dans son diocèse une hospitalité plus digne d'elle. La jeune Sophie, fille d'Elisabeth, resta à Kitzingen, où elle devait être abbesse après la mort de Mathilde. Egbert fit disposer pour la sainte le château de Botenstein et lui donna une cour magnifique avec des revenus considérables ; il avait le projet de marier sa nièce à l'empereur Fréderic II dont l'épouse Yolande venait de mourir à Otrante. A ses instances réitérées, elle se contenta de répondre : « Je vais rester ainsi jusqu'à la fin de ma vie et ne servir que mon Dieu. » Afin de se dérober à de nouvelles instances, elle alla visiter vers cette époque les filles repenties d'Erfurth, et, ainsi que nous l'avons dit, la sainte montagne d'Andechs (1). Telles étaient les nouvelles qu'Hedwige recevait de l'Allemagne : elle avait vu sa jeune et brillante nièce au milieu des prospérités et des pompes du monde ; elle la voyait maintenant visitée par l'épreuve, elle devait, avant de mourir, la voir placée sur les autels au milieu des saints.

(1) Montalembert, *Histoire de sainte Elisabeth,* 380-396.

XVIII

Comment le duc Henri-le-Barbu fut fait prisonnier et comment notre sainte princesse alla elle-même le délivrer à Ploczk, sur la Vistule.

Au jour du besoin, l'ami vient en aide à son ami; mais la femme, que ne fait-elle pas pour son époux ?

Eccles., XL, 23.

A peine les blessures qu'Henri-le-Barbu avaient reçues à Gonzawa s'étaient-elles cicatrisées et son épouse avait-elle pu quitter son lit de douleur pour retourner à Trebnitz, que Grzymislava, veuve du duc Lesco de Cracovie, victime comme lui de la trahison de Zwantopolc vint implorer pour elle-même et pour son jeune fils Boleslas-le-Pudique les secours du duc de Breslau contre son beau-frère, Conrad de Mazovie, lequel s'était emparé de la tutelle du jeune prince et prétendait réunir à ses états toute la province de Cracovie. Ni les conseils d'Hedwige, ni le souvenir de l'affaire de Gonzawa où il avait vu dans

toute sa noirceur la perfidie des princes polonais, ni son grand âge enfin ne purent l'empêcher de prêter l'oreille aux prières de la malheureuse veuve et aux sollicitations de la noblesse du pays; il voyait probablement dans cette circonstance une occasion favorable d'agrandir son territoire et d'exercer son influence sur les princes ses voisins.

Conrad de Mazovie se montrant disposé à soutenir les armes à la main ses prétentions à la tutelle de son neveu, Henri-le-Barbu convoqua son armée (1228), et, au commencement du printemps suivant, il se dirigea avec son fils contre son perfide parent. Il bâtit deux forteresses, l'une à Scala et l'autre à Medzibor et y laissa des garnisons considérables. Conrad marcha contre elles, fut vaincu dans deux rencontres sanglantes, perdit son fils aîné et se vit obligé de s'enfoncer dans les forêts voisines d'où il regagna la Mazovie.

Cependant la saison favorable était écoulée. Notre sainte princesse attendait avec inquiétude son mari ou du moins des nouvelles de la Pologne, et son cœur se laissait aller aux pressentiments les plus tristes. Au commencement de l'hiver, Henri-le-Pieux revint avec son armée et apporta à sa mère les nouvelles les plus satisfaisantes. Henri-le-Barbu qui croyait que, vu la saison, il n'avait plus rien à craindre de la part de son ennemi, était resté

en Pologne pour arranger quelques affaires avec les princes; il allait avoir à se repentir de sa confiance. Un jour qu'il assistait tranquillement à la messe avec plusieurs seigneurs, les Mazoviens entrèrent dans l'église, se jetèrent sur lui, et, après lui avoir fait plusieurs blessures, l'emmenèrent prisonnier dans la principale forteresse du pays, à Ploczk, sur la Vistule (1). Par cette ruse criminelle, Conrad voulait enlever à son adversaire les fruits de sa victoire et conserver la province qu'il avait usurpée. Cet odieux attentat excita dans la Silésie une indignation extraordinaire. Après des négociations inutiles, Henri-le-Pieux appela ses hommes d'armes sous les drapeaux, afin d'enlever à l'ennemi de vive force la victime de la trahison. Cependant Hedwige combattit avec une douceur irrésistible l'ardeur et la fougue de son fils; outre que le résultat était douteux, elle voyait les affreuses conséquences de ces guerres d'extermination, le pillage, les maladies, la mort d'un grand nombre d'innocents. Elle consola son fils et lui dit avec assurance : « J'ai bon espoir que Dieu bientôt délivrera ton père et lui donnera la grâce de se guérir de ses blessures (2). » Henri, le chevalier impétueux

(1) Ropell, *Histoire de Pologne*, I, p. 448.— Stenzel, *Histoire de Silésie*, I, p. 43.— Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau*, I, p. 99.

(2) Légende, *Bolland.*, p. 229.

qui, quelques années auparavant, avait résisté à sa mère alors qu'elle le conjurait de déposer les armes, se sentit vaincu par sa résolution et la vit avec admiration entreprendre un long voyage, pour aller briser les chaînes dont la trahison avait chargé son mari. Tandis qu'Henri-le-Barbu comptait impatiemment les heures, et que, renonçant sans doute à l'espoir de la délivrance, il dévorait les ennuis d'une captivité que ses blessures rendaient plus pénible encore, notre sainte princesse, avec un dévoûment digne des anciennes héroïnes de la Germanie, entreprend un long voyage de plus de cent milles et se dirige vers la Petite Pologne, en suivant la voie antique qui passe par Gleiwitz (1). Son corps est épuisé par toutes les austérités de la pénitence, mais il est soutenu par une âme virile, par une âme chrétienne. Elle ne craint ni la longueur du voyage, ni la rigueur de la saison, ni les troupeaux de loups affamés qui remplissent les forêts, ni les brigands plus terribles par-

(1) Les habitants de Gleiwitz redisent encore aujourd'hui que, grâce à la prière qu'Hedwige fit alors en passant par leur ville, ils furent et sont encore maintenant délivrés des vipères, très-nombreuses dans tout le voisinage. C'est ce que nous apprennent les nouveaux bollandistes, d'après les communications du P. Strédonius, professeur de rhétorique à Neisse et du P. de Gravendoncq de Prague. On retrouve la même tradition dans la principauté de Liegnitz.

fois que les bêtes féroces. Elle part, la courageuse médiatrice, escortée seulement de quelques guerriers, et bientôt elle arrive au terme de son voyage, elle paraît devant le farouche Conrad. A peine s'est-elle montrée devant lui, il est désarmé par cette face angélique, il éprouve une crainte respectueuse, il oublie sa fierté qui n'a jamais cédé devant personne, il conclut la paix et rend son prisonnier. Ainsi, parce qu'elle avait combattu en elle avec une persévérance infatigable tous les mouvements de la haine et les inspirations de la colère, elle avait le rare privilège d'en triompher également dans les autres (1). Conrad trembla devant la sainte princesse, comme parfois le loup en présence de l'homme. Peut-être était-il fier de voir à genoux devant lui et suppliante une princesse d'une si grande réputation, mais plutôt il dut rougir de honte en voyant une sainte que tout le monde vénérait s'agenouiller devant un perfide et lui demander une faveur. Vaincu par une faible femme, il rendit à Hedwige son époux, celui-là même qui, il l'avait trop oublié, avait combattu à ses côtés contre les Prussiens idolâtres et lui avait donné le conseil dont il s'était si bien trouvé, de leur opposer les chevaliers teutoniques. Hedwige, seule et désarmée, avait fait ce que n'auraient pu faire ensemble tous

(1) Légende, *Bolland.*, p. 229.

les chevaliers de la Silésie ; elle avait fait pour son mari, captif sur la terre étrangère, ce qu'il lui avait permis de faire dans toutes les prisons de ses états : par là elle avait rendu à la Silésie son prince et à Henri-le-Pieux un père bien-aimé. La paix était faite aux conditions suivantes : Henri-le-Barbu renonçait à la tutelle du jeune prince et rendait pour sa rançon tous les Mazoviens qu'il avait faits prisonniers. Pour confirmer le traité de paix par les liens du sang, elle arrêta le projet d'une double alliance entre les deux fils de Conrad et ses deux petites-filles (1).

Elle revint donc en Silésie avec la palme d'une victoire pacifique. Cependant il ne lui fut pas donné de goûter longtemps les fruits d'un voyage aussi long que périlleux, ni à Henri-le-Barbu de jouir des agréments de la paix. Son adversaire ne tarda pas à s'emparer de nouveau du pays de Cracovie. Délié par le pape Grégoire IX d'un serment que la violence seule lui avait arraché (2), il céda aux instances réitérées de l'infortunée Grzymislava, fit plusieurs expéditions armées dans la Petite Pologne et remporta des victoires considérables qui lui valurent la suzeraineté du pays de Cracovie et de Sandomir.

(1) Les fiançailles eurent lieu en 1236 à Dankow, et les mariages en 1237 et 1239. Hedwige n'assista pas à ces fêtes.

(2) Dlugloss, *Histoire de Pologne*, lib. VI, col. 637, p. 99. — Raynald., *Ann.* 1236, n. 65.

XIX

Comment notre princesse apprit la sainte mort de sa nièce Elisabeth de Thuringe et comment elle reçut d'elle une relique précieuse.

Daignez, Seigneur, briser l'enveloppe qui tient encore mon âme captive, alors tombera le sombre voile qui m'empêche de vous contempler.

Card. de Diepenbrock.

Hedwige recueillait avec joie et admiration tout ce qu'elle pouvait savoir de sa nièce Elisabeth, dont la renommée avait franchi les frontières de l'Allemagne, qui n'était pas seulement un honneur pour sa maison mais encore l'une des plus belles perles de la couronne de l'Eglise à cette époque, et l'une des gloires les plus solides de son siècle.

Au moment où elle revenait de son pèlerinage à la sainte montagne d'Andechs, les fidèles compagnons d'armes du landgrave Louis, les chevaliers thuringiens rapportèrent ses restes d'Italie à Bamberg, où

l'évêque Egbert les reçut avec une grande affluence de prêtres et de laïques. Le corps fut déposé dans la cathédrale pendant la nuit, et, le lendemain matin, Elisabeth put contempler une dernière fois les restes de son époux. A la vue de la dépouille de celui qu'elle avait longtemps appelé son frère bien-aimé, toute l'affliction des premiers moments où elle avait appris son malheur se renouvela dans son âme ; elle se précipita sur ces ossements et les baisa. Elle se soulagea par la prière et essuya ses larmes. Ce fut le dernier cri de la nature vaincue, le dernier soupir des affections de la terre, expirantes dans ce cœur de vingt ans, sous le joug de l'amour du ciel.

Bientôt elle redit aux fidèles compagnons de son mari les outrages qu'elle avait eu à subir, et elle les conjura de faire rentrer ses enfants en possession de leurs droits ; tous furent extrêmement émus et ils s'engagèrent unanimement à prendre en main la cause de l'innocence. Elle suivit les restes de son époux à l'abbaye de Reinhartsbrunn où on les enterra en grande pompe. Toute la cour de Thuringe y assistait. Après les funérailles, les chevaliers se rendirent à la Wartbourg et reprochèrent énergiquement au landgrave Henri la dureté avec laquelle il avait traité la veuve de son frère. Ils produisirent en lui un repentir salutaire et opérèrent heureusement la réconciliation. Elisabeth passa une année entière à la

Wartbourg. Elle y reçut une lettre touchante du pape Grégoire IX ; il la félicitait de la résolution qu'elle avait prise de rester veuve et lui envoyait une relique précieuse, le manteau de saint François d'Assise.

Elle sollicita de son beau-frère un asile où elle pût servir Dieu tranquillement ; il lui donna la ville de Margbourg, dont il lui attribua les revenus. Elle y passa deux ans dans une humble cabane et sous la direction sévère de maître Conrad, qui avait déjà été son confesseur avant qu'elle fût veuve ; elle prit l'habit des sœurs du tiers-ordre de saint François et mena la vie la plus pauvre, en même temps qu'elle accablait de ses bienfaits les pauvres de la petite ville. Son habitation était si misérable que la fumée qui sortait du foyer incommodait gravement ses yeux. Maître Conrad lui avait enlevé tout ce qu'elle aimait ; enfin, après l'avoir obligée de renoncer à sa dernière consolation, celle de faire des heureux par ses aumônes, elle s'y résigna avec l'obéissance la plus exemplaire, il éloigna d'elle ses deux fidèles suivantes, et, pour la soumettre à la plus pénible de toutes les épreuves, il les remplaça par deux créatures grossières et acariâtres qui osèrent parfois se faire servir par la fille des rois de Hongrie. Son père, le roi André, informé de la vie qu'elle menait à Marbourg, chargea des chevaliers qui allaient en pèlerinage à Aix-la-Chapelle de la ramener dans sa patrie. Ceux-

ci étant allés à la Wartbourg prendre des renseignements sur l'asile choisi par la princesse et la vie qu'elle y menait, le landgrave Henri leur répondit que sa sœur était devenue tout-à-fait folle. Les nobles chevaliers ne purent parvenir à modifier sa résolution elle préférait sa pauvreté volontaire à toutes les pompes de la royauté. Elle distribua sa dot aux pauvres et souffrit toujours avec une patience admirable les dures épreuves auxquelles la soumettait son directeur. Par ses prières elle guérit un grand nombre de malades, elle rendit la vue à des aveugles et convertit de malheureux pécheurs. Bientôt les apparitions dont la favorisait son céleste époux devinrent plus fréquentes ; elle connut à l'avance l'époque de sa mort.

L'année dans laquelle saint Antoine de Padoue mourut et fut mis au nombre des saints devait être la dernière de son existence. Obligée de se mettre au lit, elle languit pendant douze ou quinze jours en proie à une fièvre ardente, mais toujours joyeuse et gaie et occupée sans cesse à prier. Au bout de ce temps, un jour qu'elle semblait dormir tournée contre la muraille de sa chambre, une de ses femmes, assise à côté de son lit, entendit comme une douce et exquise mélodie qui s'échappait du gosier de la malade. Un moment après la duchesse changea de place, et, se tournant vers sa compagne, elle dit : « Où es-tu, ma bien-aimée ? » — « Me voici, répondit la suivante,

en ajoutant : « Oh ! madame, que vous avez délicieusement chanté ! » — « Quoi, lui dit Elisabeth, as-tu aussi entendu quelque chose? » Et, sur sa réponse affirmative, la malade reprit : « Je te dirai qu'un charmant petit oiseau est venu se poser entre moi et la paroi, et il a chanté pendant longtemps d'une manière si douce et si suave, et il a tellement réjoui mon cœur et mon âme qu'il m'a bien fallu chanter aussi. Il m'a révélé que je mourrai dans trois jours. » Le 8 novembre, elle reçut les sacrements avec une dévotion extraordinaire. Elle ne fit point de testament, ne voulant point avoir d'autre héritier que Jésus-Christ : cependant elle donna à l'une de ses compagnes le pauvre manteau de saint François que le pape lui avait envoyé. Après avoir reçu les sacrements, par une faveur subite du Seigneur, elle expliqua la Sainte Ecriture aux personnes qui l'entouraient. Elle récita tout au long l'évangile de la résurrection de Lazare, et elle se mit à disserter profondément et à la grande admiration des assistants, sur les larmes que le Christ répandit en cette occasion, ainsi que sur celles qu'il versa à la vue de Jérusalem et pendant qu'il était en croix. Elle prit congé de toutes les personnes présentes et soutint avec courage une dernière lutte contre l'ennemi de notre salut. Vers minuit, son visage devint tellement resplendissant qu'on pouvait à peine la regarder. Au premier cri du

coq, elle dit : « Voici l'heure où la Vierge Marie mit au monde le Seigneur et le présenta aux assistants. Parlons de Dieu et de l'enfant Jésus, car voici minuit. Voici l'heure où il vint racheter le monde, il me rachètera aussi. Voici l'heure où il ressuscita les morts et où il délivra les âmes enchaînées ; il délivrera aussi la mienne de ce monde misérable. » Bientôt elle baissa la tête comme dans un doux sommeil, et rendit en triomphe le dernier soupir. Son âme s'envola au ciel au milieu des anges et des saints qui étaient venus au devant d'elle ; un délicieux parfum se répandit aussitôt dans l'humble chaumière qui ne renfermait plus que sa dépouille mortelle. Ce fut ainsi qu'elle mourut dans la nuit du 9 novembre, au moment où elle venait d'accomplir sa vingt-quatrième année. Le peuple la pleura quatre jours entiers, admirant sa jeune beauté qui avait reparu avec toute sa fraîcheur et tout son éclat. Son corps fut enterré solennellement dans la chapelle des Franciscains de Marbourg et recouvert d'une simple pierre. La nuit précédente, pendant que l'on chantait les vigiles des morts, on vit sur le toit de l'église, bien que l'on fût en hiver, un nombre infini d'oiseaux d'une espèce inconnue jusque-là aux hommes, et qui chantaient avec des modulations si suaves et si variées que tous les assistants en furent pénétrés d'admiration. On crut que c'étaient des anges chargés par Dieu de con-

voyer l'âme de la sainte au ciel et qui étaient revenus pour honorer son corps par leurs chants de céleste allégresse. Bientôt son tombeau devint en quelque sorte le rendez-vous des malheureux et fut glorifié par un nombre considérable de miracles qui purent faire espérer sa prochaine canonisation (1).

Hedwige n'avait pas tardé à recevoir, avec les détails circonstanciés de cette sainte mort, un voile qui avait appartenu à Elisabeth. Elle eut toujours une grande vénération pour cette précieuse relique et la conserva jusqu'à son dernier soupir, à cause des souvenirs pieux qui s'y rattachaient.

L'année suivante, elle eut le regret de perdre l'évêque Laurent de Breslau entre les mains duquel elle avait fait son vœu de continence et qui l'avait souvent aidée de ses conseils. Laurent contribua à améliorer la culture. Il aimait aussi les fleurs et cultivait en particulier dans sa résidence d'été de Preichau une espèce de rose qu'il avait apportée d'Italie. Non content d'en respirer durant le jour les doux parfums, il avait l'imprudence d'en faire placer dans sa chambre pendant la nuit. Il contracta ainsi un catarrhe dont les soins des médecins ne purent le guérir et qui ne tarda pas à l'enlever. Il fut enterré

(1) Montalembert, *Histoire de sainte Elisabeth*, p. 549-570.

dans le couvent de Leubus, ainsi qu'il l'avait demandé et remplacé sur son siége épiscopal par l'évêque Thomas Ier.

—

XX

Comment Grégoire IX frappa Henri-le-Barbu de la peine de l'excommunication ; comment aussi il inscrivit sainte Elisabeth au catalogue des saints et menaça Henri-le-Pieux de faire exhumer le corps de son père.

Beaucoup sont appelés et peu sont élus
Matth., XXII, 14.

La tempête que notre sainte princesse voyait se préparer depuis longtemps devait enfin éclater sur la tête de son époux. Chose affreuse à penser ; elle devait voir mourir frappé des foudres de l'excommunication cet époux au salut duquel elle avait porté un si tendre intérêt. Lorsque le pape Grégoire IX, fatigué des querelles incessantes des princes Polonais, chargea les évêques de Posen, de Breslau et de Lébus, d'opérer un rapprochement, afin de tourner contre les Prussiens idolâtres ces forces qui s'usaient au grand scandale de la chrétienté, elle put croire que ses tristes pressentiments ne se réaliseraient pas ; elle goûta encore quelques instants de vrai bonheur,

quand elle vit son fils Henri-le-Pieux se réunir avec trois mille chevaliers à l'armée chrétienne et contribuer à la défaite des païens, qui furent écrasés dans une grande bataille vers la fin de l'année 1233. Mais à peine la croisade avait-elle atteint son but que les dissensions recommencèrent.

Vladislas, comte de Gnésen, avait donné sa succession à Henri-le-Barbu pour reconnaître l'asile et la protection qu'il lui avait accordés. Mais son neveu ne s'inquiéta pas de sa volonté et s'empara de son héritage. Pour se ménager des alliés, il accorda de grands avantages et priviléges aux serfs des évêques de Gnésen et de Posen ; les seigneurs du pays, habitués à opprimer le pauvre peuple (1), réclamèrent contre ces priviléges et se liguèrent ensemble. Henri-le-Barbu, pour soutenir ses prétentions et se venger de l'injure qui lui avait été faite à Gonzawa, s'associa à leurs intrigues. Ces premières menaces de guerre effrayèrent notre sainte princesse. Elle savait combien ces luttes étaient acharnées, elle n'ignorait pas que le désespoir obligeait souvent ses malheureux sujets à chercher un refuge en Russie, elle connaissait la

(1) Grégoire IX écrivait à l'archevêque de Gnésen : « Il est affreux d'obliger les fidèles que le Sauveur a rachetés de son sang à poursuivre des oiseaux de proie et des animaux féroces et d'exposer ainsi le salut de leur âme. »

cruauté des seigneurs avec lesquels son époux se liguait, elle ne pouvait plus croire à la droiture de ses intentions, alors qu'elle le voyait chercher continuellement des prétextes de guerre et obéir docilement aux instincts barbares de sa famille, dont il s'était quelque temps affranchi.

Dans une suite d'expéditions qui se succédèrent rapidement, il ravagea la Grande Pologne jusqu'à la Wartha et accrut assez ses domaines pour exciter la jalousie des princes ses voisins (1). Mais, en étendant sa domination, il avait compromis le salut de son âme. Il avait violé sans motif suffisant les franchises de l'église de Gnésen et les priviléges de ses serfs. Il avait exigé d'eux le service militaire et des corvées pénibles et avait soumis leurs procès aux tribunaux ordinaires. On pouvait lui adresser des reproches semblables en Silésie où il parait avoir enlevé d'une main ce qu'il avait donné de l'autre. L'archevèque de Gnésen lui reprocha ces usurpations et exigea des réparations qu'il n'avait peut-être pas la facilité, mais surtout qu'il ne voulait pas accorder. Pour gagner du temps, il paralysa pendant deux ans les efforts de ses adversaires en feignant de vouloir soumettre le différend à la décision du Saint-Siége. Comme il n'en faisait rien, l'archevêque de Gnésen et

(1) Ropell, *Histoire de Pologne*, I. p. 456 et suivantes.

l'évêque de Breslau portèrent contre lui plainte à Rome. Sur l'ordre de Grégoire IX, le cardinal-légat, Guillaume de Modène, l'engagea à comparaître, il n'en fit rien. Alors, au nom du pape, le cardinal le frappa de l'excommunication et l'exclut de la société des fidèles (1).

A la suite de cette sentence, Hedwige animée d'un esprit prophétique, engagea son époux à ne pas quitter le château de Liegnitz où il demeurait alors ; elle savait qu'il compromettrait ses jours, en s'en éloignant. Cette fois du moins, accablé par le coup qui l'avait frappé, il céda aux instances de sa femme et passa trois ans à Liegnitz (2). Hedwige ne le vit point durant ce laps de temps ; sa conscience lui faisait un devoir d'éviter la société de celui qui s'était volontairement séparé de celle des fidèles.

Cependant une consolation lui était réservée au milieu de ces épreuves cruelles. La même année, le 26 mai, jour de la Pentecôte (1235), le souverain pontife inscrivit solennellement Elisabeth au catalogue des saints. Quelques jours après, il publia la bulle de canonisation. On en fit des milliers de copies, et elle fut lue avec enthousiasme dans toute l'Allemagne.

(1) Bolland. — Stenzel, *Histoire de Silésie,* I, p. 45. — Gorlich, *Histoire de sainte Hedwige,* p. 57.

(2) Gorlich, *Histoire de sainte Hedwige,* p. 211.

Conrad, le beau-frère d'Elisabeth, qui l'avait autrefois traitée avec tant de rigueur, s'était employé lui-même à obtenir de Rome cette grande faveur ; c'était la meilleure manière de réparer les calomnies dont il l'avait chargée.

De la France, de la Hongrie, de toutes les parties de l'Allemagne, de la Pologne et de la Silésie, des troupes de pèlerins se dirigèrent vers Marbourg, afin d'assister à l'élévation des restes précieux de sainte Elisabeth. Un nombre immense de princes, toute la famille de son époux, la duchesse Sophie avec ses deux fils Conrad et Henri, les quatre enfants d'Elisabeth, une multitude infinie de seigneurs et de nobles dames, un peuple qu'on pouvait évaluer à cent mille personnes, et l'empereur Frédéric lui-même, dont elle avait refusé la main, se réunirent autour de son tombeau. Pour Hedwige, son âge avancé ne lui permit pas d'entreprendre un si long voyage.

Le 1er mai l'empereur Fréderic, pieds nus et vêtu d'une pauvre robe grise, mais la couronne impériale sur la tête, parut en tête de la procession. Les évêques enlevèrent eux-mêmes de la tombe les précieuses dépouilles. Elles en furent retirées et exposées à la vénération publique ; elles ne portaient pas encore la moindre trace de corruption. Pendant le saint sacrifice, l'empereur prit sa couronne et la déposa sur la tête de la sainte, en disant : « Puisque je n'ai

pas pu la couronner vivante comme mon impératrice, je veux au moins la couronner aujourd'hui comme une reine immortelle dans le royaume des cieux. » Il mena ensuite à l'offrande le jeune landgrave, fils de la sainte ; de son côté l'impératrice Isabelle d'Angleterre fit vénérer aux jeunes princesses les restes d'Elisabeth. Les spectateurs de cette scène touchante bénirent ces enfants qui, pour avoir partagé les humiliations de leur mère, étaient maintenant associés à sa gloire. Tous les assistants apportèrent aussi des offrandes en rapport avec leur fortune, et bientôt, grâce au landgrave Conrad, on vit s'élever en son honneur cette magnifique église de Marbourg, qui eut peut-être la gloire de préparer le plan de la cathédrale de Cologne, et dans laquelle, pendant des siècles, des milliers de pèlerins vinrent, de toutes les parties du monde, lui rendre leurs hommages et s'agenouiller devant sa magnifique châsse d'argent, ornée de pierres précieuses (1). Vingt-deux ans plus tard, les habitants de Breslau construisirent, avec le concours de la duchesse Anne et de ses fils, leur gracieuse et coquette église de Sainte-Elisabeth. Trente-trois ans après les fêtes dont nous venons de parler, devaient avoir lieu celles de la translation des restes de notre sainte princesse.

(1) Montalembert, *Histoire de sainte Elisabeth*, p. 594-634.

Cependant Hedwige avait fait toutes les démarches qui dépendaient d'elle pour déterminer son mari à se faire absoudre de l'excommunication qui pesait sur lui. Il pria le pape de lui accorder des juges autres que ceux qui avaient été désignés, et peut-être avait-il raison en cela, l'archevêque de Gnésen pouvant être considéré comme suspect de partialité (1). Le pape fit droit à sa demande et donna au nouveau commissaire chargé de l'enquête plein pouvoir pour l'absoudre, s'il promettait de se présenter en cour de Rome par lui-même ou par son représentant. Henri-le-Barbu manqua de loyauté dans cette affaire; il amena le commissaire pontifical à l'absoudre sans condition, ce à quoi il n'était pas autorisé, et se crut dispensé d'exécuter les réparations qui avaient été exigées de lui. La mort devait le surprendre avant qu'il fût sorti de ces embarras.

Ennuyé de la vie solitaire qu'il menait à Liegnitz, il quitta subitement ce château et alla s'établir à Crossen. Il y fut surpris par la maladie ; il était d'ailleurs dans sa soixante-dixième année. Sentant sa fin approcher, il fit prier son épouse de se rendre auprès de lui. Mécontente de la longue résistance qu'il avait opposée à l'Eglise et de son manque de loyauté dans les dernières négociations, ne pouvant pas d'ailleurs

(1) Ropell, *Histoire de Pologne*, I, p. 458.

le considérer comme réhabilité par sa réconciliation invalide, elle n'eut pas la consolation de pouvoir se réunir à lui et de l'assister dans ses derniers moments. Il mourut le 19 mars 1238, après huit jours de maladie. Il laissait à son fils Henri ses immenses possessions, c'est-à-dire la Silésie, la Grande et la Petite Pologne et le pays de Lébus, jusqu'à quelques lieues de Berlin (1).

Comme on le transportait à Trebnitz, une multitude immense venue de la Pologne et de la Silésie, des pauvres aussi bien que des nobles, allèrent au devant de sa dépouille et firent entendre, en l'apercevant, des gémissements qui prouvaient l'affection que tout le peuple lui portait (2). Les religieuses de Trebnitz en particulier étaient inconsolables de la perte de leur défenseur, du généreux bienfaiteur qui, jusqu'à sa dernière heure, les avait comblées de ses libéralités. Beaucoup d'entre elles se répandaient en pleurs et, nous dit la légende, tombaient en pamoison, tant leur douleur était grande. Cependant Hedwige, toujours forte et maîtresse d'elle-même, retenait ses pleurs auprès de la tombe de celui qu'elle avait tant aimé, et disait aux religieuses : « Pourquoi vous laisser aller à cet excès de douleur? Prétendez-vous

(1) Stenzel, *Histoire de Silésie*, I, p. 46.

(2) Raynald., *Annal.*, ann. 1238, n° 60.

vous opposer à la sainte volonté de Dieu? Cela n'est pas raisonnable, mes sœurs bien-aimées; le Créateur a le droit de disposer de ses créatures, ainsi qu'il lui plaît. Nous devons nous incliner devant ses arrêts, parce que nous sommes sous sa dépendance. » Non qu'elle fût indifférente à la mort de celui dont elle avait partagé toutes les peines durant un si grand nombre d'années; car elle avait besoin de se vaincre elle-même pour donner au monde ce mémorable exemple de force d'âme et de résignation à l'adorable volonté de Dieu (1). Le corps du prince fut déposé solennellement en face du maître-autel de l'église de Saint-Barthélemi de Trebnitz.

Cependant Henri n'était pas assuré de trouver la paix, même au sein du tombeau; et sa dépouille aurait été exhumée de la terre bénite où elle avait été déposée, si Henri-le-Pieux ne s'était décidé à réparer pleinement les dommages que son père avait causés à l'Eglise de Gnésen. Ce fut sans doute à cette occasion qu'il fit sentir sa colère à Thomas, évêque de Breslau, lequel dut se retirer à Glogau et ne se réconcilia avec le prince que peu de temps avant sa mort (2). Au reste la lettre de Grégoire IX ne lui permettait pas d'hésiter : « D'ailleurs, écrivait-il à

(1) Légende, *Bolland.*

(2) Stenzel, *Histoire de Silésie*. I, p 46 et 55.

Henri lui-même, si vous ne réparez pas le dommage causé, vous avez à craindre que votre père, qui a été frappé de l'excommunication à cause de ses exactions, ne soit exhumé de la terre sainte, et que la sentence que ledit évêque et ses suffragants ont portée contre vous et le pays tout entier (l'interdit) pour maintenir les droits et priviléges de leurs églises, ne soit confirmée et exécutée dans sa rigueur (1). » Hedwige que ces menaces du pontife avaient attristée, contribua sans doute à déterminer Henri-le-Pieux à accorder au pontife une légitime satisfaction, et les cendres du prince ne furent point troublées dans leur repos.

Telle fut la fin malheureuse, et nous croyons que l'affaiblissement de ses facultés, dû à son grand âge, peut en partie excuser son obstination et sa déloyauté, telle fut la fin malheureuse du souverain le plus grand et le plus puissant qui ait régné sur la Silésie. Il n'est pas une seule localité de ses immenses états qui n'ait été l'objet de ses bienfaits. Par la sagesse

(1) Voir la lettre de Grégoire IX dans Raynaldi, *Ann., ad ann.* 1238, *n°* 58 Un passage de cette lettre fait comprendre comment on avait cru pouvoir inhumer le prince en terre sainte : « *Sed ipsi formam mandati apostolici non servantes, licet ipsum juxta iis traditum citavissent, certo ei termino assignato, per alium tamen ipsum de facto, cum de jure non possent, absolvi fecerunt perperam ad cautelam.* »

et la vigueur avec lesquels il gouverna durant les trente-sept ans qu'il passa au pouvoir, il contribua puissamment à la prospérité dont la Silésie n'a pas cessé de jouir depuis lors malgré tant de guerres, de fléaux et de calamités de tout genre. Il fonda plusieurs villes, il créa un grand nombre d'établissements utiles, il encouragea l'émigration allemande et dota ainsi ses états d'un puissant moyen de civilisation. S'il n'a pas accompagné en Terre-Sainte les princes et les empereurs de l'Allemagne, ce fut sans doute parce qu'il avait, sur ses frontières, une autre croisade à poursuivre, parce qu'il avait à continuer l'œuvre de Pierre Wlast et de son père ; nous l'avons vu prendre part à deux expéditions dirigées contre les Prussiens, et contribuer puissamment soit par ces guerres, soit encore par ses conseils, à la conversion de ces ennemis acharnés du nom chrétien, résultat immense qu'il n'aurait pu contribuer à amener, s'il avait pris part aux aventureuses expéditions d'outre-mer. Quatre princes silésiens, ses descendants, qui héritèrent de son nom et de ses bonnes qualités, s'étaient sans doute formés à son école. Jamais en effet on ne put lui reprocher les cruautés qui déshonorèrent la plupart des princes polonais de sa famille, jamais il ne se laissa aller à ces excès et à ces violences qui rendent un prince odieux à ses sujets. Aussi la postérité, loin de se montrer sévère pour

lui, n'eut qu'à enregistrer ses vertus, comme nous le prouvent les vers léonins gravés sur sa tombe à Trebnitz :

Dux Henricus, honor Zlesiæ, quem plangere conor,
Hic jacet : hunc fundum fundans, virtutis abundans,
Tutor egenorum, schola morum, virga reorum.
Cui sit, absque mora, locus in requie bonus, ora.

—

TROISIÈME PARTIE.

XXI

Comment, par une grâce particulière de Dieu, Hedwige fut élevée dans les régions les plus sublimes de la contemplation et de la vision.

> Donnez-moi votre amour, afin que je vous aime et le jour et la nuit, ce seul don comprend tous les autres dons.
>
> *S. Ignace de Loyola.*

Violemment séparée de son époux par la main de la mort, Hedwige allait passer de sa viduité volontaire à un état de viduité réelle et forcée, état dans lequel, s'attachant plus intimement encore à son céleste Epoux, elle devait porter des fruits plus abondants de salut. A cette dernière période de son existence appartiennent un certain nombre de faits qui nous la montrent, comme les saints les plus glorieux

de l'Eglise, secouant les liens de l'humanité pour arriver à une existence toute spirituelle. Bien que les faits recueillis par les contemporains soient en petit nombre, ils suffisent cependant pour attester qu'aucun des priviléges de la vie mystique et extatique ne lui a été refusé.

Il ne faut pas s'étonner, nous dit sa légende, que bien que légèrement vêtue et nu-pieds, la pieuse servante du Seigneur ait pu, dans la saison la plus rigoureuse, passer de longues heures en prières; le feu intérieur qui la dévorait pendant ses méditations était si actif qu'il se manifestait au-dehors et agissait non-seulement sur elle-même, mais encore sur les personnes qui l'entouraient. Une fois que, pendant l'hiver, elle était depuis longtemps occupée à ses saints exercices, la fille d'honneur qui l'accompagnait, souffrit tellement du froid qu'elle prit la liberté de le dire à la princesse. Aussitôt Hedwige se déplaçant lui dit de se mettre à l'endroit où elle se trouvait, depuis si longtemps, les pieds nus sur le marbre. Immédiatement la fille d'honneur sentit une douce chaleur pénétrer ses membres et dominer l'impression du froid extérieur (1).

(1) Voir des faits analogues dans la *Mystique de Gœrres, t. II, de la traduction de M Sainte-Foi.* — On trouve encore un fait du même genre dans la vie de saint Wenceslas de Bohême. « Un

Pour ne pas être sans consolation au milieu des ennuis de son pèlerinage terrestre, elle avait constamment l'esprit et le cœur occupés du divin Maître; désirant ardemment la présence de son bien-aimé, elle conversait mystérieusement avec lui par la prière, recevait dans ces doux colloques les témoignages de son amour et jouissait de ses faveurs les plus signalées. A toute heure du jour et partout, elle le cherchait, sachant bien qu'il se montre à celui qui veille et qu'il se rend aux désirs de celui qui l'implore. C'est pour cela qu'elle prolongeait sa prière jusqu'à l'aube du jour. Son cœur était tout embrasé d'amour. Le sommeil fuyait sa paupière. Elle ne pouvait ni sentir la fatigue ni trouver le repos avant d'avoir reçu la visite du divin Consolateur. Depuis la fin de l'office jusqu'à la première lueur du jour, elle attendait patiemment qu'il vînt, et que, frappant à la porte de son cœur, il lui révélât les mystères cachés aux enfants des hommes (1). Un jour qu'elle était retirée

jour que, pendant l'hiver, il se rendait à l'église vers minuit les pieds nus, le serviteur qui le suivait et qui avait également les pieds nus, se plaignit d'un engourdissement qui lui permettait à peine de marcher. Le prince lui ayant dit de marcher sur les traces de ses pieds, la douleur cessa tout à coup et il se sentit dans les pieds une douce chaleur. » Ott, *Légende des chers saints de Dieu*, p. 171.

(1) *Légende*, Bolland., p. 234.

dans un coin de la maison qu'elle habitait non loin du monastère de Trebnitz, et qu'elle était depuis longtemps plongée dans la méditation, son chambellan, Boguslas de Schawoine, entra dans la chambre pour y prendre un objet dont il avait besoin. Il la vit environnée d'une telle abondance de lumière céleste que, tout éperdu et hors de lui, il sortit de l'appartement sans prendre l'objet qu'il était venu chercher. La princesse, dont l'attention avait été attirée par le bruit qu'il fit en sortant, l'ayant appelé, il revint, prit l'objet dont il avait besoin et sortit précipitamment et en tremblant. Par cette lumière visible dont il l'enveloppait, Dieu voulait montrer sans doute l'intimité de son union avec Celui qui habite au milieu d'une lumière inaccessible (1).

Pendant les saints mystères, elle pleurait tellement sous le manteau dont elle s'enveloppait que sa belle-fille, la princesse Anne, au moment où elle s'approchait d'elle pour recevoir, selon l'usage, le baiser de paix, lui voyait souvent les yeux extrêmement rouges et les joues couvertes de larmes. Souvent encore, tandis qu'elle était en prières, elle avait le visage coloré d'une façon extraordinaire et entièrement transfiguré par l'extase. Anne et son confesseur, le frère Herbord, la trouvèrent souvent dans un état

(1) *Légende*, Bolland., p. 234.

extatique qui ne lui laissait aucunement l'usage de ses sens. Ce fut ce que déclara aussi un chevalier du nom de Côme, qui avait été attaché à son service : « Souvent, dit-il, entrant chez ma maîtresse, la glorieuse sainte Hedwige, tandis qu'elle était plongée dans la méditation, je la trouvais si complètement hors d'elle-même qu'elle ne me voyait pas, et il fallait bien du temps pour qu'elle revînt à elle. »

S'élevant du monde visible au monde invisible, elle ne pouvait se rassasier de voir et d'admirer dans la beauté imparfaite de la terre la beauté suprême et infinie, et dans les créatures la toute-puissance du Créateur. Souvent, pendant la nuit, elle considérait le ciel avec ses milliers d'étoiles, afin de s'exciter à l'amour de Dieu par la vue de ces merveilles. Tandis qu'elle contemplait les astres et les magnificences de la voûte céleste, elle s'élevait elle-même, avec les yeux de l'esprit, jusqu'au trône de la divinité ; le voile qui nous cache l'invisible disparaissait devant elle, et elle était tout entière auprès de celui qu'elle aimait (1). La lumière céleste la remplissait tellement qu'elle débordait et rejaillissait jusque sur son corps. Entourée d'une auréole divine, elle s'élevait au-dessus

(1) Voir, pour l'intelligence de ces phénomènes, *OEuvres d'Henri Suso, préface de Gœrres*, 3me édit., Ratisbonne, 1854, p. 45 et 47.

du sol et restait longtemps dans cet état, ainsi que les personnes qui l'entouraient l'ont remarqué et l'ont affirmé ensuite dans le cours du procès de canonisation (1).

Quelque soins qu'elle prît pour empêcher que le mystère de ce commerce intime avec son Seigneur et son Dieu ne fût connu des profanes, les soupirs qu'elle ne pouvait retenir, venaient souvent le manifester et prouver à tous qu'elle avait subi les étreintes de l'amour céleste et qu'elle n'appartenait plus à la terre. Des cris d'amour, des chants d'allégresse s'échappaient de son cœur pour saluer son divin Fiancé (2). Ce qui suit peut nous donner une idée des trésors de grâces que Dieu lui prodiguait en retour : « Un jour une religieuse de Trebnitz, voulant savoir ce que la sainte faisait à l'église où elle restait seule pendant de longues heures, y demeura pendant que les autres étaient au réfectoire et s'y cacha dans le chœur ; elle la vit baiser les siéges des religieuses et l'endroit où elles avaient posé les pieds pendant la prière. Puis, elle alla s'agenouiller devant l'autel de la sainte Vierge, au-dessus duquel s'élevait une croix avec l'image du Sauveur crucifié ; comme elle priait les bras en croix selon sa pieuse habitude, le

(1) *Légende*, Bolland.

(2) *Légende*, Bolland.

bras du Christ, se détachant de l'arbre de la croix, bénit la princesse, tandis que le Sauveur lui disait à haute voix : « Ta prière est exaucée, tu obtiendras la grâce que tu sollicites (1). » Quelle grâce particulière avait-elle demandée à Dieu? Etait-ce une faveur personnelle, la persévérance dans la vertu des religieuses de Trebnitz dont elle était en quelque sorte la mère, ou le salut de son peuple, menacé par des invasions terribles, qui s'étaient peut-être déroulées devant elle? C'est ce qu'il ne nous est pas possible de savoir.

Dieu l'avait aussi favorisée dès lors du don des miracles. La première personne qui en fut l'objet, était une nommée Razlava, qu'elle avait élevée et placée à Trebnitz. Un jour qu'elle était à table, une arête de poisson s'arrêta dans son gosier et faillit l'étouffer; la princesse se contenta de faire sur elle le signe de la croix, et l'arête fut rejetée aussitôt : le fait est attesté par deux religieuses qui en furent les témoins, la sœur Victoria et la sœur Wenceslava

(1) *Légende*, Bolland. Voir cette scène dans Wolfskron, *Illustrations de la légende de sainte Hedwige*, nº 16 ; il faut y remarquer surtout l'expression touchante de la tête du Christ. — Sainte Lutgarde, religieuse cistercienne dans un couvent du Brabant et contemporaine de notre sainte, reçut la même faveur du divin Maître. — Remarquons encore que cette scène se passa à l'église et non en plein air, comme on la représente souvent.

qui fut ensuite prieure du couvent et qui faisait alors la lecture à Hedwige. La même sœur Razlava s'était usé les yeux à pleurer un frère qu'elle avait perdu, et on y voyait des pustules qui devaient lui faire perdre la vue ; elle fut encore guérie par la sainte. Une autre religieuse, sœur Gaudentia, avait également compromis ses yeux par des pleurs continuels. Un collyre de sœur Julienne qui avait produit sur d'autres des effets merveilleux avait été employé en vain. Un jour que la sainte était dans un coin de la chapelle, Gaudentia s'approcha d'elle, se jeta à ses pieds et la conjura de lui rendre la vue, en faisant sur elle le signe de la croix. Cette prière effrayant son humilité, elle répondit : « Dieu vous pardonne, ma sœur, de demander un tel miracle d'une pauvre créature qui ne sait que l'offenser... Si c'est ainsi que vous cherchez votre guérison, vous êtes assurée de ne pas l'obtenir. » Cependant, émue de ses prières, elle finit par faire le signe de la croix sur ses yeux, en disant : « Que Dieu vous bénisse, sœur bien-aimée ! » La tache qui couvrait ses yeux depuis huit jours disparut aussitôt, et elle recouvra parfaitement la vue (1).

(1) *Légende*, Bolland., p. 240

XXII

Comment les Tartares se jetèrent sur la Pologne et la Silésie et mirent le siège devant Breslau.

Ma mère, fasse le ciel que nous les forcions à rentrer dans le Tartare d'où ils sont sortis, ou qu'ils nous fassent gagner le paradis! *S. Louis à sa mère.*

Peu de temps après les funérailles d'Henri-le-Barbu, au printemps de l'année 1238, notre sainte princesse, causant familièrement à Trebnitz avec la sœur Adelaïde, lui dit, entre autres choses, ces paroles remarquables : « N'oubliez pas mon fils dans vos prières ; il en a grand besoin, car il ne mourra pas dans son lit. » La religieuse, étonnée et presque effrayée, lui répondit : « Madame, chassez loin de vous de telles pensées. Vous n'avez plus qu'un fils, vous pensez continuellement à lui, et c'est pour cela sans doute que vous vous laissez aller à ces craintes que vous devriez chasser bien loin. » Hedwige reprit : « Ce n'est pas une crainte imaginaire : je sais de

science certaine qu'il mourra de mort violente. » Elle ne dit rien de plus, elle n'ajouta aucune des circonstances qui devaient accompagner sa mort, sans doute par ménagement pour le peuple qui se serait laissé dominer par la peur, s'il avait su quelque chose des dangers qui le menaçaient (1). Quoi qu'il en soit, Dieu lui fit connaître à l'avance l'épreuve terrible qu'il réservait à ses dernières années, l'invasion des Tartares et toutes les calamités qui en furent les conséquences, le pillage, la dévastation, les massacres, la liberté et l'honneur enlevés à tant de milliers de chrétiens, enfin la mort de son propre fils, Henri-le-Pieux.

A peine avait-elle ainsi révélé à l'amitié quelque chose des malheurs qui se préparaient, qu'on se trouva en présence de l'affreuse réalité. Les seigneurs de la cour, les paisibles habitants des monastères, les bourgeois des villes, les chevaliers dans leurs châteaux, les pauvres dans leurs cabanes et même le solitaire dans la forêt tremblaient à l'approche d'une invasion terrible, dont les flots montaient sans cesse. Des malheureux qui fuyaient leur colère en Orient, faisaient des peintures épouvantables de leurs cruautés et de leurs dévastations. Mais, avant de montrer les Tartares sur les frontières de la Pologne, il faut remonter plus haut dans leur histoire.

(1) *Légende*, Bolland.

Au commencement de ce siècle, Témoudshin, chef d'une tribu mongole, réunit sous sa domination les peuples nomades de la partie orientale de la Haute-Asie, c'est-à-dire les Mongoles et les Tartares, affermit son pouvoir par plusieurs guerres et prit le nom de Dschingis-Kan, ou Kan des Kans (1).

Les Tartares, ce fléau de Dieu comme on les appelait, étaient un peuple sauvage, sans lois, étranger à toute idée de civilisation et de pitié à l'égard des vaincus. Petits, larges des épaules, braves et cruels, ils obéissaient à leur chef comme à un dieu. Leur extérieur était affreux, nez épaté, yeux gris et brillants, pommettes saillantes, tête ronde et énorme, cheveux noirs et hérissés, traits repoussants, ils étaient bien faits pour inspirer l'horreur et le dégoût. Leur voix était rude et désagréable, leurs habits étaient faits de peaux de buffle ou de cheval. Ils avaient dès-lors des armes de fer, se servaient de lances et dirigeaient avec adresse des flèches longues de deux pieds, qui transperçaient l'épaisse cuirasse des chevaliers.

Dschingis-Kan, digne successeur d'Attila, se signala dès son avènement au trône, — il n'avait encore que treize ans, — en faisant bouillir dans quatre-

(1) Palacky, *L'invasion des Mongoles de 1241*, p. 378. Prague, 1842.

vingt chaudières, les têtes de ses voisins qu'il avait vaincus ; il disait avoir traité Samarcande avec une clémence insigne, parce qu'il s'était borné à faire mourir trente-mille de ses habitants et à en emmener trente-mille autres en captivité. Il s'avança avec ses hordes jusqu'à l'Indus ; puis, remontant vers la Chine, il assiégea Pékin, sa capitale, la pilla et la brûla, comme les autres villes dont il s'empara. Il fit tomber l'Asie entière en son pouvoir. A l'ouest, ses bandes se portèrent jusque sur les rives du Volga. Il attira sept princes russes, ses adversaires, dans des steppes affreuses et les tailla en pièces sur la Kalka, non loin de la ville actuelle de Mariupol. Le prince de Kief fut vaincu avec ses deux beaux-frères (1209) et écrasé entre deux planches ; ses soldats furent cruellement décapités. Cependant les Tartares ne tardèrent pas à reprendre la route de l'Asie (1).

Dschingis-Kan mourut trois ans après, partageant son immense empire entre ses quatre fils et laissant le titre de grand Kan à Octaï, qui était l'aîné. Après avoir ravagé la partie méridionale de la Chine, il porta de nouveau ses armes vers l'Occident. Tout le monde chrétien frémit à cette nouvelle. Sous la conduite de son neveu, Batu, on vit s'ébranler des steppes de la mer Caspienne pour marcher au pillage de

(1) Ropell. *Histoire de Pologne,* I, p. 460 et suivantes.

l'Europe, une armée de cinq cent mille hommes, montés sur des chevaux petits et maigres, mais rapides et infatigables, armés de lances, d'arcs, de cimeterres, de petits boucliers d'osier, traînant après eux une multitude extraordinaire de femmes, d'enfants, d'esclaves, d'animaux (1). Leurs lois étaient impitoyables et d'autant plus propres à seconder leurs desseins. Leur équipement, leur manière de combattre, mais surtout la rapidité de leurs mouvements et leur multitude innombrable leur assuraient partout la victoire. Ils étaient divisés par petits corps de dix, de cent, de mille, de dix mille hommes, et le corps tout entier était rendu responsable de la faute de l'un de ses membres qui aurait pris la fuite ou refusé de marcher au moment du combat. Ils faisaient deux ou trois jours de marche ordinaires en une seule nuit et parcouraient sans descendre de leur monture un espace de cent milles ; ils apparaissaient subitement en tel ou tel lieu, dont on les croyait bien éloignés, ils disparaissaient au moment où on pensait les atteindre, ils se séparaient, ils se réunissaient avec une rapidité qui déjouait tous les calculs, enfin ils cou-

(1) D'Avezac, *Relation des Mongoles ou Tartares par le frère Jean du Plan de Carpin*, Paris, 1838, p. 288 et suivantes. — Palacky emprunte ce chiffre au *Miserabile carmen* du moine Roger qui avait été prisonnier des barbares.

vraient des flots de leur invasion les empires les plus vastes.

Ils ouvraient la lutte en lançant sur leurs ennemis une grêle de traits ; ils se jetaient sur eux avec impétuosité, puis ils se dispersaient dans toutes les directions, soit pour les engager à les poursuivre, soit encore pour les écraser plus facilement par le nombre. Quand ils étaient arrêtés par des villes fortes, ils essayaient de les emporter du premier choc, ou ils construisaient alentour des ouvrages en terre plus élevés que les remparts mêmes. Quand il fallait en venir à un siége, ils épuisaient leurs adversaires par des attaques réitérées sans cesse le jour comme la nuit, ils détournaient les cours d'eau ou inondaient le pays ; ou bien encore ils faisaient des mines et apparaissaient soudain au milieu de la place assiégée. La ville prise, ils se laissaient aller à tous les emportements d'une fureur sauvage, ils faisaient mourir tous les hommes en état de porter les armes et faisaient disparaître d'ordinaire jusqu'aux dernières traces de la malheureuse ville.

Ils vainquirent successivement tous les princes russes et s'emparèrent de cinq villes importantes qu'ils livrèrent aux flammes ; Batu en fit mourir impitoyablement tous les habitants, les prisonniers furent égorgés ou écorchés vivants ou bien encore ils servirent de but aux archers tartares ; à d'autres on

enfonça dans les ongles des clous ou des éclats de bois. Quarante mille familles franchirent les montagnes et se refugièrent en Hongrie, auprès du roi Béla, neveu de notre sainte. Les détails de ces cruautés, le caractère sauvage et féroce des envahisseurs remplirent toute l'Allemagne et épouvantèrent la France. On disait que leur innombrable armée occupait un espace de vingt journées de marche en longueur et de quinze en largeur, que de grands troupeaux de chevaux sauvages marchaient à leur suite, enfin qu'ils étaient sortis de l'enfer et que c'était pour cela qu'ils différaient tant des autres hommes. L'empereur Frédéric II écrivait aux princes de l'Occident : « Il est bien temps de sortir de notre sommeil et d'ouvrir en même temps les yeux de l'esprit et ceux du corps. La cognée est maintenant à la racine de l'arbre, le glaive va frapper, on entend retentir dans le monde entier les cris de ceux qui menacent de détruire la chrétienté tout entière (1). » Cependant, malgré les cris d'alarmes poussés par le souverain pontife, les princes, toujours désunis, restèrent dans l'inaction comme pour voir si les Polonais, les Bohêmes, les Hongrois, exposés les premiers au danger, ne parviendraient pas à opposer une digue au torrent dévastateur (2).

(1) De Guignes, *Histoire des Huns*, III, p. 50-62.

(2) Les habitants de la Suède et de la Frise furent tellement

Le pape Grégoire IX engagea instamment les fidèles à faire pénitence, afin que le bras de Dieu se détournât de dessus les chrétiens, et que la coupe de sa colère se répandît sur les païens qui ne le connaissaient pas. On pouvait se croire aux jours d'Attila et d'Abdérame, et une troisième invasion de la barbarie menaçait de faire disparaître toute civilisation chrétienne et de replonger l'Europe dans un chaos pire que celui dont elle s'affranchissait à peine.

Dès le mois de janvier 1241, deux corps considérables de Tartares avaient franchi les limites de la Pologne et de la Hongrie. Batu, se réservant cette dernière province, laissa à l'un de ses capitaines, du nom de Péta, le soin de ravager la Pologne et la Silésie avec 150,000 hommes (1). Wenceslas de Bohême, le beau-frère d'Henri-le-Pieux, se hâta de faire défendre les passages des montagnes des Géants, surtout ceux du comté de Glaz ; il fit armer les châteaux et les villes qui pouvaient opposer quelque résistance et vint se poster avec ses soldats aux frontières du pays. Les princes Polonais, toujours divisés

effrayés du danger, qu'ils cessèrent momentanément, à partir de 1238, d'envoyer des navires à la pêche du hareng. (*Gibbon*).

(1) Palacky, *p.* 303, estime, d'après les témoignages contemporains, que l'armée de Péta était forte d'environ 100,000 hommes.

entre eux, ne purent se réunir aussi promptement qu'il l'aurait fallu. A la même époque, une horde tartare arriva si inopinément devant Ratibor que les habitants eurent à peine le temps de fermer leurs portes. Tandis que les ennemis les serraient de près, ils étaient en proie à une famine affreuse. Cependant dès le 16 du même mois de janvier, l'ennemi s'éloigna aussi précipitamment qu'il était venu. Quelques semaines après ils reparurent, mais ils rencontrèrent une vigoureuse résistance de la part des habitants que commandait le duc Micislas II; ils durent se retirer après des pertes considérables (1).

Tandis que Batu battait en pièces le roi Béla et ravageait la Hongrie jusqu'aux frontières de l'Autriche (2), Péta s'emparait de Sandomir et n'épargnait ni le sexe ni l'âge. Cracovie était assiégée et réduite en cendres. Micislas qui poursuivait les Tartares, s'unit à une armée polonaise et engagea la bataille; mais les Tartares furent vainqueurs, et il dut prendre des chemins détournés pour rentrer dans Ratibor. Ainsi la Pologne, le boulevard de la Silésie, était

(1) On célèbre encore tous les ans à Ratibor une fête d'action de grâces en mémoire de cette délivrance inopinée.

(2) A l'occasion de l'invasion des Tartares en Hongrie et en Pologne, Berthold, frère d'Hedwige et patriarche d'Aquilée, fit prêcher la croisade; il est probable qu'il envoya des renforts à son neveu Henri.

abattue. Après avoir remis Ratibor en état de défense, Micislas se rendit à Liegnitz pour se joindre à Henri-le-Pieux qui y avait rassemblé ses forces, et attendait avec trente mille hommes l'arrivée de l'ennemi (1). Les Tartares reparurent devant Ratibor, et, bien qu'il leur eut été facile de l'écraser avec leurs masses innombrables, ils ne l'assiégèrent pas immédiatement et se dirigèrent sur Breslau, en suivant les deux rives de l'Oder. Ils ravagèrent tous les bourgs qu'ils rencontrèrent et les livrèrent aux flammes. Ils traînaient après eux les femmes, les filles et parfois les jeunes garçons, mais ils n'emmenaient les hommes que quand ils en avaient besoin pour des corvées (2).

Pour la seconde fois, notre sainte princesse se voyait obligée de chercher son salut dans la fuite. Ne pouvant rien faire pour sauver son ancien peuple, dont les cris de détresse lui brisaient le cœur, elle s'efforça du moins de mettre en sûreté les infortunés dont elle se considérait comme plus directement chargée. Tandis que les religieuses de Trebnitz rentraient dans leurs familles ou étaient placées chez des personnes sûres, elle se retirait précipitamment avec sa fille l'abbesse Gertrude et sa belle-fille la princesse

(1) Palacky, *p.* 383, d'après la Chronique contemporaine de Lunebourg.

(2) Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau*, I, p. 37.

Anne au château de Crossen, sur l'Oder, qui était éloigné du théâtre de la guerre et paraissait d'ailleurs assez fort pour les protéger contre le glaive de ces barbares, chargés d'être les instruments de la colère divine et dont une injure gratuite avait peut-être excité la fureur (1). En s'éloignant de Liegnitz, la duchesse Anne laissa à leur père ses quatre fils qui étaient déjà grands. Qui peut dire la douleur de notre sainte et de sa fille quand elles se séparèrent du fils, du mari bien-aimé pour lequel elles avaient tant à craindre, et que, en effet, elles ne devaient pas revoir?

(1) Le meurtre commis par les habitants de Neumarkt sur la personne d'une princesse russe, à laquelle on attribuait une origine mongole.

XXIII

Comment les hordes Tartares, obligées de lever le siége de la citadelle de Breslau, se jetèrent sur Liegnitz, et comment le duc Henri-le-Pieux mourut glorieusement pour la foi dans la sanglante journée de Wahlstadt.

Il se dévoua pour délivrer son peuple,
et il acquit ainsi une gloire immortelle.
I Macc., VI, 44.

A l'approche des Tartares, les habitants de Breslau renfermèrent ce qu'ils avaient de précieux dans le château ducal, position très-forte sur l'Oder, que le duc leur avait donné l'ordre de défendre ; on croit qu'ils brûlèrent derrière eux la ville pour empêcher les ennemis de s'y établir. Quoiqu'il en soit, que la ville ait été en partie ou en totalité incendiée par les habitants, ou qu'elle l'ait été par les Tartares, il est certain qu'elle fut alors, pour la troisième fois, livrée aux flammes. Les Tartares qui s'attendaient à y faire un riche butin n'y trouvèrent même pas les provisions dont ils avaient besoin. Furieux de cette déception,

ils livrèrent plusieurs assauts à la ville, mais inutilement : outre que la résistance était sérieuse et bien organisée, le ciel s'unit contre eux avec les assiégés, et ils durent lever le siége du château ducal, comme ils avaient levé celui de Ratibor.

La prière d'un homme, dont le cœur était embrasé de l'amour de Dieu, opéra ce grand prodige. Cet homme était saint Ceslas, prieur des dominicains de Saint-Adalbert, qui s'était retiré dans le château avec ses religieux, et qui, la croix en main, comme un autre saint Michel armé d'un glaive de feu, excitait l'ardeur des combattants et donnait aux mourants les consolations de la foi. Cet homme devait faire des prodiges. Nous ne rougissons pas de croire ce qu'ont cru nos pères. La prière du saint attira un orage sur les ennemis : on aperçut, au-dessus de sa tête, une flamme extraordinaire ou pour mieux dire une colonne lumineuse, quelque chose d'analogue à ce qu'on appelle maintenant le feu Saint-Elme. Un orage au mois d'avril peut n'être pas une chose extraordinaire : cependant celui-ci, dans la circonstance décisive où l'on se trouvait, fit une impression profonde et sur les chrétiens et sur les Tartares. La terreur que leur inspiraient généralement les phénomènes de cette nature, la pensée que l'armée du duc qui était à peine à huit milles de là pouvait les prendre par derrière, peut-être aussi la nouvelle que

Wenceslas, le roi de Bohême, était en marche, tout cela réuni détermina les Tartares à laisser la citadelle, ainsi que le butin dont ils s'étaient emparés et à marcher sur Liegnitz.

Henri-le-Pieux ne tarda pas à être informé de l'approche de l'ennemi. Malheureusement il n'attendit pas son beau-frère, Wenceslas, lequel (il faut dire qu'il ignorait cette circonstance) ne se trouvait plus qu'à un jour de marche, arrivant de la Lusace. Le lundi de *Quasimodo*, il se dirigea vers Wahlstadt. La veille, il s'était pieusement préparé à la lutte, ainsi que les siens, en recevant les sacrements de l'Eglise. Au moment où il se mettait en route, une tuile se détachant du toit de l'église Notre-Dame, lui tomba sur la tête et enfonça son casque. Plusieurs de ses compagnons virent dans cette circonstance un augure défavorable et lui conseillèrent de remettre l'engagement à un autre jour. Mais, instruit à l'école de sa pieuse mère, il ne s'arrêta pas à une crainte puérile, et mettant en Dieu seul sa confiance et son espérance, il disposa tout pour le combat.

Parvenu à Wahlstadt, il partagea son armée en cinq corps qu'il opposa aux cinq divisions ennemies. Il adopta cette disposition pour dissimuler autant que possible l'inconvénient résultant de ce que les Polonais combattaient en masse et sans ordre. Il montra dans la formation des différents corps, une grande

expérience de l'art de la guerre, et l'intelligence de ce que réclamaient les circonstances. Il fit entrer dans le premier corps, placé sous le commandement de son cousin Boleslas, margrave de Moravie, les croisés des différentes parties de l'Allemagne et un certain nombre de mineurs du Goldberg qui n'avaient jamais fait la guerre et sur lesquels on ne pouvait guère compter. Le second corps, formé de Polonais, obéissant au Vaïvode Suleslas; le troisième, composé des contingents de la Silésie supérieure, avait pour chef le duc Miceslas de Ratibor; le quatrième se composait des chevaliers de Marie de Prusse dont une partie seulement purent donner; enfin le cinquième corps qui était le plus considérable et qui se composait de la fleur de la chevalerie silésienne, était dirigé par le duc Henri lui-même. Le commandant de la citadelle, Clément de Glogau, et plusieurs représentants des maisons les plus illustres de la Silésie commandaient sous ses ordres (1).

Les volontaires allemands, les croisés, joints aux courageux mineurs dont il a été question, engagèrent les premiers la lutte; soit épouvante, soit tactique, les ennemis prirent la fuite. Afin de profiter de ce premier avantage, les Allemands s'engagèrent à la poursuite des Tartares et s'isolèrent ainsi du gros de

(1) Stenzel, *Histoire de Silésie*, I, p. 48.

l'armée. Les ennemis tournèrent bride avec des cris épouvantables, les enveloppèrent de toutes parts et les assaillirent d'une grêle de traits. Boleslas qui commandait le premier corps demeura sur le terrain. Le second et le troisième qui se composaient des Polonais et du contingent de la Silésie supérieure ne furent pas plus heureux. Ils firent subir à l'ennemi des pertes considérables; mais les Tartares avaient sous le rapport du nombre une supériorité extraordinaire, et ils purent sans peine écraser leurs adversaires. Déjà le champ de bataille était jonché de cadavres, quand les Polonais prirent la fuite peut-être par l'effet d'une méprise. Un cri, poussé par un inconnu, peut-être un traître, occasionna une déroute épouvantable (1).

Cependant le duc Henri, voyant ses auxiliaires mis en fuite et poursuivis par les ennemis, raillia ses troupes avec le concours du grand-maître Pompon et s'élança sur les hordes barbares. Une grêle de traits vint s'abattre sur les boucliers et les armures épaisses des chevaliers, mais sans grands résultats. Il donna aux siens l'ordre de frapper avec leurs lon-

(1) Palacky, *ibidem*, p. 385, d'après la *Chronique de Klosterneubourg : His adjuncti erant hæretici et falsi christiani, ut possent exercere malitiam suam in christianos et delere nomen eorum de terra.*

gues épées. Le carnage fut affreux ; les chrétiens pénétrèrent dans les rangs ennemis, portant partout la mort après eux. Comme la victoire semblait un instant hésiter, les Tartares dressèrent subitement au milieu de leurs rangs un étendard, formé d'une tête horrible et monstrueuse ; il en sortait des nuages de fumée et de vapeur infecte qui jetèrent la confusion parmi les chrétiens ; ne pouvant plus distinguer leurs ennemis de leurs frères, ils s'entretuèrent de la façon la plus affreuse. Cette machine de guerre (1) que l'on considérait comme une production de l'enfer, inspirait alors un grand effroi. Les Tartares qui l'avaient empruntée aux Indiens n'y avaient recours que quand la fortune semblait se tourner contre eux, parce qu'ils ne pouvaient l'employer sans sacrifier un grand nombre des leurs. Elle produisit la confusion la plus horrible parmi les chrétiens, qui ne la connais-

(1) Palacky, *ibid.*, p. 24. Cette machine, faite de cuivre et qui avait la forme d'un serpent ou d'un dragon, s'appelait *schepau* quand elle lançait des pierres et *hopau* quand elle lançait du feu. Jean de Plan-Carpin, religieux franciscain, qui la vit en 1245, donne une explication naturelle, très-satisfaisante, de cette prétendue œuvre magique. Il dit que Dschingis-Kan, dans sa guerre avec le prêtre Jean, fut défait par le moyen de colonnes de cuivre, creuses et remplies de souffre allumé, que l'on traînait sur des chevaux. Un homme, assis derrière la colonne, lançait sur les ennemis au moyen de soufflets, des vapeurs de souffre qui les

saient pas. Les chevaux épouvantés s'abattaient et renversaient leurs cavaliers que leur pesante armure empêchait de se relever ; et les Tartares profitaient de leur embarras pour les massacrer sans pitié, en poussant de grands cris. Les malheureux chrétiens appellèrent à leur secours les petits corps qui tenaient encore et les enveloppèrent ainsi dans le désastre qui devait moissonner la fleur de la chevalerie silésienne.

Le généreux Henri, voyant ses braves amis massacrés de toute part, désespéra du succès. Ne pouvant plus compter sur la couronne du vainqueur, il voulut cueillir du moins la palme du martyre, comme tant d'illustres chevaliers morts en Palestine pour protéger le tombeau du Sauveur. N'ayant avec lui que Sulislas, Clément, Conrad et Jean de Janovitz, il se

étouffaient ou les brûlaient. Citons encore la peinture qu'en fait Dlugloss : *Erat in Tartarorum exercitu vexillum perimmane, de quo illico vapor, fumus et nebula tam fœtidissime exhalavit, in totumque Polonorum exercitum superfudit, ut præhorrendo et intolerabili fœtore pugnantes Poloni pœne exanimes et exstincti, et ad pugnandum imbelles et invalidi redderentur.* Hist. Pol., lib. VII, p. 679. Cfer d'Avezac, Relation des Mongoles. Il est possible que les Tartares aient connu l'*ignis pyreus* dont les Chinois se sont servis lors de la construction de la grande muraille pour faire éclater leurs pierres (*And. Muller, De Chataja,* Berlin, 1671, p. 35 et suiv.,) et que le feu grégeois, inventé en 672 par l'Egyptien Calinicos, ait pénétré en Asie.

fraya un passage au milieu des ennemis. En vain on l'exhorta à chercher son salut dans la fuite, il ne s'inspira que de son courage. Chacun des coups qu'il portait était funeste aux ennemis. Son cheval ayant été tué sous lui, il fut renversé : mais il se releva, et, combattant à pied, il lutta contre l'ennemi jusqu'à ce que Jean de Janovitz lui eut amené un cheval frais à travers les rangs ennemis. Le duc s'étant élancé sur son nouveau coursier, les ennemis le reconnurent à l'éclat et à la richesse de son armure et se jetèrent sur lui. Il n'avait plus à ses côtés que Jean de Janovitz, tous les autres avaient été tués. Cependant il résistait encore ; au moment où il levait le bras droit pour décharger un coup terrible sur la tête d'un tartare qui le menaçait, un autre lui enfonça par derrière un javelot au-dessus de l'épaule à travers sa cuirasse, à un endroit où il n'était pas protégé par le reste de son armure ; il tomba de cheval, et son cadavre se confondit avec celui de ses compagnons. Le fidèle Jean de Janovitz, malgré douze blessures qu'il avait reçues, put échapper à neuf Tartares qui le poursuivaient. A un mille environ du champ de bataille, ayant rencontré trois chrétiens, il fit volte-face, tua huit des neuf ennemis qui le poursuivaient, et fit le neuvième prisonnier ; enfin il arriva à Liegnitz, où il rendit compte de ce qu'il avait vu et des derniers instants du duc Henri.

La lutte avait duré jusqu'à la nuit. Les Tartares se jetèrent avec des cris féroces sur le cadavre du malheureux prince et lui coupèrent la tête. Ils la mirent à l'extrémité d'une lance et se dirigèrent vers la forteresse de Liegnitz que défendaient, avec les habitants, les Polonais et les autres soldats qui avaient échappé au désastre. Agitant la tête suspendue à la lance, ils se présentèrent devant le château, dont ils exigèrent avec menaces la reddition; mais on leur répondit : « Si nous avons perdu l'un de nos ducs, nous en avons encore quatre ici, et nous verserons pour les défendre, jusqu'à la dernière goutte de notre sang (1). »

Wenceslas de Bohême arriva le lendemain et eut la douleur de constater qu'il était trop tard (2). Cependant l'arrivée de ce nouvel adversaire déconcerta les Tartares qui, après avoir jeté la tête de l'infortuné prince dans un lac voisin de Liegnitz (3), essayèrent de se frayer un passage à travers la Bohême; puis, après une tentative inutile, ils se jetèrent sur la Moravie et la Hongrie. La bataille de Wahlstadt les avait considérablement affaiblis, et la nouvelle de la

(1) Klose, *Histoire de Breslau*, I, p. 429 et suivantes.

(2) Stenzel, *Script. rer. Siles.*, (*Cod. épist.*,) II, p. 462 et suiv.

(3) Palacky, *ibid.*, p. 388, d'après la *Chronique de Dalomil* de 1282, chap. 82.

mort d'Octaï devait leur faire reprendre le chemin de l'Asie ; cependant, avant de s'éloigner de l'Europe, ils s'avancèrent jusqu'au fond de la Moravie qu'ils ravagèrent, et ils passèrent près d'une année en Hongrie. Poussant la barbarie jusqu'à ses derniers excès, ils coupaient une oreille à chacun des chrétiens qu'ils tuaient ou qu'ils renvoyaient après les avoir faits prisonniers ; ils eurent bientôt huit sacs remplis de ces trophées odieux ; c'était pour ces barbares le moyen le plus simple de faire le dénombrement de leurs sujets et de leurs victimes (1). Ils emmenèrent avec eux de la Silésie, de la Moravie et de la Hongrie un nombre considérable de prisonniers que les légats du souverain pontife devaient trouver plus tard sur les bords de la mer Caspienne.

Toute l'Europe fut saisie d'effroi à la nouvelle de ces dévastations qui désolaient la Pologne et la Hongrie. Saint Louis, qui devait plus tard rencontrer dans l'île de Chypre l'ambassadeur du Khan des Tartares (2), écrivit à sa mère la reine Blanche : « Nous les repousserons, s'il plaît à Dieu, ou du moins nous aurons la palme des confesseurs et des

(1) C'est sans doute par une réminiscence de ces faits-là qu'en Silésie, quand les enfants ne sont pas sages, on les menace de leur couper les oreilles.

(2) Joinville, *Mémoires*.

martyrs (1). » Les princes se liguèrent pour repousser le danger qui menaçait la chrétienté. Le brave Iaroslas de Sternberg tua sous les murs d'Olmutz un petit-fils de Dschingis-Kan ; puis, comme ils abandonnaient la Hongrie pour se jeter sur l'Autriche, une armée chrétienne, commandée par Wenceslas de Bohême, les attaqua et les mit en fuite. Pendant deux cents ans encore, leur domination devait peser sur la Russie méridionale (2).

Quatre ans après la bataille de Wahlstadt, sur l'ordre du pape Innocent IV, des religieux franciscains et dominicains se dirigèrent vers le pays des Tartares pour les inviter à cesser leurs ravages et à se convertir au christianisme ; mais cette démarche resta sans résultat. Les traces du torrent dévastateur furent longtemps sensibles en Silésie, où le nom des Tartares devait se conserver comme un objet d'épouvante : six semaines de guerre avaient suffi pour compromettre les résultats d'un règne long et bienfaisant.

(1) Raynald., *Ann. ad. ann.* 1241, n. XII.

(2) On ne saurait assez admirer le courage avec lequel Jean de Plan Carpin et Benoît se rendirent à travers mille dangers à la cour du grand Kan de Caracorum, où ils passèrent plus d'un mois. C'est à Jean que nous devons les premiers renseignements sur les Mongoles. De Guignes, *Histoire des Huns,* III, p. 110 et suivantes.

La nuit même où venait de se terminer si malheureusement la bataille de Wahlstadt, alors que les ombres de la mort planaient au-dessus de l'affreux champ de bataille, et que son morne silence n'était troublé que par les cris plaintifs et les gémissements des mourants, la sainte princesse Hedwige, qui se trouvait alors au château de Crossen, fut réveillée tout-à-coup par un rêve affreux. Elle appela Démundis, sa fidèle suivante et lui dit : « Démundis, sache que j'ai perdu mon fils. Mon fils unique s'en est allé loin de moi comme un oiseau au vol rapide, je ne le reverrai plus sur la terre. » Démundis s'efforça de consoler la princesse et de lui faire entendre qu'elle attachait trop d'importance à un pressentiment, à un songe, elle lui dit : « Madame on n'a encore reçu aucun message ; personne n'a entendu parler de ce que vous dites ; chassez donc une vaine inquiétude, et ne vous abandonnez pas à une douleur prématurée. » Hedwige lui répondit : « Ce que je te dis n'est que trop vrai ; cependant n'en parle pas de peur que l'affreuse nouvelle ne parvienne aux oreilles de ma fille ou de ma belle-fille (1). » Mais la sœur Pinnosa, qui couchait dans la même chambre, avait tout entendu. Cependant on ne rompit pas le silence avant trois jours. Le troisième jour, — il fallut tout

(1) *Légende*, Bolland., p. 229.

ce temps-là à cause de la confusion qui régnait à Liegnitz et de la distance qui séparait cette ville de Crossen, — la triste nouvelle que l'on reçut confirma toutes les appréhensions de la duchesse. Loin de se laisser aller à la douleur et aux larmes, la digne mère du généreux champion de la chrétienté, s'abandonnant tout entière à la volonté de Dieu, consola, malgré le déchirement de son cœur, les deux infortunées jeunes femmes que la même douleur réunissait, Anne sa belle-fille qui pleurait un époux et sa fille Gertrude qui pleurait un frère ; elle leva les yeux au ciel et dit : « Puisque telle est la volonté de Dieu, nous devons souscrire à ce qu'il a résolu. » Puis, élevant les mains, elle s'écria : « Seigneur, je vous rends grâces de ce que vous m'avez donné un fils qui, aussi longtemps qu'il a vécu, m'a toujours aimée et respectée, et qui ne m'a jamais fait la moindre peine. Assurément j'aurais voulu le conserver, et cependant je suis fière de penser qu'il a répandu son sang pour vous, ô mon Dieu, et que vous l'avez appelé à jouir de votre gloire. Mon Dieu, je le recommande à votre miséricorde (1). » Témoignage touchant, sorti de la bouche de la meilleure des mères, témoignage plus éloquent encore que celui du pape Clément IV dans la bulle de canonisation et qui ne s'effacera jamais :

(1) *Légende*, Bolland , p. 229.

la Silésie prononcera son nom avec reconnaissance aussi longtemps qu'elle se rappellera l'invasion des Tartares et les périls auxquels elle fut alors exposée.

La pauvre veuve courut au champ de bataille, le corps de son mari était si affreusement mutilé qu'elle ne put le reconnaître qu'aux six orteils qu'il avait au pied gauche (1). On trouva non loin de là le corps du grand-maître Pompon et de plusieurs autres seigneurs qui étaient morts en même temps que lui. Il est impossible de se figurer la douleur que le peuple fit éclater quand on ramena ses restes à Breslau, et que, ensuite, en présence de sa mère, de son épouse et de sa sœur, on les déposa solennellement dans l'église des frères-mineurs de Saint-Jacques (Saint-Vincent) (2). Singulière coïncidence : c'était, en quelque sorte, pour s'élever un tombeau qu'il avait reconstruit le monastère et l'église détruits lors du troisième incendie de Breslau, en les affectant aux frères-mineurs qui, depuis quatre ans, s'étaient établis en dehors de la ville. La duchesse Anne voulut qu'on gardât le deuil du prince pendant une année entière,

(1) Klose, *Histoire de Breslau*, I, p. 437.

(2) Le 24 novembre 1832, le monument que la duchesse Anne avait fait élever, fut replacé solennellement, avec les restes du prince, devant le maître-autel de l'église Saint-Vincent. Le vieux cercueil de bois renfermait encore tous les ossements du duc ; la tête seule manquait.

c'est-à-dire tout le temps qu'elle administra, en attendant la majorité de son fils Boleslas II. Le deuil n'était que trop légitime, alors qu'on avait perdu à la fleur de l'âge un prince si distingué. Toutes les espérances de la Silésie semblaient être descendues avec lui dans la tombe. La discorde reparut bientôt avec ses enfants. Les seigneurs les plus illustres de la province étaient restés sur le champ de bataille, et l'autorité n'était pas assez forte pour réprimer les excès tyranniques des méchants. Beaucoup d'infortunés étaient sans asile, d'autres étaient estropiés ou pleuraient leurs proches qui gémissaient dans l'esclavage sans espérance d'en sortir, ainsi ces nombreux mineurs que les Tartares avaient transplantés au milieu des montagnes de la Sibérie et de l'Oural (1). Partout des églises, des couvents, des bourgades, des villes étalaient à la face du ciel leurs tristes ruines.

Notre sainte princesse n'avait pas négligé de faire rendre les honneurs de la sépulture aux héros morts sur le champ de bataille, et de donner ses consolations aux veuves de ces infortunés. A l'endroit où l'on avait retrouvé les restes de son fils, elle fit élever l'autel de la chapelle, et non loin de là elle fonda un

(1) Les Tartares avaient beaucoup d'égards pour les artistes et les ouvriers dont ils avaient besoin et qu'ils avaient intérêt à ménager.

couvent de bénédictins, duquel devait sortir un jour celui de Braunau ; magnifique monument qu'elle avait élevé à la mémoire du fils, sur qui avaient longtemps reposé ses espérances, et que le Seigneur avait tout-à-coup brisé comme un frêle arbrisseau.

XXIV

Comment notre sainte princesse annonça l'avenir à plusieurs personnes et comment elle choisit le couvent de Trebnitz pour son unique héritier.

Ces dons merveilleux, sache bien que
tu les as puisés à l'école de l'Esprit-Saint.
Henri Suso.

Rentrée dans son humble habitation dépendante du couvent de Trebnitz, que les religieuses avaient enfin pu retrouver pour vaquer de nouveau à leurs saints exercices, sous la protection de la règle et de la clôture, notre sainte princesse, rendue à la paix après laquelle elle soupirait depuis longtemps, pouvait considérer avec une complaisance légitime la carrière longue et pénible qu'elle avait parcourue. Elle avait vu le sceptre de la Silésie changer quatre fois de mains, quatre évêques se succéder sur le siége de Breslau et dix papes sur celui de Rome; elle avait eu à pleurer la mort de tous ses proches, sauf sa fille Gertrude, sa sœur Mathilde et son frère

Berthold. Elle pouvait à bon droit se croire arrivée au terme de sa carrière. Digne du nom qu'elle portait, elle avait toujours accompli la mission d'un ange de paix. Elle avait présenté en elle la réunion de toutes les vertus et s'était livrée à la pratique de toutes les bonnes œuvres. Par son renoncement extraordinaire aux plaisirs et aux honneurs, par la vie mortifiée qu'elle avait menée jusqu'au milieu de la cour, elle avait appris au pauvre à se contenter de son sort et avait ainsi comblé en partie l'abîme qui le séparait du riche. En même temps qu'elle s'abaissait jusqu'aux plus petits par une condescendance admirable, elle les relevait avec elle, en leur inspirant les sentiments les plus purs du christianisme. Délivrée des sollicitudes des honneurs terrestres, elle avait trouvé la paix en Dieu, et, ainsi, il lui avait été facile de la donner aux autres. Une fois ses deux fils s'étaient trouvés en face l'un de l'autre, à la tête de deux peuples ennemis, elle avait fait des efforts inutiles pour rétablir la paix ; mais Dieu avait appelé à son tribunal le prince le plus acharné à la lutte et l'avait condamné à l'immobilité du tombeau. Avertie par cet affreux malheur, elle avait engagé son mari à se tenir éloigné des intrigues et des projets de conquête, et, pendant quelque temps, elle avait réussi à dominer son ardeur. Cependant il avait pris les armes, et il avait trouvé, après un premier succès, les fers et la

prison; fidèle à son rôle de médiatrice, elle avait scellé par un double mariage la paix entre les deux maisons rivales. Enfin une grande douleur l'avait frappée quand elle l'avait vu mourir chargé de l'excommunication. A l'heure où la tranquillité du pays et les intérêts les plus sacrés de la foi avaient été compromis par une invasion épouvantable, elle avait vu son héroïque fils sacrifier généreusement sa vie, et elle avait eu le courage d'oublier sa propre douleur pour consoler celle des autres.

Maintenant elle aspire après la paix du ciel; si son corps est encore sur la terre, son âme vit déjà de la paix de Dieu. Etrangère aux préoccupations grossières, elle ouvre ses mains pleines de bénédictions à un peuple qui, depuis soixante-et-dix ans, est habitué à la voir et qui ne peut croire qu'il la perdra un jour.

Cependant avant qu'elle prît congé de la vie, Dieu lui ouvrit les yeux de l'âme et lui révéla différents évènements, plus ou moins prochains, qu'elle fit connaître à ceux qu'ils intéressaient. Les témoignages les plus dignes de foi nous la montrent ainsi favorisée du don de prophétie. On se rappelle cette Prussienne du nom de Catherine qu'elle avait mariée à son chambellan Boguslas de Schawoine; peu de temps avant sa mort, la voyant en proie à une grande affliction, elle lui dit : « Ma bonne amie, pourquoi t'occuper

ainsi inutilement des choses présentes alors que toi-même tu ne dois pas tarder à mourir? » A cette communication inattendue, Catherine pâlit et conçut un grand effroi, parce qu'elle savait, par sa propre expérience, que les pressentiments de sa maîtresse s'étaient souvent réalisés. Cependant, pour la tranquilliser, la princesse ajouta : « Ne t'attriste pas, ma bonne Catherine; tu mourras, mais tu reviendras ensuite à la vie. Voici le signe auquel tu reconnaîtras la vérité de mes paroles : tu seras mère, et tu donneras le jour à une fille; elle mourra et tu ne tarderas pas à la suivre. » Elle perdit en effet une petite fille qu'elle avait eue et fut elle-même pendant trois jours entiers comme privée de vie. Cependant on hésitait à l'enterrer parce que l'on avait cru remarquer en elle un reste de souffle, bien qu'elle fût insensible à l'action d'un fer rouge qu'on lui avait appliqué sur le corps. Enfin elle sortit de sa léthargie, et elle le dut, dans l'opinion commune, à l'intercession de la princesse. Hedwige était morte quand ce fait eut lieu.

Elle lui donna aussi quelque temps avant de mourir le conseil de profiter de l'occasion qu'elle avait alors d'apprendre à tisser et à broder avec l'or, en ajoutant que, plus tard, elle s'applaudirait de savoir le faire. Catherine suivit ce conseil; à trois reprises différentes, elle perdit ce qu'elle avait et rétablit ses

affaires, grâce à l'habileté qu'elle avait acquise dans ce genre de travail. Dieu sans doute voulut la récompenser par là de la fidélité avec laquelle elle servit sa maîtresse jusqu'à sa mort et de l'empressement qu'elle avait mis à profiter de ses exemples (1).

Un jour, en présence de la même personne, elle dit avec une vive expression de compassion que Démundis, son intendante, mourrait de mort subite ; ce fut ce qui arriva en effet un an environ après la mort de notre sainte (2).

Une fois la sœur Razlava, qu'elle avait guérie de son mal d'yeux, entra chez elle, en ayant, sans y faire attention, un hérisson caché, selon la mode du temps, dans les larges manches de sa robe (3). La princesse, sachant cette circonstance par une révélation divine, lui demanda d'un ton sévère pourquoi elle avait avec elle un objet si repoussant. La sœur se retira aussitôt, en se demandant ce que la sainte voulait dire. Aussitôt elle pensa au hérisson, le rejeta bien loin et revint auprès d'Hedwige qui lui dit : « Maintenant, ma chère enfant, vous pouvez approcher. Ayez soin désormais de ne plus porter sur vous de ces vilains animaux. » Un autre jour, sœur Julienne, entrant

(1) *Légende*, Bolland , p. 242.
(2) *Légende*, Bolland., p. 242 et 243.
(3) *Légende*, Bolland., p. 243.

dans le chœur au son de la cloche, traversa précipitamment la partie de l'église où l'on devait plus tard élever un autel en l'honneur de saint Stanislas. La princesse, appelant la religieuse, lui fit remarquer cet endroit et lui dit : « Sœur Julienne, cet endroit est réservé à un grand saint, et on y élèvera plus tard un autel en son honneur ; toutes les fois que vous y passez, ayez soin de lui témoigner à l'avance votre respect. » Il n'était pas question, à cette époque, de la canonisation de saint Stanislas. La prophétie de la princesse devait se réaliser quatorze ans après sa mort, 1257 (1).

Comme elle se trouvait avec sa belle-fille Anne et le fils de cette princesse, connu dans l'histoire sous le nom de Boleslas-le-Furieux, elle dit au jeune prince : « Malheur à toi, Boleslas, que de mal tu feras à ton pays ! » Dieu lui avait connaître à l'avance la légèreté et la barbarie de ce prince, qui fut en même temps faible jusqu'à la démence et violent jusqu'à la fureur. En recevant la jeune Hedwige, fille d'Henri, comte d'Anhalt, qui devait épouser ce prince, elle lui dit qu'elle aurait beaucoup à souffrir de la part de son époux. Elle vécut seize ans avec

(1) Saint Stanislas avait été assassiné le 8 mai 1079, pendant la célébration de la sainte messe, par le duc Boleslas, auquel il avait reproché ses débordements.

lui, mais ce furent des années de torture perpétuelle.

Elle dit aussi à Luthold, son directeur et son chapelain : « Combien je suis triste en pensant que mon petit-fils Boleslas vous fera tant de mal et vous enlèvera, ainsi qu'aux vôtres, tout ce que vous possédez ! » Comme il avait alors la faveur du prince, il s'étonna beaucoup de ce langage, et lui répondit : « Ne vous inquiétez pas, madame : les miens et moi, nous serons toujours bien avec Boleslas, notre seigneur. » Elle le regarda tranquillement et lui dit : « Je ne m'inquiète pas, mais ce que je viens de vous dire, arrivera. » L'historien ne nous dit rien du sort du chapelain.

Une autre de ses prophéties que l'évènement confirma, ce fut que le même Boleslas ferait violemment sortir ses deux sœurs du couvent de Trebnitz. Cependant l'une d'elles, Agnès, devait y rentrer et succéder un jour à sa tante Gertrude (1).

Une noble dame du nom de Sophie avait un fils du nom de Frédéric qui était entré dans l'ordre des Frères-Mineurs ; elle annonça, en présence d'Anne, sa belle-fille et de Gothlinde, sa suivante, l'apostasie de cet infortuné et sa sortie de l'ordre. « J'ai grande pitié, leur dit-elle, de l'excellente Sophie, en pensant que son fils quittera l'ordre dans lequel il est

(1) *Légende*, Bolland., p. 243.

entré. » Dix ans plus tard, la prophétie se réalisait.

Les mêmes témoins qui furent entendus dans le procès de canonisation, s'accordent à nous dire qu'elle annonça aussi à l'avance le jour de sa mort. Cependant comme s'il manquait quelque chose à ses bienfaits, elle voulut encore, avant de mourir, donner une nouvelle preuve de sa libéralité à ses chères filles de Trebnitz.

On se rappelle sans doute que son époux lui avait donné comme domaine la terre de Schawoine avec plein pouvoir d'en disposer à son gré et même, si bon lui semblait, de l'aliéner de son vivant : elle la donna, avant de mourir, à sa fille l'abbesse Gertrude, en stipulant que, à la mort de celle-ci, elle reviendrait au couvent. Trebnitz avait vu ses propriétés dévastées au temps de l'invasion des Tartares, et ses serfs étaient hors d'état de payer entièrement la dîme. Voici ce qu'elle dit dans la charte munie de son sceau, par laquelle elle se dépouillait du seul bien qui lui restât : « La bonté de Dieu, distributeur et dispensateur de tous les biens permet que cette terre soit consacrée à son service et à celui de ses saints. » A la prière de l'abbesse Gertrude, le duc Boleslas dont le cœur n'était pas entièrement étranger aux bons sentiments, ajouta encore plusieurs terres à cette donation de notre sainte.

—

XXV

Comment sainte Hedwige se disposa de bonne heure à la mort, et des luttes cruelles qu'elle eut à soutenir avec les démons ; comment elle fit connaître à plusieurs de ceux qui la visitaient l'état de leur âme et comment elle demanda à être enterrée auprès de ses petits-enfants, morts en bas-âge.

Sursum corda !

Vers la fin de l'été, à l'époque où le vent du nord commençait à souffler, et où les oiseaux voyageurs se réunissaient pour chercher un climat moins froid, la sainte princesse fit venir son confesseur, le frère Matthieu, de l'ordre de Cîteaux. Quand il fut arrivé, elle lui demanda instamment le sacrement de l'extrême-onction, bien que sa santé parût être encore assez bonne. Informées de son désir, les religieuses de Trebnitz furent en proie à une vive inquiétude, car il leur paraissait évident, que l'heure approchait à laquelle elles devaient se séparer de leur bonne

maîtresse. La sainte se faisait d'autant moins illusion que, dès l'époque de l'invasion des Tartares, elle avait commencé à souffrir de l'épuisement qui devait la conduire au tombeau. En recevant le sacrement de l'extrême-onction, elle voulait se préparer à la dernière et à la plus terrible de toutes les luttes, et se mettre à même de résister aux épreuves que le Seigneur lui réservait. Sa belle-fille Anne venait de partir pour Prague où elle allait visiter le roi Wenceslas, son frère ; elle espérait pouvoir être de retour assez tôt pour recueillir le dernier soupir de sa mère, dont le mal tournait en langueur.

Craignant toujours d'être à charge aux religieuses ou d'être cause de quelque violation de la règle, elle se priva presque entièrement, durant les dernières semaines de sa vie, de leurs soins affectueux et manda par un exprès sa chère Catherine de Schawoine, en lui recommandant d'arriver en toute hâte, afin de l'assister à ses derniers moments. Elle se rendit aussitôt auprès de la princesse qu'elle ne devait plus quitter.

Toutes ces dispositions inquiétaient les bonnes religieuses, en leur faisant comprendre qu'elles seraient bientôt condamnées à se voir séparées de leur mère chérie. Cependant l'une d'elles, sœur Adelaïde, vint trouver la princesse, et, ne croyant pas à un danger imminent, elle lui dit : « Madame, pourquoi vous

inquiéter de la sorte avec ce désir que vous exprimez de recevoir maintenant l'extrême-onction? Votre santé est encore bonne, et il n'y a rien en vous qui puisse faire supposer une mort prochaine. On ne donne pas ce sacrement à ceux qui se portent bien, mais à ceux-là seulement qui sont réellement en danger de mort. » La sainte lui répondit : « Je le sais bien, ma chère Adelaïde, je le sais bien, et ce que vous dites est parfaitement conforme aux règles de l'Eglise. Cependant il y a une chose à considérer : comme le chrétien mourant trouve dans ce sacrement des armes qui lui permettent de lutter contre les tentations de l'ennemi, il est important qu'il le reçoive avec les dispositions les plus saintes qu'il est possible. Bien que ma santé paraisse encore assez bonne, je serai bientôt au nombre des malades, et j'ai craint que l'excès du mal ne me permît pas plus tard de recevoir ce secours précieux avec les dispositions que doit y apporter une âme saintement empressée d'aller à Dieu (1). » Son désir ne tarda pas à être réalisé ; elle reçut l'extrême-onction, et, presque aussitôt son mal s'aggrava ; ainsi, cette fois encore, ses prévisions s'étaient réalisées.

Cependant pour qu'elle franchît tous les degrés de la perfection et qu'elle trouvât encore dans ses der-

(1) *Légende*, Bolland., p. 244.

niers instants une occasion de témoigner au céleste époux sa fidélité et son amour, il fallait qu'elle fût exposée à une nouvelle épreuve plus terrible que les précédentes. Sa légende nous donne une idée de ce qu'elle eut à souffrir en cette circonstance.

Un jour, avant sa maladie, comme elle allait d'une chambre à l'autre, sa fidèle Catherine vit trois démons se précipiter sur la princesse sous une forme humaine. Le tumulte qu'ils causèrent fut épouvantable. Ils frappèrent la sainte à coups de verges et lui dirent d'une voix furieuse : « Pourquoi es-tu si sainte? Pourquoi t'occupes-tu continuellement de ce que tu appelles des œuvres saintes? » Elle supporta avec une constance extraordinaire ces violentes attaques des esprits pervers, elle chercha sa force dans le signe de la croix et échappa par ce moyen à leur fureur. Ces assauts se renouvelèrent plusieurs fois. Un jour qu'elle s'éloignait de l'endroit où la lutte avait eu lieu, sa fidèle amie la suivit, et, saisie de compassion pour l'état où la sainte était réduite, elle chercha à attirer les bénédictions du ciel en faisant derrière elle le signe de la croix. Bien qu'Hedwige n'eût pu voir avec les yeux du corps ce qui se faisait derrière son dos, elle en sentit bientôt la mystérieuse influence, et, se retournant, elle dit à son amie : « Catherine, aie toujours soin de faire sur moi ce signe divin, car il possède une vertu extraordi-

naire grâce à la passion du Fils de Dieu (1). »

Tâchons de nous faire une idée de ce que notre sainte eut à souffrir dans cette épreuve cruelle, en empruntant à Gœrres quelques traits aussi saisissants qu'ingénieux. « Dans cet état, nous dit-il, les hauteurs et les profondeurs disparaissent également. Des nuages obscurs planent au-dessus d'elle, et elle est abimée par le sentiment du délaissement le plus complet. Du royaume de la lumière elle est plongée au sein des ténèbres de l'abîme : elle sent l'action des puissances de l'enfer s'exercer autour d'elle, et elle voit ses forces mystérieusement paralysées par l'influence immédiate de l'esprit mauvais. Les portes de l'abîme s'ouvrent devant elle, elle est exposée aux tentations les plus délicates, alors elle éprouve un secret tremblement, elle frissonne à la pensée de son abandon, et l'effroi règne au fond de son être. Les charmantes visions dont elle jouissait autrefois sont remplacées par les créations informes de l'enfer, des ombres impures s'agitent autour d'elle ; des spectres affreux, de plus en plus épouvantables, l'assiégent de toutes parts ; toutes les horreurs salissent son imagination ; au milieu de ce tumulte, les forces téné-

(1) *Légende*, Bolland., p. 244. — Voir les *Révélations de sainte Mechtilde, De l'arbre de la croix*. Liv. Ier, chap. XVIII, édit. Ratisb. 1857.

breuses qu'elle tenait comprimées par une discipline sévère, sortent de leur sommeil ; des voix inconnues qui surgissent de son propre fonds répondent à l'appel du démon, elle voit les passions, toutes ces passions qu'elle tenait depuis longtemps assujetties, la colère, la haine, l'envie, la jalousie conspirer contre elle avec l'affreux ennemi ; alors la pauvre âme se sent déchirée par toutes les tortures de l'enfer, et si elle ne savait qu'une main toute-puissante la retient sur le bord de l'abîme et l'empêche d'y tomber, elle deviendrait bientôt la proie du sombre désespoir. Enfin quand le temps de l'épreuve est passé, la même main la relève pour la transporter de nouveau dans l'empire de la lumière (1). »

Le mal faisant des progrès, l'abbesse Gertrude défendit aux religieuses et aux autres personnes de la maison d'aller chez la sainte de peur de la fatiguer ou de l'interrompre dans ses pieuses contemplations. Durant ces derniers jours de sa vie, Dieu lui fit encore connaître d'une façon mystérieuse des choses qu'elle ne pouvait savoir autrement. La sœur Wenceslasa qui avait longtemps tardé à rentrer au couvent après l'invasion des Tartares, étant venue la visiter, elle l'appela par son nom, bien qu'elle n'eût pas été informée de son arrivée, et qu'elle fût tournée

(1) *Œuvres du B. Henri Suso, préface de Gœrres*, p. 52.

de l'autre côté. Un jour deux sœurs, Pinnosa et Bénédicte vinrent la visiter malgré la défense de l'abbesse. Reconnaissant Pinnosa qui s'avançait la première, elle la toucha d'un petit éventail en tresses de palmier (c'était sans doute une curiosité, provenant de l'Orient que quelque voyageur lui avait rapportée), et lui dit : « Pourquoi venez-vous ici sans la permission de l'abbesse? Vous essayerez peut-être de mentir, mais cela est inutile. Allez lui demander pardon de votre faiblesse; si cela vous fait plaisir, vous reviendrez quand vous aurez sollicité et obtenu la permission. » Pinnosa se trouva interdite. Elle craignait l'abbesse qui punissait sévèrement les moindres fautes au chapître, en présence des religieuses; cependant elle se rendit auprès d'elle et revint avec la permission. La sainte la voyant revenir, bien qu'elle eût le visage tourné de l'autre côté, lui dit d'une voix sévère : « Hors d'ici, hors d'ici la malheureuse qui conspire contre son ordre! » Pinnosa se jeta à terre et implora son pardon. Hedwige le lui accorda, en lui disant : « Désormais, mon enfant, ne faites plus rien sans permission, car c'est la permission demandée qui rend méritoire le joug sacré de l'obéissance (1). »

Eugénie et Gaudentia, sœurs par le sang et par la

(1) *Légende*, Bolland., p. 244 et 245.

profession religieuse, devaient passer la nuit auprès de la malade. Gaudentia dit à l'autre : « J'y vais bien volontiers, mais je crains que, en me voyant, elle ne révèle mes péchés, de même que dernièrement elle a reproché à sœur Pinnosa sa désobéissance et à sœur Razlava le hérisson qu'elle avait dans sa robe. » Cependant sa sœur la détermina à l'accompagner. Quand elle arriva à la porte de la chambre où se trouvait la malade, elle recommença à craindre et laissa sa sœur entrer seule. Bien que la sainte n'eût pas pu apercevoir ce qui se passait à l'extérieur, elle dit à Eugénie : « Ma chère, allez trouver votre sœur qui reste à la porte, et dites lui au nom de Dieu et au mien : Tu as commis tel et tel péché — elle les désigna de la façon la plus précise; — aie donc recours à la pénitence, et lave-toi de toutes tes souillures. » Eugénie obéit. Sa sœur trembla de tous ses membres quand elle vit que la princesse avait lu dans son cœur. Elle alla se purifier de ses péchés, et dès lors elle ne craignit plus d'aller visiter la sainte (1).

Comme la maladie faisait des progrès de plus en

(1) *Légende*, Bolland., p. 245. Gœrres dans sa *Mystique*, montre dans un grand nombre de saints ce phénomène de la pénétration des cœurs. Ils font pour les maladies de l'âme ce que les médecins font pour celles du corps qui leur sont révélées par certains signes inconnus des profanes.

plus inquiétants, l'abbesse Gertrude songea à faire revenir immédiatement la princesse Anne de Prague, afin qu'elle eût la consolation d'assister aux derniers moments de sa mère, mais la sainte l'en empêcha en lui disant : « Ne craignez rien ; il est tout à fait inutile de faire chercher ma fille ; je ne mourrai pas avant son retour. » Gertrude lui demanda alors où elle voulait être enterrée. L'humble princesse qui avait toujours fui les honneurs et les distinctions, lui répondit qu'elle désirait être enterrée dans le cimetière commun. Puis voyant que cela contristait sa fille, elle la pria de la faire enterrer dans la salle du chapître (on se rappelle que ses parents reposaient aussi dans le chapître du couvent de Diessen, sur l'Ammersée). Gertrude, contrariée de ce désir exprimé par sa mère, lui dit que son intention était de la placer dans l'église même, à côté de son père. Mais elle combattit vivement ce projet et répondit : « Ma fille, si tu tiens à ce que je repose dans l'église, je t'en conjure au nom du Seigneur, ne me rapproche pas de la tombe de ton père auquel je suis en quelque sorte devenue étrangère. La mort ne doit pas me rapprocher de celui dont l'amour de la continence m'a si longtemps séparée. » — « Dans ce cas, mère bien-aimée, nous vous réunirons à votre fils, notre frère Conrad. » — « Non, reprit la sainte princesse. Mais si votre volonté formelle est que je repose dans l'église, enter-

rez-moi devant l'autel de saint Jean l'Evangéliste. » C'était là qu'étaient enterrés plusieurs de ses petits-fils, des enfants d'Henri-le-Pieux, morts en bas-âge. Leur innocence les lui rendant chers, elle désirait se rapprocher d'eux dans la mort, parce qu'elle avait souvent médité la parole du Sauveur : « Si vous ne devenez pas semblables à des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » D'ailleurs elle avait aussi sans doute un culte particulier pour saint Jean, dont sa nièce Elisabeth avait fait son patron particulier et dans lequel elle voyait, comme elle, un parfait modèle de pureté virginale. Cependant l'abbesse auquel ce projet ne souriait guère, lui dit : « Mère, nous vous enterrerons au pied de l'autel de saint Pierre, afin que votre tombeau soit plus en vue. » Alors, éclairée par l'esprit prophétique, elle lui dit : « Si vous réalisez ce projet, vous vous en repentirez bientôt à cause des embarras qui en résulteront. » Sa prédiction ne tarda pas à s'accomplir à cause du grand nombre d'infortunés qui venaient de toutes parts se presser autour de son tombeau. Elle hésitait toujours beaucoup à faire de ces révélations qui prouvaient ses rapports avec Celui qui habite au sein d'une lumière inaccessible ; quant à Gertrude, elle s'était fait une loi de ne parler à personne des communications saintes que lui faisait sa mère (1).

(1) *Légende*. Bolland., p. 245.

XXVI

Comment, dans sa dernière maladie, les saints du ciel vinrent la visiter ; puis comment elle prit congé des siens et des prodiges qui éclatèrent au moment de sa mort.

Mon cœur est prêt, Seigneur ! Mon cœur est prêt ! *Ps.*, LVII, 8.

Comme le temps approchait auquel l'âme de la servante du Seigneur devait être déchargée des liens d'un corps grossier et périssable, et qu'elle allait recevoir la récompense de l'inviolable fidélité avec laquelle elle avait rempli sa longue et pénible carrière, sans avoir un seul jour laissé s'éteindre la lampe des vierges sages, les portes de la Cité sainte où elle désirait être enfin introduite s'ouvrirent avant le temps, et plusieurs des habitants de la Jérusalem céleste vinrent à elle pour lui faire goûter dès lors quelque chose des joies divines et lui donner une douce compensation des luttes terribles qu'elle avait soutenues contre les mauvais esprits. Cette consola-

tion exceptionnelle lui fut accordée le 8 septembre, jour de la nativité de la Vierge, au moment où la cloche appelait à l'église les sœurs et celles qui la gardaient. Seule la fidèle Catherine était demeurée à ses côtés. Tout à coup elle vit entrer dans la chambre plusieurs personnes étincelantes de lumière. Elles vinrent à elle d'un pas léger et sans bruit, et la sainte, donnant un libre essor à sa joie, les salua, en leur disant : « Chères saintes, soyez les bien-venues, sainte Marie-Madeleine, sainte Catherine, sainte Thècle, sainte Ursule. » Elle désigna encore d'autres saintes par leur nom. Catherine comprit qu'elle s'entretenait avec elles de l'heure de sa mort. Vers la fin des vêpres, ces saints personnages disparurent avec la lumière divine qui les entourait.

Vingt jours plus tard, le jour de la fête de saint Matthieu apôtre, comme les religieuses étaient réunies au chapitre et qu'il n'y avait auprès d'elle que les sœurs Pinnosa et Bénédicte, elle leur dit de s'agenouiller et de prier. Comme elles lui demandaient le motif de cet ordre, elle leur répondit : « Ne voyez-vous pas sainte Marie-Madeleine et sainte Catherine? » Elle nomma encore un saint martyr dont elles ne retinrent pas le nom parce qu'elles ne savaient pas le latin (1). Ainsi le Seigneur daignait

(1) *Légende*, Bolland., p. 246.

accorder des faveurs toutes spéciales à sa bien-aimée, avant de la faire participer à la surabondance de ses joies.

Parmi les dames de haute naissance qui vinrent visiter notre sainte dans sa dernière maladie, il s'en trouvait une, aussi distinguée par ses vertus que par sa naissance, et pour laquelle Hedwige avait beaucoup d'estime; elle s'appelait Myleïsa. Après une conversation longue et intime, elle se leva et se disposa à partir, heureuse de l'avoir vue une fois encore. La sainte qui pouvait faire à peine quelques mouvements, lui dit : « Approche-toi, chère Myleïsa, et reçois le baiser de ma bouche, car, si tu pars aujourd'hui, tu ne me reverras plus sur la terre. »

Elle devait mourir le 15 octobre, vers le soir, à l'heure où elle avait coutume de prendre son frugal repas. La duchesse Anne venait d'arriver de Prague, comme si elle était rappelée par un avertissement secret. En la voyant entrer, la sainte dit à l'abbesse Gertrude, aux religieuses et aux autres personnes présentes : « Ne vous avais-je pas dit que je ne mourrais pas avant le retour de ma fille? » Ce fut un moment solennel, tous les cœurs étaient saisis d'une vive émotion. Hedwige s'était fait mettre autour de la tête le voile qui avait appartenu à sa nièce Elisabeth, et qu'elle considérait comme un trésor précieux, elle avait les yeux fixés sur la petite statue de la Vierge

en ivoire, qu'elle portait toujours avec elle et dont elle avait ressenti si souvent l'influence salutaire. Elle jeta une dernière fois sur tous les assistants un regard mystérieux qui semblait venir déjà du ciel; son souffle s'affaiblit, et elle remit son âme entre les mains du Seigneur. Elle était entrée dans l'éternel repos.

Son corps qu'elle avait toujours négligé, ou plutôt qu'elle avait soumis avec tant de rigueur au joug de l'esprit, était devenu méconnaissable à cause de ses mortifications excessives. Elle l'appelait toujours son méchant âne (1) et n'avait jamais cessé de lutter contre ce qu'elle appelait son indocilité et sa désobéissance. Que l'on tienne compte en outre des ravages produits par les années, et l'on devra trouver encore plus extraordinaire la transformation qui s'opéra en elle immédiatement après sa mort.

La sœur Wenceslasa fut chargée de laver, conformément à l'usage, le corps de la morte avec plusieurs de ses compagnes. Ce fut alors que l'on découvrit le rude cilice qu'elle portait depuis longtemps et la ceinture de crins qu'elle avait autour du corps. A peine son corps fut-il débarrassé de ces instruments de pénitence que l'on put y voir les premiers signes de

(1) D'autres saints ont aimé à donner la même qualification à leur corps.

la glorification. Sa peau à laquelle ses mortifications avaient donné une teinte brunâtre, parut tout-à-coup blanche comme la neige et jeta un éclat extraordinaire. Pendant tout le cours de sa dernière maladie, on avait remarqué en elle un teint bleuâtre et livide ; tout-à-coup son visage s'illumina, une agréable rougeur couvrit ses joues et la fraîcheur de la vie reparut sur ses lèvres. En un mot elle se trouva instantanément transformée, et on eût pu croire, en la voyant, non qu'elle était morte, mais qu'elle sommeillait. Ses pieds qu'elle prenait si rarement la peine de protéger, étaient maintenant aussi blancs que le lait. Ainsi rajeunie et glorifiée dans tout son être, elle proclamait à tous que, du sein de son abaissement volontaire, elle s'était élevée jusqu'au trône de la gloire et qu'elle était déjà revêtue de la robe brillante de l'immortalité. Chacun contempla avec admiration les glorieuses traces du zèle qui l'avait armée contre elle-même, les rugosités de ses genoux devenus presque aussi durs que la terre qu'ils foulaient, les gerçures de ses mains, les traces imprimées dans sa chair par les verges, le cilice et la ceinture de crins.

Les religieuses s'approchaient à l'envi des restes de la sainte pour se procurer quelque relique ; dans leur amour, elles auraient voulu ne pas se séparer de leur sainte mère et la conserver avec elles. Cependant on ne tarda pas à la transporter à l'église où elle fut,

durant trois jours, exposée à la pieuse curiosité et aux hommages de la foule. Un nombre considérable de personnes vinrent prier autour de son corps, rendant grâces à Dieu des merveilles qu'il manifestait dès lors dans la personne de sa fidèle servante. Cependant la nouvelle de sa mort s'était répandue dans tout le pays. Comme elle avait toujours vu dans les pauvres ses meilleurs amis, il y avait partout une multitude de personnes inconsolables qui la pleuraient. Les misérables avaient perdu en elle leur mère et leur appui. Les religieuses surtout, on ne connaissait pas encore à cette époque l'art de dissimuler la douleur, éclataient en pleurs et en sanglots.

Une chose qui dut les consoler dans leur affliction, ce fut qu'elles reçurent les premiers effets de l'intercession de la bienheureuse. La sœur Jutta avait une main presque entièrement paralysée par suite d'une saignée mal faite. Pleine de confiance dans ses mérites, elle toucha la robe dont on avait revêtu la princesse pour l'exposer aux regards du peuple. Elle remarqua qu'il s'échappait du corps une odeur agréable et insolite, et sa main retrouva aussitôt la vie qu'elle avait perdue. Une autre religieuse, la sœur Marthe, éprouvait, par suite du dessèchement de la glande salivaire, une soif si extraordinaire que rien ne pouvait la satisfaire; la chose allait si loin que, en entrant dans l'église, elle avait plusieurs fois bu

l'eau bénite qui s'y trouvait et que l'abbesse avait dû la reprendre en plein chapitre. L'infortunée, ne sachant à qui se recommander, courut à la chambre où l'on avait lavé le corps de la sainte et fit cette prière : « Chère sainte, délivrez-moi du tourment et des humiliations que me cause cette soif continuelle. » Elle prit le bassin dans lequel l'eau se trouvait encore, en arrosa sa bouche et son cou et se sentit délivrée.

Avant l'enterrement, l'abbesse dit à la sœur Wenceslasa de retirer le voile de sainte Elisabeth qui enveloppait encore la tête de sa mère, elle voulait conserver et soustraire à la corruption cet objet précieux, qui lui rappelait en même temps sa tante et sa mère. En découvrant la face de la sainte, la sœur remarqua qu'elle avait la bouche ouverte, et qu'il s'en exhalait une odeur délicieuse. Quant au reste du corps, il avait perdu la blancheur matte qu'il avait au moment où on l'avait lavé, et il présentait alors une teinte plus lumineuse (1).

Les funérailles de notre princesse se firent sans doute avec une grande solennité, et on vit y prendre part Thomas Ier évêque de Breslau, d'autres dignitaires ecclésiastiques amis de la famille, les parents de la sainte et une multitude considérable. Il n'était

(1) *Légende*, Bolland , p. 246.

pas possible que, malgré l'humilité de la sainte qui avait demandé à être enterrée dans le cimetière commun, on retranchât quelque chose de la pompe usitée pour les princes et les princesses. Ses restes mortels furent déposés, comme nous le voyons par le récit des miracles qui eurent lieu sur sa tombe, devant l'autel de saint Pierre, en face du chœur, dans l'église Saint-Barthélemi de Trebnitz (1). Ses paroles prophétiques ne tardèrent pas à se réaliser, et l'on vit bientôt d'innombrables pèlerins, venus des pays les plus éloignés, se presser autour de son tombeau. Leur concours fut tel que la communauté en ressentit bientôt les inconvénients ; les malheureux, privés des bienfaits qu'elle leur avait accordés pendant sa vie avec tant de générosité, l'invoquaient avec confiance

(1) On ne trouve aucun détail sur ses funérailles ni dans la légende, ordinairement si exacte, ni dans les autres sources contemporaines ou rapprochées d'elle. Le monument le plus ancien qui nous en dise quelque chose, ce sont les *Illustrations de la légende de saint Hedwige*, n° 50 et 51. Bien qu'on ait conservé jusqu'en plein quatorzième siècle l'usage d'enterrer sans cercueil, on voit ici la sainte dans une bière en forme de bahut. Un prêtre, peut-être l'évêque Thomas, préside l'office; trois clercs, ayant devant eux un grand antiphonaire, chantent les psaumes. On voit sur les côtés l'abbesse Gertrude avec cinq religieuses, en avant du cercueil la duchesse Anne avec une autre dame (peut-être Myleïsa dont il a été question plus haut), et d'un autre côté des infirmes accroupis.

et la conjuraient de se rappeler encore ceux qu'elle avait tant aimés sur la terre (1).

(1) Les miracles qui eurent lieu autour du tombeau prouvent que la sainte fut enterrée, non dans le cimetière, mais à l'intérieur de l'église.

—

XXVII

Des nombreux prodiges que Dieu opéra à Trebnitz à l'intercession de la glorieuse princesse Hedwige.

> Ils s'entretiennent de votre gloire et de votre sainteté et racontent vos prodiges. *Ps.* CXLIV, 5.

Cependant les plaintes des pauvres et les pleurs des religieuses de Trebnitz ne tardèrent pas à se changer en des cris d'allégresse, et on parla dans tout le pays des nombreux miracles que le Seigneur avait opérés pour glorifier sa servante. Cela ne fit qu'augmenter l'admiration et la confiance. Chacun était convaincu que Dieu avait mis en quelque sorte dans ses mains le trésor de ses faveurs, afin de les dispenser libéralement à ses enfants. Des nombreux faits de ce genre dont sa légende est remplie, nous n'extrairons qu'un petit nombre qui suffisent pour confirmer le lecteur dans sa dévotion envers notre sainte. Laissant de côté les faits qui peuvent être discutés, bien que, à nos yeux, il soit difficile de ne

pas leur attribuer un caractère miraculeux, nous nous bornerons à ceux que la science moderne n'a pu expliquer et dans lesquels il faut voir par conséquent l'intervention incontestable de la divinité (1).

Huit personnes échappèrent à la mort ou furent ressuscitées grâce aux prières de la sainte. De ce nombre fut un enfant de sept ans, fils du chevalier Vitoslas de Borech ; déjà sa petite poitrine s'était soulevée, bien qu'il respirât encore. Aux cris déchirants de la mère : « Notre enfant s'en va, c'en est fait de lui, nous n'avons plus d'enfant, » le père qui était également malade leva les mains vers le ciel et fit cette prière : « Ma sainte dame Hedwige, je vous

(1) Nous aurions pu, à l'exemple d'autres historiens, nous borner a reproduire les miracles relatés dans la bulle de canonisation de notre sainte ; mais comme ils sont en petit nombre, nous avons cru devoir indiquer, en les abrégeant, quelques autres miracles qui ne sont pas suspects, après l'examen sévère auquel un auteur célèbre, M. Henschell, les a soumis dans le travail intitulé : Les miracles de sainte Hedwige en Silésie, au 13e siècle (*Janus, Journal de médecine, t. II, p. 2., n° I, Gotha,* 1852.) « La vie de sainte Hedwige, nous dit-il, écrite postérieurement à 1263 par un auteur anonyme, renferme la description souvent minutieuse de soixante cas où nous voyons, dans des maladies graves, inutilement soumises aux soins de l'art ou réputées incurables, les patients recourir de leur lit de douleur à l'intercession de la sainte ou lui être recommandés par leurs parents ou leurs amis ; des sujets atteints de maladies chroniques se rendre en

ai servie, et vous m'avez aimée alors que vous étiez sur la terre ; faites-moi la grâce de rendre par votre intercession mon cher fils à la vie ; ce sera la meilleure récompense de mes services. » A peine avait-il fini que l'enfant se tourna vers lui, et le regarda en souriant ; il put sortir du lit au bout de trois jours, bien qu'il eût été malade de la fête de Saint-Michel à celle de Saint-Martin. L'année suivante, le même enfant reçut d'un cheval un coup si violent qu'il resta comme mort pendant tout le temps qu'il faut pour faire à pied un mille polonais. Il revint à lui, mais une excroissance de chair qui avait été la suite de sa blessure, le mit de nouveau en danger de mort. Le

pèlerinage au tombeau de la sainte ou y être conduits par leurs proches, et dans tous ces cas une guérison miraculeuse récompenser leur confiance. » Après avoir exposé scientifiquement ces différents cas, obligé de se prononcer, il n'hésite pas à reconnaître l'insuffisance des explications naturelles, et ajoute : « Le malade n'a-t-il à attendre sa guérison que de l'art du médecin ? Ne peut-il pas, en se tournant vers Dieu par la foi, la prière confiante et persévérante, obtenir sa guérison de Celui qui a dans les mains la direction de toutes les forces tant visibles qu'invisibles ? » (*P.* 15). L'illustre médecin n'hésite pas à reconnaître que ces guérisons ne peuvent s'expliquer que par la foi et la piété qui régnaient au moyen âge avec tant d'autorité. Nous avons cru devoir nous arrêter sur le témoignage d'un savant dont la réputation est européenne, d'autant plus que le travail où il se trouve est peu connu.

père qui n'avait pas oublié la première grâce qu'il avait reçue se rendit à Trebnitz le jour de l'Epiphanie. Tandis qu'il était en route, son jeune enfant fut tout-à-coup guéri ; et au moment où il revint, sa femme courut au-devant de lui, en lui disant : « Notre fils est complètement guéri grâce à une miséricorde toute particulière de Dieu. » Lors du procès de canonisation, le père était encore si ému en rendant compte de cette guérison qu'il pouvait à peine parler.

Une jeune fille de Breslau, âgée de dix-huit ans, tomba dans l'Oder au moment où elle y puisait de l'eau, et fut entraînée par le courant sous les roues de quatre moulins, placés à proximité l'un de l'autre. Aux cris poussés par un témoin de cette scène, Berchta, tante de cette infortunée, arriva aussitôt et fit cette prière : « Glorieuse sainte, je vous en conjure ; ne permettez pas que ma nièce périsse, faites qu'elle échappe au danger. » Plusieurs personnes accoururent et joignirent leurs prières aux siennes ; d'autres allèrent chercher des barquettes et des perches, bien que le fleuve eût en cet endroit au moins vingt coudées de profondeur. Enfin on aperçut sur l'autre rive la jeune fille, vivante et intacte, occupée à sécher ses vêtements : elle avait passé trois-quarts d'heure sous l'eau. Elle porta longtemps sur le dos quelques meurtrissures qui provenaient des roues.

Le jour de l'exaltation de la sainte croix, le fils d'un meunier, Nicolas, tomba également dans l'Oder et disparut. Aux cris poussés par la mère, le maître du moulin, Gauthier de Pratzow, accourut avec plusieurs autres hommes. Il vit bientôt que l'enfant avait la tête engagée sous la roue dans une pièce de bois, tandis que les pieds surnageaient. Comme on n'avait pas sous la main de levier assez fort pour soulever la grosse roue, on fit plusieurs fois retomber sur elle toute la masse d'eau ; mais elle serrait tellement le corps de l'enfant qu'elle ne fit pas le moindre mouvement. Enfin on se procura des pièces de bois et on dégagea l'enfant ; il était bleu, froid, immobile, roide comme du bois, en un mot il était mort. Le père n'avait plus d'espoir, cependant il fit cette prière : « Sainte Hedwige, daignez ressusciter mon enfant : si vous m'accordez cette grâce, nous irons ensemble pieds nus en pèlerinage à votre tombeau. » On fit rejeter à l'enfant qui était tout meurtri, l'eau qu'il avait bue, et on le mit auprès du feu. Il resta immobile depuis midi jusqu'au coucher du soleil ; cependant les fidèles ne cessaient de prier Dieu par les mérites de la sainte. Enfin il commença à respirer ; le lendemain matin, il ne souffrait plus et ne conservait qu'une meurtrissure bleuâtre.

Un enfant de deux ans, fils du burgrave Vincent de Rosenberg, était également tombé dans l'Oder.

Ses parents l'avaient vu revenir à la vie après avoir fait le vœu de le conduire en pèlerinage au tombeau de la sainte. Ce vœu n'ayant pas été accompli, l'enfant était mort ; il ressuscita ensuite quand la promesse eut été réitérée.

L'épouse d'un bourgeois de Breslau, appelée Elzuma, avait chargé une femme du nom de Boguslaza de veiller sur sa petite fille, âgée de cinq semaines seulement. Cette femme étant sortie, un porc pénétra dans la chambre, renversa le berceau et étouffa l'enfant. Les parents, se reprochant cette mort, songèrent immédiatement à ce que la renommée disait des miracles opérés par l'intercession de la sainte, et implorèrent instamment son assistance. En rentrant dans la chambre où ils avaient déposé, pour l'enterrer, la jeune enfant morte depuis plus de deux heures, ils la retrouvèrent pleine de vie.

Une femme était morte dans le diocèse d'Olmutz ; elle fut condamnée à souffrir les peines du purgatoire, pour certains péchés dont elle n'avait pas suffisamment fait pénitence durant sa vie. Sainte Hedwige lui apparut sous une forme sensible, alors qu'elle était au milieu des flammes, elle l'en délivra et la rappela à la vie. Cette femme n'avait jamais entendu parler des miracles obtenus par l'intercession de la sainte, elle ne connaissait même pas son nom. Ramenée à son ancien état, elle raconta ce qui s'était passé et

vécut encore quatre années, célébrant les louanges de son insigne bienfaitrice. Ce qu'elle raconta était confirmé par des cicatrices de brûlure qu'elle avait encore sur le corps.

Un homme était mort à Prausnitz; on l'exposa durant deux jours pour le transporter ensuite au cimetière du couvent de Trebnitz. Mais il ressuscita. Cette nouvelle étant arrivée aux oreilles du duc Boleslas, il refusa d'y croire; il fit comparaître le mort, ainsi que son seigneur pour déposer solennellement devant lui. Ils affirmèrent l'un et l'autre que le fait était réel et dû à l'intercession de la princesse (1). Rien de mieux constaté que ces faits qu'il est impossible de révoquer en doute.

Une noble dame polonaise, la femme de Simon, burgrave de Gnésen, éprouvait depuis deux ans des douleurs telles dans la tête qu'elle ne pouvait plus ni manger ni boire et qu'il lui était même impossible de supporter un oreiller sous la tête. Enfin elle prit

(1) Voir le récit détaillé de ces faits et d'autres analogues dans la *Légende*, Bolland. On y trouve en particulier l'histoire d'un enfant de trois ans, fils d'un serrurier de Breslau, qui avait disparu et que l'on supposait avoir été volé pendant la foire par des aventurières. Le père ayant promis que, s'il retrouvait son enfant, il donnerait aux pauvres en l'honneur de la sainte un poids de froment égal à celui de son enfant, une femme se présenta à lui et lui indiqua où il était. *Légende*.

le parti de se rendre au tombeau de la sainte avec un nombreux cortége. Son mari, en se séparant d'elle, lui dit : « Quoiqu'il arrive, je te confie à Notre-Seigneur et à sa sainte Hedwige. » A peine s'était-elle mise en route que la douleur avait diminué. Arrivée à Trebnitz, elle fit cette prière : « Sainte Vierge Marie, dites à votre fidèle servante Hedwige de venir à mon aide ; sainte Hedwige, daignez assister votre indigne servante. » Après avoir accompli ses dévotions, elle fut instantanément guérie en présence des seigneurs de sa suite et des religieuses du couvent. Les prêtres chargés des informations reçurent eux-mêmes son témoignage.

Six aveugles furent également guéris ; seulement ils ne le furent pas instantanément, mais après s'être transportés plusieurs fois au tombeau de la sainte ou après y avoir fait un assez long séjour. Ainsi un certain Wenceslas, fils d'un nommé Bratko de Solnitz, après être resté aveugle de la Pentecôte à la Saint-Michel, fut conduit à trois reprises différentes à Trebnitz par sa grand-mère et fut guéri à la troisième visite. Un aveugle d'Oels, que le frère Giselbert avait logé à l'hôpital du couvent, implora sa guérison pendant trois semaines ; il l'obtint le jour de la Saint-Georges en présence du frère et de plusieurs autres personnes, suivant le rapport qui fut fait aux commissaires.

Cependant, comme il arrive toujours en pareil cas, plusieurs doutaient de la réalité des prodiges qui s'opéraient sur le tombeau de la sainte. On devait y conduire, conformément à un vœu de sa mère, la fille d'un certain Fréderic de Brieg. Déjà les chevaux étaient à la voiture quand survint l'oncle de la jeune fille, le chevalier Conrad, lequel dit qu'il valait mieux laisser les chevaux à l'écurie ou les faire travailler. Malgré cela la mère fit le voyage projeté et déposa l'enfant sur l'autel de Saint-Barthélemi. Chose extraordinaire : ce ne fut pas là qu'elle fut guérie, mais sur le tombeau même de la sainte. La mère retourna chez elle avec l'enfant guérie à la confusion de l'incrédule.

Des malades de toute espèce, des sourds, des muets, des boiteux, des paralytiques, des possédés, éprouvèrent soit à distance soit à Trebnitz même l'heureux effet de l'intercession de la sainte. Le jour de la Pentecôte, la sœur Julienne recouvra l'ouïe qu'elle avait perdue depuis la fête de l'Epiphanie. Tandis qu'elle avait la tête appuyée sur la tombe de la sainte et qu'elle priait avec ferveur, il lui sembla qu'une petite pierre brûlante lui descendait dans l'oreille. Toutes les sœurs de la maison furent témoins du prodige. Une certaine Magusca, fille d'André de Michovitz, paralysée de la langue et des pieds, visita tous les jours pendant quatre semaines le tombeau

de la sainte, en s'y traînant péniblement. Un jour, une femme toute étincelante de lumière lui apparut et lui dit : « Pourquoi es-tu là? Va donc à l'église. » Elle la suivit, et pria, mais de cœur seulement, parce qu'elle avait la langue paralysée. Le jour de la Pentecôte au soir, les liens qui retenaient sa langue disparurent, et elle recommença à marcher sans difficulté.

Snégula, femme d'un habitant de Breslau, qui avait antérieurement été guérie de la surdité, fut frappée d'une paralysie à la langue, aux mains et aux pieds, le jour de la Saint-Laurent tandis qu'elle cueillait des noisettes. Au bout d'un an, Berthold, curé de la ville, l'engagea à visiter le tombeau de la sainte; sa mère Bélysa et une femme nommée Jutta l'y portèrent à plusieurs reprises. Elle y était encore le dimanche du *Lætare;* comme on allait fermer les portes, la mère de la malade voulut l'emmener quoique la grâce sollicitée n'eût pas été obtenue. Tout-à-coup, comme si l'inquiétude lui eût délié la langue, elle s'écria : « Ma mère, que faites-vous? Vous me faites mourir, parce que vous ne savez pas que je commence à aller bien. » Elle était pleinement guérie, et elle put retourner à pied.

Une guérison des plus remarquables est celle d'une vieille femme de la Poméranie, qui avait depuis trente ans une main complètement paralysée. Le bruit des guérisons obtenues par l'intercession de

sainte Hedwige ayant pénétré jusque dans le nord, elle se rendit à Trebnitz avec une vingtaine de personnes. Elle y fit ses dévotions et fut guérie en présence de tout ce monde. Le dominicain Lambert examina avec soin toutes les circonstances de sa guérison, afin de pouvoir en rendre compte. La personne elle-même et ceux qui l'avaient accompagnée satisfirent à toutes ses questions, de façon à ne pas lui laisser le moindre doute. De retour en Poméranie, elle dut comparaître devant le duc Zwantopolc qui se trouvait alors avec un grand nombre de chevaliers, au château de Schwetz sur la Vistule, non loin de Marienwerder. Les témoins oculaires lui dirent : « Prince, cette femme est née dans cette localité; nous savons qu'elle a souffert de son mal pendant un grand nombre d'années ; maintenant elle est guérie, et elle doit cette faveur à l'intercession de sainte Hedwige. » Ils firent aussi paraître devant lui le père de la femme, lequel était très-âgé. Alors le duc éclata en sanglots et dit en présence de tous les chevaliers : « Seigneur, mon Dieu, j'ai beaucoup péché contre vous. Je n'ai pas mérité de voir la sainte, bien que je sois souvent allée en Pologne alors qu'elle était en vie (1). »

(1) C'était l'auteur de l'attentat commis à Gonzawa contre la personne d'Henri-le-Barbu.

Une autre femme de Schwetz était tellement courbée que, quand elle marchait, sa poitrine touchait presque à ses genoux. Malgré la difficulté qu'elle éprouvait à marcher et quoiqu'elle ne pût faire qu'un demi-mille par jour, elle ne balança pas à entreprendre un si long voyage, et arriva ainsi à quatre milles de Trebnitz. Là elle se redressa tout-à-coup et se sentit parfaitement guérie. Cependant elle alla jusqu'à Trebnitz, afin d'accomplir son vœu et ne retourna à Schwetz qu'après avoir offert ses remercîments à la sainte, sur son tombeau. Le plus extraordinaire fut que ses anciennes connaissances ne la reconnurent pas, tellement elle semblait rajeunie et changée. Comme on savait quelle difficulté elle avait antérieurement à marcher, ce miracle fit une grande impression non-seulement sur le peuple, mais encore sur le duc Zwantopolc, sur son fils Mestwin, sur le Palatin et les autres seigneurs de la cour. Tous les renseignements que l'on avait pu prendre n'avaient fait que confirmer la réalité du fait.

Henri, fils du chevalier Albert de Prausnitz, avait, à l'âge de huit ans, les jambes tellement grêles qu'il pouvait à peine marcher. Sa mère Béatrice, profondément affligée de cet accident, promit à la Vierge de jeûner toute sa vie un jour par semaine si l'enfant parvenait à marcher. Depuis longtemps elle sollicitait inutilement cette faveur, car Dieu semblait l'avoir

réservée à l'intercession de sainte Hedwige. Elle reçut dans son sommeil l'avis d'aller avec l'enfant en pèlerinage au tombeau de la sainte, et suivit ce conseil. Arrivée à Trebnitz, elle fit cette prière : « Sainte Hedwige, ayez pitié de mon fils ; si vous le guérissez, je vous promets de le faire instruire et de le consacrer à votre service. » A peine avait-elle fait cette prière que l'enfant se leva et courut en présence de l'abbesse Gertrude, de Pétronille qui gardait le tombeau, de Berthold qui l'avait baptisé et de beaucoup d'autres personnes.

La femme d'un habitant de Breslau qui s'appelait Jutta, avait eu les pieds paralysés après avoir été frappée de la foudre. La gangrène s'était mise dans la plaie, et les vers qui en sortaient corrompaient les chairs et répandaient une odeur infecte. Etant allée à Trebnitz, elle y fit quelques prières et fut si complètement guérie qu'elle put retourner à pied jusqu'à Breslau. Une faveur analogue fut accordée à un Allemand, du nom de Rudiger.

En général, les personnes qui doutaient devaient attendre longtemps leur guérison. Une jeune personne des environs de Liegnitz qui boitait des deux jambes, s'était rendue péniblement à Trebnitz. Gaudentius, curé de Zadel, la voyant compter avec assurance sur la miséricorde divine, s'écria : « Sainte Hedwige, si vous la guérissez, je croirai à votre puis-

sance. » La jeune fille avait passé un temps considérable auprès du tombeau ; elle n'avait ressenti aucun effet particulier, et la gardienne voulut la renvoyer, en lui disant : « Tu vois bien que Dieu ne te juge pas digne de ses miséricordes ; retire-toi donc bien vite afin de ne pas nous couvrir de honte en te retirant malade après un séjour prolongé. » Cependant elle resta encore et fut guérie la veille de l'anniversaire de la sainte, en présence de l'abbesse Gertrude et de la sœur Razlava, et à la grande confusion de celle qui était préposée à la garde du tombeau. Elle retourna chez elle en louant Dieu. Le gardien du couvent, frère Giselbert, trouva cette guérison si extraordinaire qu'il fit chanter un *Te Deum* pour la célébrer.

Un certain Sestremil de Breslau avait été frappé de la foudre à l'épine dorsale, si bien qu'il était comme plié en deux. Sa femme, avec l'aide d'une voisine, le portait tous les jours à la porte de l'église des dominicains de Saint-Adalbert, où il mendiait son pain. « Sainte Hedwige, dit-il un jour, je veux aller vous visiter ; si je ne puis le faire autrement, je me traînerai à votre tombeau ; faites du moins que mes pieds puissent me conduire. » Ses jambes étaient raides, et il lui était très-difficile d'en faire usage. Cependant il partit de Breslau le mardi avant le dimanche des Rameaux et arriva le vendredi suivant à

Wiese, à un mille environ de Trebnitz. Arrivé à une éminence du haut de laquelle il pouvait apercevoir l'église du couvent, il se sentit guéri, et en effet, il put dès ce moment marcher avec facilité. Sa guérison causa à Breslau autant de joie que d'étonnement. Il se guérit si parfaitement qu'il put faire peu de temps après un pèlerinage au tombeau des apôtres.

On remarqua beaucoup aussi la guérison instantanée d'une jeune fille, qui boitait depuis deux ans et qui avait de plus une tumeur énorme sur le dos. Sa mère ayant entendu parler du grand nombre de miracles qui s'opéraient à Trebnitz, s'y rendit en pèlerinage le jour de la Saint-Barthélemi et y pria avec tant de ferveur qu'elle obtint la guérison de la double infirmité de la jeune fille.

Bratumila, femme d'un nommé Wenceslas, rencontra un jour un démon sous la forme d'un mendiant ; comme elle se signait pour se défendre de lui, il lui dit avec colère : « Pourquoi agites-tu contre nous ce morceau de bois? » Alors lui prenant la main, il la comprima avec tant de violence qu'elle fut desséchée à l'instant même. L'infortunée ne tarda pas à perdre la raison. Quand on prononçait devant elle le nom d'un saint, elle devenait furieuse ; quand on lui présentait une croix, elle crachait dessus. Plusieurs de ses amies la conduisirent à Trebnitz où elle

recouvra la raison, mais non l'usage du membre qu'elle avait perdu. Comme elle était à charge à son mari, celui-ci, au bout de deux ans, la conduisit à l'évêque Thomas, en le priant de prononcer leur séparation. L'évêque lui répondit simplement : « Tu l'as prise bien portante, tu dois la garder maintenant qu'elle est malade. » Le curé Berthold lui prit la main et s'assura qu'elle était réellement paralysée. Trois ans plus tard, dans un séjour de sept jours qu'elle fit à Trebnitz, elle recouvra l'usage de sa main.

Ces faits que nous nous bornons à rappeler sommairement nous donnent une idée de l'état moral des populations à cette époque et nous permettent de lire dans le cœur de ces hommes simples, qui témoignaient à la sainte une confiance inébranlable, ainsi que le prouvent les formules dont ils se servaient pour implorer son intercession. On y remarque cette confiance sans bornes, cette simplicité de rapports auxquelles elle les avait habitués dans le cours de sa vie mortelle. Si parfois ils semblent lui accorder une puissance presque divine, qui aurait le courage de s'attaquer à leur foi naïve? Ainsi notre princesse avait déjà été proclamée sainte par la voix du peuple qui, à vrai dire, n'était plus à cette époque considérée, sous ce rapport, comme l'expression de celle de Dieu, avant que le vicaire de Jésus-Christ sur la

terre eut inscrit son nom dans le catalogue de l'Eglise (1).

(1) Voir ces faits racontés avec plus de détails dans la *Légende*, p. 248-262. On sait qu'elle fut rédigée d'après le procès de canonisation, dans lequel on suivit les règles sévères établies par Grégoire IX pour la canonisation des saints.

—

XXVIII

Comment notre sainte princesse Hedwige fut canonisée par le pape Clément IV et de la grande fête qui eut lieu à Trebnitz pour l'élévation de ses précieuses reliques.

> Seigneur, vous avez couronné vos saints de gloire et d'honneur.
> *Ps.* CXLIX, 5.

Le 8 mai 1254, une grande fête fut célébrée à Cracovie à l'occasion de l'élévation des précieuses reliques de saint Stanislas, évêque et martyr qui venait d'être canonisé. Cette grande solennité qui fit sur les esprits une impression profonde, fit désirer plus ardemment aux Silésiens une occasion qui leur permît de rendre les mêmes hommages à leur sainte patronne (1). Toutes les rivalités furent oubliées, et chacun de son côté travailla à hâter cet heureux mo-

(1) Dès 1252, le chapitre général de l'ordre de Citeaux avait permis au couvent de Trebnitz de célébrer l'anniversaire de la mort de notre sainte. *Gorlich*.

ment. La chose présentait d'autant moins de difficulté que de nombreux miracles, obtenus par son intercession, autorisaient la pieuse vénération des peuples pour celle que l'on proclamait à l'envi une grande et illustre sainte.

Au reste des prodiges qui se manifestaient à Trebnitz même semblaient indiquer que ce jour n'était pas éloigné. La sœur Elisabeth, gardienne du couvent de Trebnitz, s'étant une fois éveillée pendant la nuit, remarqua que la lumière du dortoir était éteinte. Elle alla à l'église pour la rallumer. En passant à côté de la tombe de la sainte, elle la trouva environnée d'une lumière extraordinaire, qui l'effraya beaucoup, elle raconta ensuite aux autres ce qu'elle avait vu. Vers la même époque, la sœur Julienne aperçut autour du tombeau non-seulement une lueur extraordinaire, mais encore deux évêques et deux abbés, vêtus de robes blanches et debout; on trouvera bientôt l'explication de cette vision. Une autre fois, c'était le jour anniversaire de la mort de la princesse, quelques sœurs veillaient et priaient auprès du tombeau. Pendant qu'on lisait les psaumes, plusieurs d'entre elles, Agnès, Christine, Marguerite et Jeanne tinrent les yeux fixés sur la tombe. Elles remarquèrent qu'il s'en échappait une odeur délicieuse. Il n'y avait alentour aucun objet d'où ces parfums pussent s'exhaler; comme l'odeur devenait de plus en plus

sensible, elles admirèrent ce prodige en silence. Cependant la sœur Agnès ayant fait un signe aux autres pour leur témoigner son étonnement, elles répondirent qu'elles avaient toutes observé le même prodige. La lueur céleste, l'apparition des évêques et des abbés, l'odeur délicieuse qui s'échappait du tombeau, proclamaient, sans doute, ainsi que nous le dit la légende, que la grande sainte dont la vie avait éclairé le monde par la lumière de ses bonnes œuvres, contemplait déjà la lumière dans sa source même et qu'elle était devant Dieu comme un parfum d'une agréable odeur (1).

Cependant plusieurs années s'écoulèrent encore; enfin un petit-fils de la sainte, Vladislas, plus tard évêque de Salzbourg et qui avait été d'une façon toute particulière l'objet de son affection, s'entendit avec l'évêque Thomas de Breslau, avec son frère Henri III, duc de Silésie et avec Conrad de Glogau, pour demander sa canonisation au saint-siége. On députa à cet effet à Rome Salomon, archidiacre du chapitre de Cracovie, maître Nicolas scolastique du même chapitre et Hérengebert, doyen de celui de

(1) *Légende*, Bolland. Ce phénomène que nous verrons se reproduire lors de l'élévation de ses restes est peut-être l'origine de la tradition suivant laquelle Hedwige aurait apporté du couvent de Kitzingen le fameux baume de Liebenthal

Prague, ces deux derniers étaient de plus chanoines de Breslau ; les trois députés appartenaient à trois pays différents.

Salomon était chargé de faire connaître au saint-père la vie édifiante et les miracles de la princesse et de solliciter sa canonisation. Maître Nicolas avait une dette toute particulière de reconnaissance à acquitter ; car, peu avant son départ de Cracovie, une de ses nièces que les médecins avaient condamnée, avait été instantanément guérie, grâce à l'intercession de la sainte. Plusieurs autres personnes honorables s'étaient jointes à eux pour ce voyage, sans doute afin de profiter de cette occasion de visiter la ville éternelle.

Urbain IV qui occupait alors le siége de saint Pierre chargea de l'examen de l'affaire Wolimir, évêque de Vladislas et Simon, prieur du couvent de Saint-Adalbert à Breslau et provincial des dominicains pour la Pologne et la Bohême.

Le 26 octobre, ces commissaires commencèrent à entendre dans la salle du chapitre de Trebnitz les personnes que nous avons en partie indiquées plus haut (1), ils procédèrent avec une prudence extrême,

(1) *Légende,* Bolland. Voir, dans les *Illustrations de la légende de sainte Hedwige,* une scène charmante ; les députés devant Urbain IV et Clément IV.

conformément aux instructions du pape Grégoire IX. Après plusieurs jours d'enquête, ils envoyèrent à Rome les pièces signées par eux et munies de leur seing. Cependant comme ils avaient consigné dans l'enquête que plusieurs personnes n'avaient pu être entendues à cause de l'éloignement (1) et que des circonstances importantes n'avaient pu être suffisamment précisées, le pape les chargea d'une seconde enquête, qui se fit le 25 février suivant dans l'église de Saint-Barthélemi à Trebnitz. Cette seconde enquête ne put aboutir davantage, sans doute parce que la mauvaise saison empêcha plusieurs témoins de s'y

(1) Plusieurs des personnes que l'on entendit avaient eu avec la sainte les rapports les plus intimes, les autres tenaient de témoins oculaires les faits dont ils déposèrent. Les principaux témoins entendus dans les différentes enquêtes furent les suivants : l'évêque Thomas I, la duchesse Anne avec ses quatre fils et leurs officiers ; plusieurs officiers d'Hedwige, le chevalier Côme, Nicolas de Wurben, Vitoslas de Borech, le chapelain Luthold, Boguslas de Schawoine et sa femme Catherine, le chanoine Raslas de Gnésen, et Boguslasa, femme du seigneur de cette même ville, Hermann, chanoine de Glogau ; plusieurs religieux et parmi eux les derniers confesseurs de la princesse ; Adelaïde, veuve du chevalier de Janovitz (et son fils Jean?), Myleisa ; les suivantes Démundis et Gothlinde ; des religieuses, Adelaïde, Jutta, Pinnosa, Bénédicte, Victoria, Eugénie, Gaudentia, Agnès, Christine, Jeanne, Marguerite, Elisabeth, Pétronille, Razlava et Venceslasa.

rendre. Enfin on en fit une troisième le 17 mars de l'année suivante, et une quatrième le 25 du même mois dans l'église des Dominicains de Saint-Adalbert à Breslau, sans parler de celles que les commissaires firent en plusieurs autres lieux (1). Dès le mois d'août, les commissaires présentèrent les actes à Urbain IV qui se trouvait à Pérouse. Il était dès lors grièvement malade et mourut en effet le 2 du mois d'octobre. Les commissaires, comme on le comprend, n'attendirent pas sans impatience l'élévation du nouveau pape, Clément IV (2) et sa décision. Il fit examiner avec soin le rapport d'une commission qu'il avait nommée à cet effet, et agit avec une sage lenteur, malgré les liens d'amitié qui l'attachaient à Vladislas de Bohême, petit-fils de la sainte. Il pria Dieu de faire un miracle, afin d'être affermi dans son opinion et de prendre une résolution sans péril. Avant de s'engager dans les ordres, il avait été avocat et s'était marié, il avait même eu une fille qui vivait encore, mais qui, à cette époque, avait complètement perdu l'usage de la vue. Comme il se trouvait à Viterbe

(1) Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau,* I, p. 205. — Stenzel, *Histoire de Silésie,* I, p. 62. — Gorlich, *Histoire de sainte Hedwige,* 2me édit., p. 103. Les auteurs s'accordent sur le nombre, mais non sur la date de ces enquêtes.

(2) Il était d'un village des environs de Narbonne et s'appelait Guido Grossus avant de monter sur le siège pontifical.

avec sa cour, un jour, pendant la célébration des saints mystères, il pria instamment le Seigneur de lui donner, par la guérison de sa fille, une preuve incontestable de la sainteté de celle qu'on le priait de mettre au nombre des bienheureux. Il ne fut pas longtemps à attendre l'effet de sa demande, et bientôt un exprès vint lui annoncer que sa fille avait recouvré l'usage de ses yeux, précisément à l'heure où il avait célébré la messe.

Il n'hésita pas davantage; ayant réuni les cardinaux dans un consistoire, il leur fit donner lecture des actes où étaient consignés la vie et les miracles de la sainte et célébra son mérite dans un sermon. Puis il inscrivit solennellement son nom sur le catalogue des saints et fixa sa fête au 15 octobre qui était le jour anniversaire de sa mort (1267). On comprit alors ce que voulaient dire les deux évêques vêtus de blanc que la sœur Julienne avait vus auprès du tombeau de la sainte; c'était une allusion prophétique aux deux pontifes qui s'étaient occupés du procès de béatification. Quant aux deux abbés qu'elle avait vus également, nous dirons plus loin que deux abbés présidèrent en effet la cérémonie de l'élévation de ses reliques.

Les envoyés, ayant heureusement accompli leur mission, se hâtèrent de repasser les Alpes. La bonne nouvelle se répandit de localité en localité, et une

grande allégresse remplit tout le pays, quand on sut que la bulle pontificale désignait le 17 août de l'année suivante (1268) pour la cérémonie solennelle de l'élévation de ses reliques. Les envoyés ne manquèrent pas de dire à leur retour que, le jour même de la proclamation de la canonisation avait été signalé à Viterbe par un prodige. C'était un jour d'abstinence, et les environs ne pouvaient fournir assez de poisson pour le grand nombre de personnes qui se trouvaient réunies dans la petite ville. Il y avait bien dans une vallée voisine une pièce d'eau, mais il ne s'y trouvait pas de poisson, et on n'avait même pas entendu dire qu'elle en eût jamais donné. Cependant on en pêcha en assez grande quantité pour nourrir les nombreux étrangers que Viterbe renfermait ce jour-là dans son sein.

Cependant on faisait partout de grands préparatifs pour cette fête, la plus grande qu'ait jamais vue la Silésie. Dès le 28 avril (1268) Vladislas, archevêque de Salzbourg, jeta les fondements de la magnifique chapelle de Sainte-Hedwige, dans l'église de Trebnitz, qu'il destinait à recevoir les reliques de son illustre aïeule et qu'il fit élever à grands frais dans le genre gothique (1). Enfin, le 17 août arriva. Trebnitz pou-

(1) Vladislas et Conrad avaient été destinés à l'Eglise, parce que l'on avait voulu épargner à la Silésie les déchirements qui avaient signalé les règnes précédents. Conrad, après avoir étudié

vait à peine contenir dans son sein les nombreux étrangers accourus des contrées les plus éloignées. Parmi eux, on distinguait avant tout Ottocar II, roi de Bohême, neveu de la duchesse Anne, laquelle était malheureusement morte à cette époque. Les ducs de Pologne, de Poméranie et de Prusse luttaient avec le prince pour le nombre et la magnificence des chevaliers qui leur servaient d'escorte. Des seigneurs des différentes parties de l'Allemagne, de la Thuringe, de la Franconie et de la Bavière, s'y étaient rendus avec de nombreuses escortes, ainsi que plusieurs évêques et abbés, accompagnés de leurs clercs ou de leurs religieux; de nombreux pèlerins, ceux surtout qui devaient leur guérison à l'intercession de la bienheureuse, avaient voulu lui rendre personnellement hommage. Les petits-enfants d'Hedwige, l'archevêque Vladislas, sa sœur Agnès, Conrad duc de

à Pavie, vint réclamer son héritage et fut longtemps en guerre avec ses frères. Vladislas étudia à Padoue, où il consacra une partie de sa fortune à doter des filles pauvres. En 1257, il était prévôt à Prague et chancelier de Bohême. Clément IV, désireux de le connaître, l'appela à Rome en 1265, le nomma archevêque de Salzbourg et en 1267 administrateur du diocèse de Breslau. Il mourut en 1270, empoisonné, à ce que l'on croit, comme son frère Henri III l'avait été en 1266 et fut enterré dans la cathédrale de Salzbourg. Stenzel, *Histoire de Silésie*, I, 61 et suivantes. — Bach, *Histoire du couvent de Trebnitz*, p. 93.

Glogau et ses trois fils Henri, Primko et Conrad, accompagnés de la fleur de la noblesse silésienne, s'étaient rapprochés de Boleslas, duc de Liegnitz et avaient dressé dans les campagnes voisines de la ville leurs tentes aux couleurs variées. Un beau soleil devait éclairer cette brillante et sainte journée.

Comme le siège de Breslau était alors vacant, ce furent deux abbés de l'ordre de Citeaux, Nicolas de Leubus et Maurice de Camenz qui furent appelés à l'honneur d'élever les reliques de notre sainte. Après une messe solennelle, revêtus de leurs ornements pontificaux et suivis des parents d'Hedwige et des princes, ils se dirigèrent vers le tombeau fermé par de la chaux et des pierres. Quand celles-ci eurent été enlevées ainsi que la terre sur laquelle elle reposait, les évêques soulevèrent avec précaution la partie supérieure de la tombe. En ce moment il s'exhala du corps de la sainte une odeur délicieuse, ce qui causa autant de joie que de surprise aux assistants. On dut employer la force pour écarter la foule, afin de pouvoir vaquer paisiblement à la reconnaissance des saintes reliques. On reconnut que les linges qui les enveloppaient, ainsi que les chairs, avaient été consommés. En soulevant tout le corps, on vit que les trois doigts de la main gauche laquelle avait tenu jusque dans la mort la petite image de la Mère de Dieu, étaient encore intacts. Les miracles qu'elle avait

faits durant sa vie avec cette statuette reçurent ainsi une confirmation authentique, et l'on vit sans surprise que la Vierge avait accordé ce privilége à sa fidèle servante.

Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis la mort d'Hedwige; cependant sa cervelle, cette partie du corps par laquelle commence le plus souvent la putréfaction, était encore bien conservée. Il s'échappa de la tête une liqueur claire et transparente, semblable à l'huile d'olive la plus pure, qui répandit aux alentours une senteur délicieuse; les linges dont on avait enveloppé la tête en furent tout pénétrés (1). Quand les saintes reliques eurent été respectueusement lavées avec du vin, on les transporta dans la nouvelle chapelle, où on les exposa à la vénération publique (2). On offrit à la sainte de riches offrandes,

(1) On a constaté le même phénomème à l'occasion de sainte Elisabeth, de sainte Valburge, de sainte Catherine, de saint Jean-Baptiste, de saint Démétrius martyr et de saint Nicolas de Myre. Montalembert, *Histoire de sainte Elisabeth.* — Voir aussi saint Bernard, *Serm.* 15, *super cantic. cantic.*

(2) L'ancien tombeau, qu'une plaque de marbre distingue encore aujourd'hui, demeura vide. Suivant une tradition, un prince de la dynastie des Piats se serait fait placer dans ce tombeau; mais il n'aurait pu y trouver le repos et aurait été condamné à errer toute la nuit sous les galeries du couvent jusqu'à ce qu'enfin on retira son corps pour le placer devant la porte de la chapelle.

chacun contribua suivant son rang, sa fortune et les bienfaits qu'il avait reçus de la sainte. Le grand nombre des personnes présentes rendait difficile l'accès des saintes reliques; tous cependant souffrirent patiemment cet embarras. Comme chacun, par un pieux empressement, voulait être le premier à vénérer les reliques, on pouvait craindre des luttes et des querelles, d'autant plus qu'il y avait dans la foule un grand nombre de personnes armées. Mais comme si l'esprit de la sainte avait présidé à la fête, on n'eut à regretter ni violent conflit, ni accident. La beauté du ciel et le charme de la fête avaient répandu dans tous les cœurs la satisfaction et la joie. Des hommes qui ne s'étaient jamais vus que sur le champ de bataille, avaient ensemble des rapports tout fraternels. Enfin tout se réunissait pour embellir une fête dont, soixante ans plus tard, des témoins oculaires parlaient encore avec enthousiasme.

Durant un grand nombre de jours, l'église de Saint-Barthélemi fut constamment remplie de pieux visiteurs. Des hommes, des femmes, des religieux répétaient, sur une mélodie céleste, l'antique chant des anges : Gloire à Dieu au plus haut du ciel, et mariaient leurs voix à celle de l'orgue. D'innombrables cierges, ornés de guirlandes de fleurs, brûlaient dans le sanctuaire. Surtout un chef-d'œuvre d'un nouveau genre excitait l'attention des visiteurs. On

voyait se mouvoir grâce à un mécanisme ingénieux des lumières fixées à des cercles lesquelles représentaient les planètes et les autres astres. Cet objet ne manquait pas d'à-propos; notre sainte n'avait-elle pas souvent donné aux hommes une utile leçon, lorsque, contemplant le ciel et les étoiles qui l'éclairaient, elle célébrait avec enthousiasme la gloire et la bonté de Celui qui se révèle dans ses œuvres?

Trebnitz ne cessa point d'être un lieu de pèlerinage où, des pays les plus éloignés, on venait demander des consolations et la guérison des maladies du corps aussi bien que de celles de l'âme, surtout depuis le jour où, par sa bulle de canonisation, le pape Clément IV avait invité l'archevêque de Gnésen et ses suffragants à faire célébrer dévotement dans leur diocèse la fête de l'illustre princesse. Afin d'exciter la dévotion des fidèles par la dispensation des trésors de l'Eglise, il accorda à tous ceux qui se confesseraient le jour de la fête et visiteraient le tombeau une indulgence d'un an et une quarantaine et à ceux qui s'y rendraient durant l'octave une indulgence de cent jours (1).

(1) Légende, *Bolland.* Voir le texte original de la bulle de canonisation dans Stenzel, *Scrip. rer. Siles.,* II, p. 119-126.

XXIX

Ce que devinrent les plus proches parents de sainte Hedwige ; des saints qui sortirent de sa maison, et comment elle eut l'honneur de devenir la souche des principales maisons régnantes de l'Europe.

De cet arbre saint sont sortis de bons fruits.

Légende latine de sainte Hedwige.

Nous avons eu antérieurement mainte occasion de faire connaître au lecteur la duchesse Anne, qui possédait si complètement la confiance de notre sainte princesse et dont, à cause de cela, nous devons encore parler. Disons en un mot qu'elle fut pour la Silésie inférieure et moyenne ce que sa contemporaine la duchesse Ludmille, fondatrice du couvent des religieuses prémontrées de Rybnik, fut pour la Silésie supérieure, et qu'il ne lui a manqué que l'auréole des miracles, pour avoir droit aux hommages solennels de l'Eglise comme sa belle-mère, dont elle suivit si religieusement les exemples. Nous savons

déjà que du vivant même de son époux Henri-le-Pieux, elle se levait toutes les nuits pour assister aux matines; suivant encore en cela l'exemple d'Hedwige, elle pratiqua ainsi que lui les admirables conseils donnés par saint Paul aux personnes mariées; pendant l'avent et le carême elle portait des habits grossiers sous la robe et le manteau de la duchesse et sur la chair une corde de crins. Après la mort de son mari et surtout quand la majorité de son fils lui eut permis de renoncer aux affaires, elle renonça à toute espèce de pompe, elle se fit couper les cheveux, porta des habits de couleur sombre, s'interdit l'usage de la viande et s'astreignit, comme les Frères-mineurs, à un jeûne sévère depuis la Toussaint jusqu'à la Noël. Sa compassion était extrême à l'égard des pauvres et des malades; elle avait chez elle un aveugle de naissance et le faisait manger à sa table. Même quand elle se trouvait à Breslau, elle visitait en personne les malades et les femmes en couche, et quand elle ne pouvait le faire par elle-même, elle leur faisait porter par d'autres des aumônes et des consolations. Afin d'inspirer de bonne heure à ses enfants des habitudes de charité, elle faisait d'eux les instruments de ses bienfaits et leur mettait ainsi sous les yeux le triste spectacle des misères humaines. Chaque samedi elle faisait cuire un boisseau de farine et distribuait elle-même le lendemain le pain aux pau-

vres. Trois fois par an elle faisait l'aumône à tous ceux qui se présentaient, elle dotait des jeunes filles pauvres, elle délivrait des condamnés à mort et des prisonniers, et leur faisait donner tout ce dont ils avaient besoin. Quand elle croyait qu'une personne était irritée contre elle, elle redoublait de bonté à son égard et parvenait ainsi d'ordinaire à gagner son cœur. Elle excellait à broder l'or et la soie, et son travail était toujours destiné aux églises. Plus tard la maladie lui interdisant tout travail fatigant, elle faisait des bourses destinées à renfermer le corps de Notre-Seigneur et les donnait le jeudi-saint à des prêtres pauvres. Elle envoya à Trebnitz un ornement complet avec une nappe d'autel brodée en or, une côte de sainte Elisabeth enchassée dans l'or et l'argent, une croix magnifique garnie de pierres précieuses, un calice, une couronne destinée à reposer sur la tête de la sainte; elle donna aussi un calice avec une chasuble brodée en or à l'église paroissiale de Saint-Stanislas à Schweidnitz et une chasuble non moins riche à l'église de Sainte-Elisabeth de Marbourg; elle envoya même à Saint-Pierre de Rome un calice et une chasuble de drap d'or. On pourrait citer bien d'autres marques de sa religieuse libéralité.

Son nom est demeuré populaire grâce à ses fondations généreuses, l'église de Saint-Vincent, le couvent des Ursulines et l'hôpital de Sainte-Elisabeth dont

le temps a changé la destination. Le couvent de Saint-Jacques près l'église actuelle de Saint-Vincent ayant été ruiné au temps de l'invasion tartare, elle le releva à ses frais conformément aux intentions de son mari et elle alla s'établir à peu de distance de là, afin de pouvoir entendre tous les jours la messe dans l'église des Frères-mineurs.

Elle créa aussi, avec le concours de son fils Vladislas, le couvent des Clarisses de Breslau. Bénit le 21 septembre 1260 par l'évêque Thomas, il reçut ce jour-là même les religieuses que sa sœur Agnès lui avait envoyées de Prague trois ans auparavant et qui avaient habité jusqu'alors une pauvre et chétive maison. La fondation de la princesse porte encore maintenant des fruits de bénédiction, bien qu'elle soit passée entre les mains d'un ordre différent. Nous passons sur d'autres libéralités moins considérables. Elle contribua, ainsi que ses enfants, à bâtir la belle église de Sainte-Elisabeth à Breslau, église à laquelle, nous dit une chronique, tous les habitants vieux et jeunes coopérèrent, si bien qu'elle fut terminée dans l'espace de quatre ans et sept semaines ; on fut trente ans à achever la tour. Elle remit l'église paroissiale avec ses revenus à l'ordre des chevaliers de la Croix qu'elle avait chargé de la direction des pauvres et des vieillards, recueillis par elle dans l'hôpital de Sainte-Elisabeth qu'elle avait fondé à la même époque.

Elle avait vécu dans une grande union avec son époux et lui avait donné quatre fils et cinq filles ; de tous ces enfants celui qui lui donna le plus de consolation fut Vladislas, archevêque de Salzbourg, et celui qui lui fit le plus de peine fut Boleslas-le-Furieux. Il eut jusqu'à trois femmes ; tyran de sa famille il fit la guerre à ses frères, et arracha ses sœurs Agnès et Hedwige au couvent de Trebnitz ; obligé de lever ignominieusement le siége de Breslau, il se vengea sur les habitants de Neumarkt qu'il fit brûler vifs sur le cimetière au nombre de huit cents, sans égards ni pour le sexe ni pour l'âge.

Bien que, durant les cinq dernières années de sa vie, la princesse Anne eût une infirmité qui la faisait boiter, elle ne diminua en rien la rigueur de son genre de vie ; malade elle-même, elle se faisait porter chez les malades pour les visiter. Au milieu de ses douleurs les plus vives, elle se réjouissait du bonheur d'autrui. Ne voulant point, par respect, se faire porter la sainte communion dans son lit, elle allait la recevoir à une petite fenêtre voisine de l'église. Le jeudi-saint, même au temps de son infirmité, elle se mettait à genoux pour laver les pieds des pauvres. Jamais elle ne passait devant une église sans s'arrêter pour prier.

Ses dernières paroles furent celles-ci : « Seigneur, ayez pitié de moi, et venez en aide à ma faiblesse. »

Elle dit encore qu'il lui avait été révélé que ses péchés lui avaient été pardonnés et que ses souffrances touchaient à leur terme. Elle mourut deux ans avant la canonisation de sa belle-mère, la veille de la Saint-Jean d'été et fut enterrée dans la chapelle qu'elle avait bâtie en l'honneur de sainte Hedwige dans l'église des Clarisses (1).

Le frère et la sœur qui restaient à notre sainte au moment de sa mort, moururent peu de temps après elle. Berthold, après avoir occupé trente-trois ans le siége patriarcal d'Aquilée, mourut en 1251, et Mathilde, abbesse de Kitzingen, mourut trois ans plus tard. Quant au plus jeune des frères de notre sainte, Othon surnommé le Grand, il était mort dix ans avant elle. Il est surtout resté populaire à Inspruck.

(1) Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau*, I, 165-171, Stenzel, *Scrip. rer. Siles.*, II, p. 127-130. L'église ayant été rebâtie vers le commencement du siècle dernier, on ne savait plus où était sa tombe. Mais on l'a retrouvée tout récemment à l'occasion d'une restauration de l'église. Ses ossements, reconnus en présence du prince-évêque de Breslau, ont été renfermés dans une tombe de cristal et placés à proximité du maître-autel, avec cette inscription : *Ossa Annæ ducissæ reperta sepultaque anno* 1858. Un vieux tableau la représente avec le voile, le chapeau ducal, une robe traînante à fleurs et un vêtement de dessous gris et blanc ; elle tient dans les mains le modèle de l'église de Sainte-Claire.

Car, comme le dit une chronique rimée, Othon, duc de Méranie, a la gloire d'avoir créé la ville d'Inspruck ; c'est lui qui a creusé ses fossés et qui lui a donné ses tours et ses portes. Il fit aussi bâtir une citadelle, non loin de la maison au Toit d'or, laquelle porte encore cette pieuse inscription : « Cet édifice est dans la main de Dieu, Othonbourg est son nom (1234). » Sa fille Elisabeth, nièce d'Hedwige, épousa Fréderic II de Zolhern, burgrave de Nuremberg, alliant ainsi sa famille à celle qui occupe encore aujourd'hui le trône de Prusse (1) ; au reste, cette famille devait contracter encore une alliance plus intime avec notre sainte par des mariages avec sa descendance directe. Othon II, neveu de cette princesse, fut le dernier prince de sa race, et l'on vit s'éteindre dans sa personne, l'illustre famille des comtes d'Andechs qui avait jeté un si grand éclat. Le souvenir de sa mort violente nous a été conservé par des chants populaires : il mourut à Plassenbourg, traitreusement tué par un chevalier gibelin, son vassal, du nom de Hager, auquel il avait fait inutilement les plus brillantes promesses pour avoir la vie sauve. « Cher Hager, lui fait dire la chanson de Gestes, laisse-moi la vie sauve. Je te donnerai Nordeck et Niesten et Plassenbourg, la belle : ah ! tu n'en auras

(1) Wolfskron, *Illustrations*, p. 15 et suivantes.

point de regret. Hager, laisse-moi la vie sauve ; je te donnerai Bayreuth et Plassenbourg, la belle : ah ! tu n'en auras point de regret (1). »

En même temps que les exemples et le renom de sainteté de notre sainte jetaient un grand éclat sur toute sa parenté, ils excitaient plusieurs des membres de sa famille à marcher dans la même voie, et elle trouvait en cela une magnifique récompense de sa vertu.

Béla IV, roi de Hongrie, son neveu, qui comptait au nombre de ses ancêtres les saints Etienne, Emmerich et Ladislas, prouva par trente-cinq ans de luttes contre les Tartares qu'il méritait d'être le frère de sainte Elisabeth et le neveu de sainte Hedwige. Son frère Colomban épousa une princesse polonaise d'une grande beauté, Salomé, fille du duc de Cracovie ; le jour même de leurs noces, sans doute pour suivre l'exemple de sainte Hedwige, ils se promirent de vivre comme frère et sœur, et observèrent religieusement ce vœu. Lorsqu'il fut mort dans la guerre contre les Tartares pour la défense de Dieu et de la patrie, sa veuve prit le voile, se livra à la pratique des vertus les plus héroïques et reçut de Dieu les priviléges les plus signalés. Au moment où elle rendit l'âme, on

(1) Hormayr, *OEuvres,* III, p. 305 et suivantes. — Feilitsch, *De ducibus Meraniæ*, p. 52 et suivantes.

vit une petite étoile paraître sur ses lèvres et s'élever vers le ciel.

Les filles de Béla imitèrent également les exemples de leur sainte tante. Sainte Marguerite de Hongrie fut consacrée à Dieu dès avant sa naissance par sa pieuse mère, fille de l'empereur de Constantinople, qui voulait obtenir par là la fin de l'invasion tartare. Recherchée par plusieurs princes à cause de son angélique beauté, elle prit le voile à douze ans et passa vingt-quatre ans au couvent, uniquement occupée de bonnes œuvres, et vouée aux pratiques de la pénitence la plus rigoureuse. Elle mourut jeune encore. Sa sœur Cunégonde ou Kinga marcha sur ses traces. Mariée à Boleslas-le-Pudique de Cracovie, elle l'engagea à faire le vœu de continence perpétuelle vœu qu'ils observèrent fidèlement durant une union de quarante ans. Devenue veuve, elle engagea sa troisième sœur Yolande, veuve du duc Boleslas de Kalisch à entrer, comme la duchesse Salomé leur tante, dans l'ordre des pauvres Claires. Honorée du don des miracles, elle fut, après sa mort, honorée comme sainte et comme patrone spéciale de la Pologne. Les Slaves se rendaient en pèlerinage à son tombeau, et aimaient à associer son nom à ceux de la Vierge et de sainte Claire.

D'autres femmes de la parenté de notre glorieuse princesse, sans arriver par elles-mêmes à une sain-

teté exceptionnelle, donnèrent le jour à des saintes. Constance, mère de la duchesse Anne, fut aussi la mère de sainte Agnès de Bohême, laquelle se réfugia peut-être à Liegnitz au temps de l'invasion tartare. Elle refusa la main de l'empereur Fréderic II, prit la corde de saint François, alla nu-pieds comme Claire et Hedwige, et établit en Silésie les Clarisses qu'elle forma à l'humilité, à la pauvreté, à la charité par ses vingt-six ans de vie pénitente. Honorée comme sainte en Allemagne et en Bohême, elle fut solennellement canonisée par le saint-siège sur la demande de l'empereur Charles IV, qui, grâce à son intercession, avait deux fois échappé à un danger certain de mort.

Nous devons encore nommer ici sainte Elisabeth de Portugal qui, mariée à quinze ans à Denys, roi de Portugal, eut à souffrir de lui les plus mauvais traitements et fut souvent contristée par ses infidélités. Par sa bonté et son inaltérable patience, elle chercha à le faire revenir de ses égarements. Enfin accusée et emprisonnée, parce qu'il plaisait à son mari de la considérer comme complice de la révolte de son fils aîné, à peine avait-elle été mise en liberté qu'elle se jeta, malgré un danger évident, entre les deux armées acharnées l'une contre l'autre, et qu'elle conjura son époux et son fils de faire la paix. Touchés de son généreux dévoûment, les combattants jetèrent les armes et forcèrent le père et le fils à se réconcilier.

Plusieurs fois encore par la suite elle rétablit la concorde entre les siens, et ainsi elle mérita de recevoir de l'Eglise le nom glorieux de mère de la paix et de la patrie. Dans la dernière maladie de son époux, elle le soigna avec l'abnégation la plus complète, et, après sa mort, ayant pris l'habit du tiers-ordre de Saint-François, elle se rendit en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, où elle offrit, pour l'expiation des péchés de son mari, la couronne garnie de pierres précieuses qu'elle avait portée le jour de ses noces. Trois cents ans après sa mort, le pape Urbain VIII la mit au nombre des saints (1).

Saint Louis de Sicile, évêque de Toulouse, cousin de Louis IX et l'une des illustrations de l'ordre séraphique, est digne de clore cette liste glorieuse. Se rattachant par sa naissance aux trois maisons royales de Naples, de Sicile et de Jérusalem, il reporte notre pensée sur cette descendance illustre que la Providence divine a donnée à sainte Hedwige. Comme une autre racine de Jessé toujours verte, féconde, inaccessible à l'action du vice, elle a été bénie du ciel qui a permis, à sa considération, que sa postérité étendît ses rameaux sur l'Europe entière et rattachât à elle la plupart des familles qui la régissent actuellement.

(1) De Montalembert, *Histoire de sainte Elisabeth*, p. 660-663.

Il suffit en effet de parcourir rapidement les tables généalogiques des ducs de Silésie, petits-fils de notre sainte, pour voir s'y rattacher par les liens les plus intimes les empereurs d'Autriche et de Russie, la maison royale de Prusse, et par elle les deux maisons de Mecklembourg, les rois de Bavière et de Wurtemberg, les Bourbons de France, d'Espagne et de Naples, les grands-ducs de Bade, de Modène, de Parme, les ducs de Nassau, puis les maisons régnantes d'Angleterre, de Danemarck, de Belgique (1). Ainsi la bénédition accordée à la vertu de notre princesse s'est multipliée et a, pour ainsi dire, couvert la face du monde.

(1) Voir la table généalogique des Bollandistes empruntée à Sommersberg, *Script. rer. Siles.* — Schwandtner, *Script. rer. Hungaric.* — P. Anselmus, *Hist. geneal. reg. Franciæ.* — *L'art de vérifier les dates par les bénédictins de Saint-Maur.* — C'est précisément pendant sa vie que le P. Hermann de Lehnin a prédit les hautes destinées de la famille qui règne aujourd'hui sur la Prusse et qui compte notre princesse parmi ses ancêtres. Voir Meinhold, *Vaticinium Lehninense, Leipsick,* 2me *édit.*, 1853.

XXX

Des lieux habités par notre sainte, et des vestiges qu'elle y a laissés de son passage.

Je vois sur la montagne les pieds de celle qui annonce la bonne nouvelle.
Nahum, I, 15.

I

Trebnitz.

Nous croyons faire une chose agréable au lecteur en lui donnant ici quelques détails topographiques et historiques sur les localités que notre sainte paraît avoir particulièrement affectionnées et dans lesquelles son souvenir s'est conservé le plus fidèlement ; renvoyant à des travaux plus complets, nous nous bornerons le plus souvent à des indications sommaires.

Nous ne reviendrons pas sur les circonstances touchantes de la fondation du couvent de Trebnitz, que nous avons fait connaître plus haut.

On a cru que de l'ancienne église du couvent de

Saint-Barthélemi de Trebnitz, il ne restait plus actuellement que l'église souterraine ou crypte, de style roman, avec ses piliers massifs et ses clés de voûte formées de grappes de raisin, et dans laquelle on trouve le puits de sainte Hedwige, si renommé autrefois et qui serait, suivant la tradition, un reste du marais au-dessus duquel Henri-le-Barbu fit bâtir sur pilotis. Mais il résulte de recherches nouvelles que l'église entière, malgré la présence de l'ogive, appartient à la dernière période de l'architecture romane : sauf quelques additions postérieures qui sont d'ailleurs faciles à distinguer, elle date du commencement du treizième siècle. La Silésie doit être fière de ce monument qui, outre le mérite d'avoir une date certaine et d'être bien conservé, se distingue par sa grâce et sa grandeur.

Le couvent proprement dit, actuellement affecté à une destination séculière, fut rebâti à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle, à la suite d'un sixième incendie, non moins terrible que ceux qui l'avaient précédé. Autour du couvent s'était formée une ville assez considérable qui est le point central de la Silésie moyenne.

Mais c'est l'église qui doit surtout nous occuper; bâtie en forme de croix et composée d'une nef principale et de deux nefs latérales, elle présente de l'ouest à l'est trois chapelles, dont l'une, celle qui est

à main droite du grand autel, et qui est consacrée à sainte Hedwige, renferme son précieux tombeau et ses saintes reliques. Ce tombeau, en marbre noir, est l'œuvre d'un sculpteur italien ; il est entouré de colonnes d'ordre ionique et de statues, et porte des ornements en cuivre et les armes des ducs de Silésie. La statue de la sainte qui surmonte le sarcophage, avec le manteau ducal et l'église, son attribut ordinaire, est faite d'albâtre blanc ; une plaque en métal présente le résumé de sa vie, mais avec plusieurs erreurs, ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer. Depuis la disparition du monument primitif jusqu'en 1680, époque où fut élevé celui que nous venons de décrire le tombeau, fait de bois, était surmonté d'une assez bonne statue de la sainte en pierre dure. On trouve encore, au-dessus de l'entrée principale du couvent, au milieu de quatre autres statues de saints, une sainte Hedwige en grès, de grandeur naturelle, qui paraît appartenir au quinzième siècle.

On trouve en avant du maître-autel le monument, en marbre noir de Cracovie, du fondateur de l'abbaye, Henri-le-Barbu ; il est de la même époque, mais plus simple que celui de la duchesse. Un socle d'environ deux pieds et demi supporte les statues, en demi-relief, du duc et de Conrad de Feuchtwangen, grand-maître de l'ordre teutonique. On voit encore dans la chapelle de notre sainte les tombes d'une princesse

du nom d'Adelaïde, qui vécut dans le couvent sans avoir fait les vœux de religion et dont, s'il faut en croire la tradition, le corps fut retrouvé exempt de toute altération ; dé Primislas, duc de Pologne, de Conrad, fils d'Hedwige qui mourut à Tarnau, d'Adelaïde, sœur d'Henri-le-Barbu, mariée au margrave de Moravie, et de plusieurs autres princes et princesses de la dynastie des Piasts. Mentionnons aussi des peintures murales, dues au pinceau de Willmann ou exécutées sous sa direction, et qui représentent différentes scènes de la vie de notre sainte princesse.

L'église ne renferme pas moins de vingt-deux autels. La sainte se plaçait d'ordinaire pour prier auprès du petit autel qui porte son nom ; une inscription indique cet endroit comme étant celui où l'image du Sauveur la bénit et lui annonça que sa prière était exaucée. Ce crucifix est conservé précieusement dans la cathédrale de Cracovie, excepté une parcelle qui se trouve à Andechs, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Si l'on ne peut plus montrer à Trebnitz les trois doigts de la main gauche avec lesquels la sainte tenait encore la petite image de la Vierge au moment où l'on fit l'ouverture de son tombeau, et sa précieuse cervelle qui s'était conservée sans altération, on expose encore à la piété des pèlerins son crâne entier, enchassé dans une garniture d'argent et de perles précieuses et que l'on appelle le Saint-Chef ; on le

porte, dans les processions, en avant du saint-sacrement, et on le fait baiser par les fidèles. Cette châsse fut faite sous l'administration de l'abbesse Catherine IV; la partie intérieure du couvercle porte, avec la date de 1553, l'inscription énigmatique que nous reproduisons ici : A — o Z O † M † 8 † L †. La mâchoire inférieure de la sainte, enchâssée dans un buste d'argent, est vénérée dans l'église Sainte-Croix de Breslau, bâtie par son petit-fils Henri IV; on garde aussi dans la sacristie de cette église une coupe qui lui a servi. On conserve non moins précieusement la coupe dans laquelle l'eau fut changée en vin sous les yeux d'un grand nombre de témoins. Elle est en cristal, peinte, ornée au moins de six cents perles serrées l'une contre l'autre, et, depuis 1653, enchâssée dans l'argent.

Cinq tables de pierres que l'on voit derrière la ville témoigneraient encore, si on ne le savait d'ailleurs, du grand nombre de pauvres que la duchesse aimait à servir de ses propres mains. A un quart de mille de Trebnitz, sur la route de Breslau, s'élève une chapelle, connue sous le nom du Repos de sainte Hedwige, dans laquelle on dit encore la sainte messe. La sainte s'y arrêtait sans doute quand elle venait à pied de Breslau ; là elle aimait à arrêter les yeux sur le charmant coup d'œil que lui présentait la vallée. C'est là, ainsi qu'on le voit dans sa légende, qu'un

grand nombre de malades ou d'infirmes se trouvèrent subitement guéris, après s'être traînés péniblement ; c'est là que, chaque année, à l'époque des grandes processions, le jeudi après la Fête-Dieu, à la Saint-Barthélemi et à la Sainte-Hedwige, des milliers de pèlerins poussaient des cris d'allégresse, en apercevant, avec les tours de l'abbaye, le but de leur pieux voyage. Parmi ces pèlerins, quelques-uns méritent une mention particulière, comme Pierre Novac, évêque de Breslau, qui s'y rendit à pied en 1450, en compagnie de son chapitre ; Jérôme, archevêque de Crète (1460), et, en 1469, le roi Mathias. Les jubilés séculaires surtout avaient le privilége d'attirer les masses ; plusieurs malheureusement ne purent être célébrés solennellement, ainsi celui de 1443 à cause d'une famine qui avait désolé Trebnitz et de la peste qui en avait été la conséquence, et celui de 1643 à cause de la guerre de trente ans. Parmi ceux qui, à cette époque et malgré tant de circonstances défavorables, voulurent payer à la sainte le tribut de leurs hommages, il faut citer l'illustre poète allemand, Jean Scheffler, si connu sous le nom d'Ange de la Silésie, qui organisa en 1656 un grand pèlerinage à Trebnitz, où on le vit braver tous les outrages, un cierge dans la main gauche, le crucifix dans la droite et la couronne d'épines sur la tête. En 1794, le roi Fréderic-Guillaume II, se rendit en pèlerinage au

tombeau de son illustre aïeule et assista à la messe et au *Te Deum;* l'impératrice-mère de Russie, ayant projeté un voyage en Silésie, voulut aussi, en qualité de princesse de la maison royale de Prusse, se rendre à Trebnitz, pour payer, comme elle le disait, un juste tribut d'hommages à sa sainte tante, et en effet elle réalisa ce projet.

Sous l'abbesse Dominique, baronne de Gillern, on célébra (1803) le sixième anniversaire séculaire de la fondation de l'abbaye, qui devait en être la dernière grande fête. On frappa, à cette occasion, une médaille d'argent qui représente d'un côté la sainte avec cette inscription : *Sancta Hedwiga, uxor Heinr. D. S. Aut. Trebn.* 1203, et de l'autre cette autre : *Sæculum VI, a cond. monast. celebratum MDCCCIII.*

Sept ans après, la magnifique fondation d'Henri-le-Barbu, comme toutes les autres maisons religieuses de la Silésie à part celles qui étaient consacrées à l'éducation ou à l'assistance des pauvres dans les hôpitaux, était supprimée par l'ordonnance royale du 30 octobre 1810, dans laquelle il était dit que les différents buts que l'on s'était proposés dans l'établissement des couvents, n'étaient plus en rapport avec les idées ou les besoins de l'époque ou qu'ils pourraient être atteints par d'autres moyens, que d'ailleurs c'était la seule voie à suivre pour acquitter les contributions exigées par la France, que les états

voisins avaient pris les devants et qu'il en résulterait une diminution considérable d'impôts. L'effet de cette mesure, que l'opinion et l'histoire doivent apprécier avec une juste sévérité, fut de laisser les religieuses sans asile et sans ressources et de porter la désolation dans la magnifique maison où quarante-six abbesses s'étaient succédé, depuis la pieuse institutrice de sainte Hedwige. Plus de quatre-vingt bourgs, qui étaient la propriété du couvent, passèrent dans des mains séculières. Le bruit d'une fabrique considérable succéda au silence du cloître; les métiers y marchèrent pendant quarante ans; enfin, devenu propriété de l'état par suite de la mort de son premier acquéreur, le bâtiment attend encore une destination.

Mentionnons encore avant de finir, le sixième jubilé séculaire de la mort de la princesse qui fut célébré le 15 octobre 1843. Depuis 1839, époque à laquelle on avait vu quinze mille pèlerins, Polonais, Prussiens et Russes, se presser à Trebnitz à l'occasion de la fête de la sainte, toute la province désirait donner une grande solennité à la fête séculaire. De même qu'en 1268, il fut impossible à Trebnitz de contenir les innombrables pèlerins venus des points les plus éloignés. Le prince-évêque de Breslau officia pontificalement, et le panégyrique de la sainte fut prêché par le D. Forster, l'un des orateurs les plus

renommés de l'Allemagne et qui occupe maintenant le siége épiscopal de Breslau. Aucun accident n'attristá cette belle journée : la Silésie fêta avec sa foi antique sa duchesse et sa patronne ; et l'on put voir que si sa magnifique fondation de Trebnitz avait disparu, il n'en était pas de même de son étoile, toujours également brillante (1).

II

Crossen.

La ville de Crossen se trouvait au centre des possessions du duc Henri-le-Barbu, lesquelles s'étendaient jusqu'à Lébus, au-delà de l'Oder ; ce n'était guère dans la première moitié du douzième siècle qu'un château-fort, commandé par un chatelain ducal. La situation pittoresque du château dut souvent y attirer les nobles époux. Nous avons déjà parlé du dernier séjour que le duc y fit dans un voyage en Lusace. Ce fut là qu'il mourut après une assez courte

(1) Voir, sur l'histoire de Trebnitz, *Fragments de l'Histoire des couvents et fondations de la Silésie*, p. 60 et suiv. — *Acta Sanct.*, Octob. t. VIII. — *Silesia*, I, nº 9. — Gorlich, *Vie de sainte Hedwige*, 2me édit., p. 209 et suivantes.

maladie le 19 mars 1238; de là son corps fut conduit à Trebnitz, où il reçut, au mois d'avril, les honneurs de la sépulture. La disposition de son tombeau qu'il partage, pour ainsi dire, avec le chevalier Conrad de Feutchwangen, offre cette particularité remarquable qu'on peut non-seulement en faire le tour, mais encore passer au-dessus et au-dessous.

Trois ans après la mort d'Henri-le-Barbu et dans les circonstances les plus douloureuses, les salles du château de Crossen reçurent Hedwige et sa fille, l'abbesse Gertrude, fuyant devant les Tartares avec quelques religieuses et la duchesse Anne; le château de Crossen était plus éloigné du théâtre de la guerre et en même temps mieux fortifié que Rochlitz, Lahnhaus et Bunzlau. Le château, des terrasses duquel la vue s'étendait au loin sur toute la vallée de l'Oder, couronnait une colline, située sur la rive gauche du fleuve. Le duc Henri y avait fait exécuter des travaux importants pour être agréable à sa chère épouse; il est à présumer qu'elle s'y arrêtait souvent, en revenant de Naumbourg, l'histoire parle en effet de plusieurs séjours qu'elle y fit dans des conjectures moins tristes que celles que nous venons de mentionner.

Hedwige fit bâtir à Crossen un couvent de franciscains en l'honneur de la Sainte-Croix de Jérusalem et de l'apparition de saint Michel sur le mont Gargan. Saint François lui-même lui envoya des religieux

pour occuper le couvent. On a prétendu, sans que l'histoire nous en donne la preuve, qu'il visita lui-même la sainte à Crossen et qu'il demeura ensuite en relations épistolaires avec elle. Ce couvent qui fut ensuite soumis à la maison de Goldberg paraît avoir été la première maison franciscaine de la Silésie. On dit que les habitants avaient exigé d'abord qu'il fût bâti seulement de bois, de peur de le voir, en cas de siége, comme celui de Saint-André à Cracovie, offrir un abri aux assiégeants.

Il paraît que notre sainte fit encore rebâtir en 1232 l'église Saint-André, sur la montagne voisine de Crossen, et qu'elle en soumit la prévôté à l'évêché qui y possédait déjà des domaines. Elle donna à cette même église un joli tableau de la Vierge, avec encadrement doré : il disparut pendant la guerre de trente ans. Elle donna encore à l'église de la Vierge une chasuble de drap d'or et de soie brune, faite avec l'une de ses robes et qui disparut en 1631, dans un incendie. Crossen posséda encore durant quatre siècles un autre souvenir de sainte Hedwige ; c'était une précieuse coupe en cristal que le conseil fit enchâsser de nouveau dans l'argent et dorer en 1575 ; on la perdit également dans la guerre de trente ans.

Le château qu'habita sainte Hedwige existe encore. C'est un bâtiment carré, à deux étages. Restauré après l'incendie de 1613, il résista à celui de 1708 et

est depuis lors affecté à divers services publics. La chapelle, d'ailleurs bien conservée, dans laquelle la sainte pria si souvent pour le développement de la foi, sert maintenant aux protestants. Longtemps les catholiques ne purent y célébrer les saints mystères que deux fois l'année. En 1857 enfin, après quatre siècles d'interruption, un service régulier a été établi dans une petite église gothique, consacrée à sainte Hedwige. On montre encore maintenant dans les murs du château la porte par laquelle elle se rendait à la chapelle.

Ce fut sans doute le souvenir d'Hedwige qui engagea plusieurs princesses à choisir Crossen comme asile de leur veuvage. Citons seulement Brigitte, veuve de Conrad II, duc de Glogau (1270), et Elisabeth-Charlotte (1660), veuve de Georges-Guillaume, électeur de Brandebourg (1).

(1) Voir pour plus de détails Matthias, *Chronique de la ville de Crossen,* 1846, et Muller, *Châteaux-forts de la Silésie,* Glogau, 1837, p. 210 et suivantes.

III

ROCHLITZ.

Une résidence qu'Hedwige paraît avoir aussi tout particulièrement aimée, est le château de Rochlitz, que le duc Henri-le-Barbu fit bâtir en 1210 dans l'antique village du même nom, et dans le voisinage duquel il construisit une chapelle. En l'honneur de son épouse, il donna le nom de montagne Sainte-Hedwige à l'éminence sur laquelle le château était bâti, et la chapelle s'appelait encore longtemps après la chapelle de sainte Hedwige. On trouve encore maintenant à travers les arbres de la forêt les ruines du château et de la chapelle ducale. Du sommet de la montagne le regard s'étend sur tout le plateau qui forme la Silésie centrale jusqu'au lointain Zobten et domine la plaine de Wahlstadt, à jamais illustrée par les batailles de 1241 et de 1813. De là l'œil suit les détours du Katzbach si riche en agates et se repose avec complaisance sur les tours des villes voisines et les ruines fameuses du château-féodal de Groditzbourg, habité autrefois par les descendants d'Hedwige de la ligne des ducs de Liegnitz.

De l'antique château de Rochlitz on trouve encore

le fronton hardi de la chapelle, avec un pan de muraille qui s'y engage et une fenêtre ; on montre aussi l'emplacement de l'autel devant lequel la sainte aimait à prier. Dans le bois qui, ainsi que nous l'avons dit, couronne la montagne, on rencontre à chaque pas des pierres de fondation, des fragments de colonne, des appuis de fenêtre, des chambranles de porte, des arceaux de voûte ; une double enceinte se voit encore au pied de la montagne. On dit que ce fut notre sainte qui fit bâtir l'église paroissiale du bourg, dont la population était alors assez considérable.

Chaque année, à l'époque où Hedwige habitait le château de Rochlitz, les pauvres y venaient en foule, non-seulement des villages voisins, mais parfois de fort loin, assurés d'emporter les marques de sa rare générosité. C'est à son occasion que l'histoire de la Silésie fait pour la première fois mention des étudiants voyageurs qu'elle nous montre plus tard employant leurs vacances universitaires à parcourir, en chantant, les bourgs et les villages et imposant des contributions forcées aux curés et aux châteaux. Il est probable qu'à l'époque de sainte Hedwige, et surtout quand ils se présentaient devant elle, ils savaient se tenir dans les limites des convenances. Voici ce que la Légende nous dit à leur occasion : « Elle aimait à combler de ses bienfaits les pauvres clercs qui, consacrés au service divin, doivent, par

leurs bons exemples, amener les peuples à Jésus-Christ. Aussi les étudiants de Breslau allaient-ils la trouver à Lissa ou à Rochlitz, malgré les treize milles qui le séparent de Breslau, et elle ne les laissait pas partir sans leur avoir donné de l'argent, des vêtements ou d'autres témoignages de sa libéralité. »

Razlas, chanoine de Gnésen, qui vivait encore vers 1300 aimait à rappeler qu'il avait été l'objet de la rare charité de la princesse : « A l'époque, disait-il, où je n'étais qu'un pauvre écolier, comme j'étais à Breslau, j'entendis parler de la bienfaisance de cette noble dame et de ses libéralités à l'égard des pauvres et des nécessiteux. J'allai donc jusqu'à trois fois avec mes compagnons aux lieux qu'elle habitait, à Lyssa ou à Rochlitz, et chaque fois elle donna à chacun de nous une belle somme d'argent. Chaque fois aussi nous trouvâmes au château une grande foule de pauvres. »

La même Légende raconte un miracle dont Rochlitz fut le théâtre. « Une fois que, suivant sa coutume, la princesse passait de longues heures en prière dans l'église de Rochlitz, une de ses suivantes, du nom de Catherine, fatiguée de l'attendre inutilement, retourna chez elle et revint quelque temps après. Elle trouva auprès d'elle deux allemandes, dont l'une, qu'elle connaissait, était depuis longtemps aveugle ; la malade avait recouvré la vue et rendait grâces à Dieu et à sa servante Hedwige, aux mérites de laquelle elle attri-

buait sa guérison, et parlait d'elle comme d'une grande sainte. Hedwige rougit beaucoup en entendant ce langage ; le trésor qu'elle cachait avec un si grand soin allait donc être connu partout. Elle dit à cette femme qu'elle se trompait, que c'était Dieu et non pas elle, qui lui avait rendu la vue. Elle fit tout ce qu'elle pouvait pour se soustraire à ces témoignages de reconnaissance, montrant ainsi combien les louanges lui déplaisaient. Cependant la femme continuait à parler, et Hedwige ne put l'obliger à se taire qu'en lui donnant tout ce qu'elle avait d'argent sur elle. Ainsi elle la rendit ce jour-là doublement heureuse : l'aveugle avait recouvré la vue et reçu les secours nécessaires à son infortune. »

Une de ces traditions populaires dont il est difficile de déterminer la valeur, veut que, par l'intercession de la princesse, la principauté de Liegnitz ait été délivrée des serpents et des vipères qui l'infestaient. Le déboisement du pays pourrait expliquer en partie la disparition presque complète de ces animaux venimeux ; mais comment prouver que ce bienfait n'est pas dû à une cause surnaturelle ? Une autre tradition beaucoup moins digne de foi prétend qu'Hedwige apparaissait sous la forme d'une dame blanche au château de Liegnitz, dont une tour porte son nom, toutes les fois que quelque malheur menaçait la ville ou l'un des princes.

Le puits de sainte Hedwige présente encore au voyageur, que le souvenir de la princesse a engagé à gravir la montagne, une eau pure et rafraîchissante. Rappelons enfin une tradition locale singulièrement touchante. Au seizième siècle, quand le mauvais exemple des localités voisines eut détaché Rochlitz de la foi de ses pères, on fit disparaître les saints de l'antique église qui lui était consacrée ; on enleva en particulier une image de la Vierge devant laquelle Hedwige avait souvent prié, et on la jeta dans un lieu infâme. Le lendemain on la retrouva à son ancienne place, sans qu'on pût savoir comment elle y avait été reportée. Il en fut de même le jour suivant. Enfin, honteux d'une profanation que le ciel réprouvait, les habitants n'allèrent pas plus loin et laissèrent la statue à l'endroit qu'elle occupait d'abord (1).

IV

Lahnhaus.

Souvent sans doute, quand notre sainte parcourait les belles vallées du Bober et du Katzbach, elle se

(1) Voir Hirsemenzel, *Quelques détails sur le passé de Rochlitz*, Liegnitz, 1794, et le supplément publié en 1808. — Gorlich, *Légende de sainte Hedwige*, p. 192 et suivantes et 203.

rappelait les belles années de son enfance qu'elle avait passées au château d'Andechs. Elle admirait les merveilles de la création, elle s'élevait du visible à l'invisible dans ce magnifique pays où se trouvait l'une de ses résidences privilégiées. Un château-fort s'élevait dans cette contrée, même avant que le christianisme y eût pénétré, mais il tombait en ruines à l'époque où la Silésie eut ses princes particuliers. Ce fut Boleslas Ier, beau-père de notre sainte, qui éleva sur le Lahnberg une forteresse plus importante, destinée comme les châteaux voisins à défendre la Silésie contre les agressions des Bohêmes, ses rivaux, et qui reçut le nom de Lahnhaus. Souvent quand Henri-le-Barbu séjournait à Lowenberg, il remontait la vallée du Bober et se rendait à Lahnhaus, pour recevoir l'hommage de ses barons ou des colons allemands venus à la suite d'Hedwige et auxquels il avait donné des terres, ou encore pour juger les différends qui s'élevaient entre les anciens habitants du pays et les étrangers, relativement peu nombreux à cette époque. Nous avons encore plusieurs chartes datées de Lahnhaus et signées par lui.

Mais ce qui a rendu le château cher aux habitants, c'est le séjour que la sainte princesse y faisait souvent durant la belle saison. Des boulevards de la forteresse ou de la fenêtre de son appartement, elle aimait à contempler les vallées couvertes de la luxuriante

parure du printemps, alors que le soleil de mai se levait au-dessus des sombres forêts voisines et dissipait les nuages, charmant symbole de ce qu'elle faisait elle-même, en combattant, par l'introduction de l'élément germanique, depuis plus longtemps formé par le christianisme, les ténèbres de l'ignorance, de la superstition et de la barbarie. Ce fut ainsi qu'elle vit les habitants de la contrée, aidés par de nombreux travailleurs, défricher la forêt de Birken, rapprocher leurs habitations et former bientôt la jolie ville de Birkenau, que le duc soumit à la loi allemande (1214); elle devait quelque temps après recevoir de la montagne voisine le nom de Lehn, qu'elle porte encore maintenant. Dès l'année suivante, on jeta les fondations de l'église paroissiale, dont la tour ne fut terminée qu'en 1240; elle fut consacrée à saint Nicolas, ce protecteur de l'innocence, dont la Silésie fit son patron presque exclusif, jusqu'à l'époque où elle lui associa notre sainte princesse. Cette église qui fut élevée aux frais d'Hedwige eut souvent à souffrir des inondations, ainsi que de l'incendie dans la guerre des Hussites et celle de trente ans.

Souvent le cor du château de Lahnhaus annonça à notre sainte la visite de sa noble amie, Jutta de Lowenthal, qui venait la voir de Greiffenstein. On sait que ce fut la duchesse qui l'engagea à établir les Bénédictines dans la forêt de Liebenthal, les nouvelles

religieuses vinrent sans doute de Kitzingen, qui avait pour abbesse Mathilde, sœur d'Hedwige. Quoiqu'il en soit, la bénédiction de Dieu s'est perpétuée sur ce couvent, et l'a fait échapper au naufrage dans lequel ont été englouties tant de maisons religieuses.

Le souvenir de la sainte s'est conservé fidèlement dans le pays; et le pauvre qui n'a point de quoi couvrir sa nudité, se console en pensant que, même dans la saison la plus rigoureuse, la princesse descendait nu-pieds le sentier pierreux et escarpé qui conduisait à l'église, et qu'elle laissait souvent dans la neige des traces ensanglantées de son passage. Bien qu'elle pût prendre au nord un chemin plus facile, elle aimait mieux, pour se mortifier davantage, passer à travers les pierres et les broussailles. Ce sentier porte encore maintenant son nom; et quoique les pluies torrentielles le rendent souvent impraticable, les gens du pays le suivent encore de préférence; souvent ils reprennent haleine sur le banc de pierre, ainsi que la sainte le faisait sans doute.

Hedwige était la providence de tout le pays circonvoisin; dans leurs maladies en particulier, les habitants s'adressaient à elle avec confiance; elle leur donnait un baume salutaire qu'elle préparait elle-même ou faisait préparer par les religieuses de Liebenthal; souvent même elle les guérissait en faisant

sur eux le signe de la croix, ou en les bénissant avec son image chérie de la Vierge.

La Légende nous a conservé le souvenir d'un miracle opéré à Lahnhaus par la sainte princesse et que les gens du pays n'ont pas oublié. A cette époque, la contrée n'avait pas encore de moulins à eau ; les habitants, comme autrefois Israël en Egypte, écrasaient encore leur blé avec des moulins à bras. Un jour une femme qui habitait une bourgade voisine du château, se livra le dimanche à cette opération. Mais Dieu lui réservait un châtiment terrible. La pièce de bois qui faisait mouvoir la meule, s'attacha à sa main, sans que son mari lui-même pût la dégager. Après des efforts inutiles, il coupa le morceau de bois au-dessus et au-dessous de la main et conduisit ainsi sa femme à la princesse qui se trouvait alors au château. Il lui raconta ce qui s'était passé et lui montra, en preuve de son récit, le morceau de bois qui lui tenait encore à la main. La princesse adressa à la malheureuse quelques paroles de consolation, et alla prier dans son appartement. Bientôt elle revint, ouvrit sans peine la main de la femme, la dégagea de l'objet dont Dieu s'était servi pour la punir, et la pria, ainsi que son mari, de ne rien dire de ce qui s'etait passé. Mais on ne tarda pas à le savoir, parce que Dieu voulait glorifier le nom de sa servante.

Le château de Lahnhaus, sanctifié par le séjour d'une sainte, devait être étrangement profané après elle.

En 1256, dans l'óctave de saint Michel, l'évêque Thomas I[er] se trouvait au Zobtenberg où il avait consacré une église. Soudain pendant la nuit, le duc Boleslas II, descendant indigne de notre princesse, cédant, comme dit la Chronique, aux perfides conseils du diable et des chevaliers allemands, vint s'emparer de lui, sans l'ombre d'un prétexte, mais seulement pour lui extorquer de l'argent qu'il destinait à ses complices ; et bien qu'il lui fût impossible d'aller à cheval à cause de son grand âge, on le mit de force sur un cheval. Cependant comme la nuit était froide et qu'on n'avait pas laissé à l'évêque le temps de s'habiller, l'un des ravisseurs lui donna par compassion quelques vêtements. Deux chanoines, enlevés avec lui, furent également transportés à Lahnhaus. On les laissa assez longtemps dans un cachot de la forteresse. Boleslas fit transporter le pontife d'un château à l'autre, et finit par l'enfermer dans la forteresse de Liegnitz. Pour cette indigne conduite le prince fut excommunié, en même temps que tout le pays était frappé d'interdit, et sur l'ordre du souverain pontife, les archevêques de Magdebourg et de Gnésen prêchèrent la croisade contre le ravisseur. Cependant les Frères-mineurs du Goldberg qui, au

temps de la duchesse Anne, avaient eu beaucoup de rapports avec les membres de la famille, parvinrent à amener Boleslas à de meilleurs sentiments, et il promit d'aller nu-pieds du Goldberg à Breslau avec cent chevaliers, et de réparer tout le mal qu'il avait fait ; cependant ce ne fut qu'en 1261 qu'il fut absous de l'excommunication et qu'il reçut de l'évêque la sainte communion.

En 1277, ce grand criminel qui déjà avait fait empoisonner ses frères Henri III et Vladislas, fit arrêter dans l'un de ses châteaux son neveu Henri IV ; on l'attacha à un cheval sans même lui donner le temps de s'habiller, et on le conduisit au château de Lahnhaus. Il le soumit à une captivité tellement intolérable que, au bout de quelques mois, il dut se résigner à lui abandonner pour sa rançon plusieurs villes importantes. L'année suivante, Boleslas comparut devant le tribunal du juge suprême. Dans les derniers temps de son existence, il fut parfois réduit à errer au hasard sans argent et sans serviteur, juste punition de tant de forfaits.

Cependant le château de Lahnhaus devait être encore profané davantage lorsque, en 1474, Jean de Zedlitz, s'étant associé à plusieurs autres seigneurs non moins corrompus que lui, fit du château de sainte Hedwige un repaire de brigands : quelques années après Matthias, roi de Hongrie, fut obligé d'envoyer

contre lui deux mille hommes d'armes qui ravagèrent tout le pays.

A l'apparition de la réforme, le château appartenait à George de Zedlitz, surnommé le terrible, alors âgé de cent-dix ans et qui ne comptait pas moins de cent-quatre-vingts descendants directs ; il envoya deux paysans de Neukirch demander à Luther s'il n'était pas le cygne que Jean Huss avait prédit cent ans auparavant ; Luther lui envoya, pour l'instruire, un autre Augustin apostat, Melchior Hoffmann de Goldberg ; et l'on vit en 1518 Matthias Flacius Illyricus et des prédicants du pays disputer huit jours durant sur le péché originel dans ce même château qui avait été illustré par le séjour de la princesse.

En 1427, pour se venger de n'avoir pu s'emparer du château, les Hussites réduisirent la ville en cendres et se portèrent sur le couvent voisin de Liebenthal, où ils firent mourir vingt-sept religieuses après les avoir indignement outragées, et précipitèrent l'abbesse du haut de la tour. Dans le cours de la guerre de trente ans, les Impériaux et les Suédois s'emparèrent successivement du château, brûlèrent l'église bâtie par Hedwige et enlevèrent tout ce qu'elle avait de trésors. La ville fut une seconde fois incendiée. Pour la préserver de semblables accidents, on livra peu de temps après aux flammes le château dont il ne reste plus que quelques débris.

Le 20 juillet 1857, c'est-à-dire le jour anniversaire de celui où, six cents quarante ans auparavant, l'évêque Laurent avait consacré l'église de Saint-Nicolas de Lahn, son trente-septième successeur, l'évêque actuel de Breslau, gravit le Lahnberg, et, songeant à son prédécesseur Thomas, condamné à gémir longtemps dans les oubliettes de la forteresse, il se plut à remercier Dieu qui, en adoucissant les mœurs et en assurant plus d'empire aux principes de la justice, a donné à l'autel et au foyer domestique une sécurité qu'ils n'avaient pas autrefois (1).

(1) Stenzel, *Script. rer. Siles.*, I, p. 17, 24. — Muller, *Châteaux-forts de la Silésie*, p. 398 et suivantes. — Ritter, *Histoire du diocèse de Breslau*, I, p. 189 suiv., et 202. — Stenzel, *Histoire de la Silésie*, I, p. 50 et suivantes. — Gorlich, *Légende*, p. 207 et suivantes.

—

XXXI

Du culte rendu à sainte Hedwige. — De ses images et de plusieurs autres choses qui conservent sa mémoire parmi les hommes.

La louange est assurée à la mémoire du juste. *Prov.*, 10, 7.

I

Ce fait déjà signalé que les Silésiens, habitués autrefois à placer leurs églises sous la protection des saints de l'ancien Testament, des apôtres et surtout de saint Nicolas, semblèrent, à partir de sainte Hedwige, oublier ces saints patrons pour consacrer presque exclusivement leurs nouvelles églises sous le vocable de leur pieuse duchesse, démontre suffisamment dans quelle mesure son culte s'est répandu parmi eux. On sait que, avant même qu'elle fût canonisée, la duchesse Anne lui avait dédié une chapelle dans l'église des Clarisses de Breslau et son petit-fils Vladislas en avait fait autant dans l'église du couvent

de Trebnitz. Les confréries et les associations rivalisèrent de zèle pour lui consacrer des chapelles dans les églises des grandes villes, ou pour placer sous sa protection les fondations pieuses qu'elles créaient. Nous devons mentionner à ce propos la confrérie de sainte Hedwige, laquelle compte un nombre considérable de membres dans les différentes parties de la Silésie et de la Pologne, et dont le privilége, donné en 1773 par le pape Clément XIV, se voit encore auprès de l'autel de saint Bernard, dans l'église du couvent de Trebnitz. L'église de Trebnitz doit à cette circonstance qu'elle possède le tombeau de la sainte et qu'elle est visitée par un grand nombre de pèlerins, de nombreuses indulgences ; ainsi quiconque, le jour de l'élévation des reliques de la sainte (17 août), le jour de la Saint-Barthélemi ou de la Fête-Dieu, assiste pieusement aux offices de cette église et y reçoit les sacrements, peut gagner quarante jours d'indulgence. Aux termes d'un bref de Clément XIV, une indulgence plénière peut être gagnée par tous ceux qui remplissent les mêmes conditions le jour de la fête de la sainte et celui de la fête de saint Jean Népomucène, le jour de la Dédicace de l'Eglise et le dimanche dans l'octave de la Sainte-Hedwige. Depuis que ces grandes faveurs spirituelles ont été accordées à Trebnitz, on a toujours vu ces jours-là de nombreuses processions visiter

l'église, sans que ces manifestations se soient jamais ralenties d'une façon considérable ou permanente. Vers le milieu du siècle dernier, le nombre des pèlerins s'élevait parfois à dix mille et plus. Si depuis, malgré tant de circonstances défavorables et en particulier malgré la suppression du couvent, le zèle des pèlerins est toujours le même, on le doit aux efforts et aux exemples des évêques de Breslau et en particulier de l'évêque actuel, Mgr Forster, qui, chaque année, officie pontificalement le jour de la Sainte-Hedwige. Disons cependant que l'on n'a pas eu de nos jours à constater les mêmes miracles que la Providence avait multipliés il y a deux siècles, sans doute pour réparer les désastres causés à la foi et à la piété par la guerre de trente ans : on a conservé le souvenir de quatre-vingt-dix miracles signalés, qui eurent lieu de 1646 à 1683.

Un autre fait peut encore servir à nous faire comprendre combien la mémoire de notre sainte s'est conservée dans ces provinces, où Dieu a placé sa vie et son tombeau ; dans tous les siècles qui se sont succédé depuis sa mort, on a vu les mères, aussi bien dans les châteaux des princes que dans les plus humbles chaumières, donner à leurs filles le nom de la patronne du pays pour les placer ainsi d'une façon plus particulière sous sa protection ; et même à une époque où les noms les plus glorieux de l'antiquité

chrétienne sont dédaignés pour ceux des héroïnes du paganisme ou des romans à la mode, le nom d'Hedwige figure en première ligne parmi les noms tout ensemble chrétiens et germaniques qui sont conservés. En 1857, d'après le recensement du diocèse de Breslau fait cette année même, la Silésie ne comptait pas moins de cent églises ou chapelles consacrées à sainte Hedwige ; et ce nombre s'est encore accru depuis. Beaucoup d'églises qui lui étaient consacrées dans les siècles précédents, ont été détruites ou sont tombées entre les mains de l'hérésie. L'une des plus anciennes est celle des Augustins de Sagan, dédiée en 1479 à la sainte Trinité, à Notre-Dame, à saint Jean-Baptiste et à sainte Hedwige. En 1372, Louis, duc de Brieg et d'Hainau, dédia à son illustre ayeule la collégiale de Brieg ; il lui donna en même temps le bel exemplaire de sa Légende, dont nous avons parlé plus haut. Cette collégiale fut supprimée à l'époque de la réformation.

Dans les pays étrangers, le culte de sainte Hedwige se répandit en même temps que celui de sainte Elisabeth. Une église de Sainte-Avoye (forme francisée du nom d'Hedwige) fut bâtie dès 1288 à Paris, où son petit-fils Conrad, qui fut ensuite duc de Glogau, avait suivi les cours de l'université. En Pologne, en Hongrie, en Autriche et surtout dans la Bavière, sa patrie, il y a toujours eu et il y a encore un assez

grand nombre d'églises placées sous son invocation.

Depuis l'époque de sa canonisation, la fête de la sainte n'a jamais cessé d'être célébrée solennellement à Trebnitz. L'abbé Simon de Sagan ordonna en 1451 que l'office de la férie fût remplacé le jeudi par celui de la sainte. Le pape Innocent XI prescrivit que la fête de sainte Hedwige fût remise pour tout le monde au 17 octobre, le 15 devant être attribué à sainte Thérèse; la Pologne et la Silésie seules devaient conserver le 17. Jean III Sobieski, roi de Pologne, avait prié le même pape de déclarer la fête de l'illustre princesse semi-double *ad libitum* pour toute l'Eglise; Marie-Casimire, son épouse, demanda à Clément XI de la déclarer fête double d'obligation. Prenant en considération ces pieuses requêtes, il la déclara fête semi-double, mais d'obligation pour le monde entier, et approuva l'oraison en usage dans l'ordre de Citeaux. En 1752, le général des Cisterciens, François Trouvé, supprima, on ne sait pourquoi, l'ancienne oraison que conserve encore maintenant le Propre du diocèse de Breslau, et y substitua, avec un simple changement de nom, l'oraison de la fête de Sainte-Elisabeth.

Un bréviaire de 1510, à l'usage du diocèse de Meissen, assigne une octave à la fête de notre sainte (Daniel, *Thesaur. hymnolog.*, I, p. 99 et 296) et ren-

ferme une belle hymne que nous croyons devoir citer parcequ'elle est peu connue :

Gemma fulget ecclesiæ,
Hedwigis ductrix Silesiæ,
In lucem data gratiæ
Gaudiumque Poloniæ.

Fulget vita miraculis,
Plena bonis operibus ;
Multiformis in populis,
Meritorum virtutibus

Sub annis pueritiæ
Dei timore subdita,
Cor gerit innocentiæ,
Devotioni dedita.

Sacris imbuta litteris,
Ætate licet tenera,
Thesauro sui pectoris
Nova condit et vetera.

Instat orationibus ;
Psalmos non cessat promere,
Pro malis imminentibus
Die noctuque gemere.

Hujus præclara merita
Nobis implorent veniam,
Ut dimittantur debita
Per Jesu Christi gratiam.

Parmi les monuments les plus récents qui témoignent du culte constant des populations pour notre sainte, il faut rappeler l'église Sainte-Hedwige de Berlin, la seconde cathédrale du vaste diocèse de Breslau et la principale église catholique de la capitale de la Prusse, bâtie, comme on le sait, sur le plan de la fameuse rotonde de Rome. Ce n'est pas ici le lieu d'en faire l'histoire développée ; quelques mots seulement sur des détails trop peu connus.

La politique de Fréderic dont on peut actuellement sans indiscrétion dévoiler les secrets, consista, après la conquête de la Silésie, à attirer la noblesse catholique de cette province de Vienne à Berlin ; pour cela

il lui parut convenable de satisfaire leurs besoins religieux en élevant dans sa capitale une église catholique plus grande et plus belle que celles qui existaient. Saint Jean Népomucène, si populaire en Silésie, étant pour lui un saint suspect en sa qualité de patron spécial de la Bohême et de l'Autriche, il favorisa, à ses dépens, le développement du culte de sainte Hedwige qu'il appelait sa sainte parente et à laquelle il devait bien quelque reconnaissance, attendu qu'il tenait d'elle, par sa descendance des Piasts, ses droits héréditaires sur cette importante province. Au reste quoi qu'on ait dit, la seule part qu'il ait prise à l'érection de cette église, a été de donner le fonds et le bois de la charpente qui pouvait valoir sept mille thalers, et ce fut pour cette participation si modique que la population catholique de Berlin, presque uniquement composée à cette époque d'étrangers de distinction, se plut à célébrer la munificence du souverain (1). La première pierre fut posée en juillet 1747, mais l'édifice ne s'éleva qu'à travers les difficultés les plus grandes et grâce à la générosité des différentes nations catholiques qui voulaient consacrer à la patronne de la Silésie un monument digne de

(1) On connait la fastueuse inscription qu'il fit placer sur l'église : *Fréderic, qui sait aimer ceux qui servent Dieu autrement que lui, a fait bâtir ce temple.*

leur piété. Durant un espace de trente ans pendant lequel les invitations venues de Rome ne permirent pas au zèle catholique de se refroidir longtemps, des sommes considérables, plus de 200,000 thalers, arrivèrent de la Pologne, de la Silésie, de l'ordre des Dominicains, du clergé espagnol, du roi de Portugal, du général des Jésuites, de la plupart des diocèses de l'Allemagne, d'un grand nombre de villes et de couvents, et même de cette cour de Rome, qu'on a souvent accusée de rapacité ; des familles riches s'imposèrent en même temps de grands sacrifices, si bien que l'évêque d'Ermeland, prince Krasicki, put le 31 octobre 1773 bénir les cloches, en les plaçant sous la protection de la Vierge et de sainte Hedwige et le lendemain consacrer l'église elle-même. Une partie des reliques de la sainte fut apportée de Breslau par le prélat Bastiani et déposée dans le tombeau du maître-autel ; les chapelles latérales furent consacrées l'une à la Vierge et l'autre à sainte Hedwige dont elle renferme la statue. Le pape Pie IX a donné à cette église en 1858 le corps du saint martyr Léontius, récemment découvert dans les catacombes.

Des fondations charitables, dignes de la sainte, furent dans ces derniers temps placées sous sa protection. Ainsi on établit sous son nom à Berlin en 1843, à l'occasion de l'anniversaire six fois séculaire de sa mort, un asile pour les orphelins catholiques

de la ville; plus récemment encore on a ouvert sous son nom une maison de refuge pour les enfants abandonnés ou les jeunes détenus, qui y sont entretenus et instruits au nombre de soixante-dix; un troisième refuge, celui de Warmbrun, également fondé sous son nom, a été confié aux sœurs du tiers-ordre de Saint-François; enfin l'hôpital de Sainte-Hedwige de Berlin a été mis par le cardinal Melchior de Diepenbrock sous la direction des sœurs de la charité de saint Charles Borromée.

II

Dès 1280, les habitants de Lowenberg avaient, par reconnaissance, fait placer en avant du château une statue de sainte Hedwige qui fut détruite dans le cours de la guerre des Hussites : c'est tout ce que l'on sait à ce sujet. On trouve en différentes églises, comme à Trebnitz, d'autres statues de notre sainte plus ou moins précieuses par leur antiquité ou par le talent de leur auteur, un assez grand nombre de ces statues sont dans un état de conservation déplorable; il est également inutile et impossible de les énumérer.

La plus remarquable et la mieux conservée des statues de sainte Hedwige, après celle de Brieg dont

nous avons parlé plus haut, est celle que l'on voit encore dans l'église de Notre-Dame de Francfort sur l'Oder, cette belle église du quatorzième siècle, avec ses cinq nefs, ses antiques vitraux, son grand autel, le seul qui ait subsisté des trente-huit qu'elle avait avant la réforme ; chef-d'œuvre du quinzième siècle dans lequel on doit admirer également la délicatesse du travail et la richesse de la peinture. On trouve dans la partie principale de l'autel à gauche d'une Vierge extrêmement remarquable, une statue de notre sainte, ancienne souveraine et patronne de la ville ; elle porte un riche manteau parsemé d'or et d'arabesques, la draperie ne laisse rien à désirer ; elle a une église romane dans la main gauche et ses sandales dans la main droite. L'expression du visage a de la noblesse, il y a de la dignité dans la pose ; enfin la statue est intacte et a conservé sa peinture primitive avec toute sa fraîcheur. Sainte Hedwige a pour pendant une statue de saint Nicolas, qui était le second patron de l'église ; les deux côtés de l'autel sont occupés par les apôtres, enfin les côtés des portes latérales sont remplis par des scènes bibliques peintes sur fond d'or par des artistes de l'école de Durer. Cet autel avec sa statue de sainte Hedwige que la Silésie envie à Francfort, n'a sans doute été épargné, aux jours de la destruction, qu'en raison de sa grande valeur.

Passant maintenant aux sculptures consacrées à notre sainte, nous nommerons tout d'abord les tables de sainte Hedwige que l'on voit dans la chapelle bâtie par le conseiller Valentin Haunolt dans l'église de Saint-Bernardin à Breslau; elles sont l'un des monuments les plus anciens et les plus précieux de l'art en Silésie. On croit qu'elles étaient placées autrefois dans l'église du Saint-Esprit, bâtie par Henri-le-Barbu, et qu'elles y ont servi de retable. On y voit, dans trente-deux compartiments, un nombre égal de scènes empruntées à la vie d'Hedwige et de son époux, elles sont travaillées avec soin et remarquables sous le rapport de la peinture. Klose exprimait dès 1781 le regret que cette œuvre si importante n'eût pas encore été gravée. Maintenant que l'art dispose de tant de moyens de reproduction, nous devons déplorer cette négligence d'autant plus fâcheuse que ces tables de sainte Hedwige dont on connait à peine l'existence en dehors de la Silésie, fourniraient à l'histoire des antiquités germaniques des documents non moins précieux que les *Illustrations de la Légende de Sainte Hedwige*, publiées par M. Wolfskron, et qui leur ont servi de modèle, ainsi que l'a démontré Busching. Chacun des trente-deux compartiments est entouré d'une légende en lettres gothiques sur fond d'or.

Voici les légendes des huit compartiments du premier volet :

1. Les parents de sainte Hedwige. — 2. Comment sainte Hedwige épouse Henri, duc de Silésie. — 3. Comment son époux malade est guéri par son intercession. — 4 Sainte Hedwige, son mari et leurs enfants. — 5. Comment le duc Henri livra bataille aux Tartares à Walstadt. — 6. Comment le fils de sainte Hedwige fut tué par les Tartares. — 7. Comment les Tartares apportèrent sa tête devant le château de Liegnitz. — 8. Comment sainte Hedwige vit en songe son fils Henri.

Les sujets traités dans les seize subdivisions de la partie centrale sont les suivants :

1. Comment sainte Hedwige et le duc Henri font vœu de continence perpétuelle. — 2. Comment sainte Hedwige défend la cause des veuves et des orphelins. — 3. Comment sainte Hedwige baise les stalles des religieuses de Trebnitz. — 4. Comment elle baise les objets qui leur avaient servi. — 5. Comment elle lave les pieds des lépreux et comment elle punit un de ses serviteurs qui avait perdu un vase d'argent. — 6 Comment elle console les sœurs à l'occasion de la mort de son époux. — 7. Comment elle apparait miraculeusement chaussée pour échapper au mécontentement de son époux — 8. Comment Gonthier, abbé de Leubus, lui donne une nouvelle paire de sandales. — 9. Comment elle établit des hôtelleries convenables pour les voyageurs. — 10. Comment elle fait nommer une de ses filles abbesse de Trebnitz. — 11. Comment le crucifix agite la main droite et bénit sainte Hedwige. — 12. Comment elle lave ses petits-fils avec l'eau qui avait servi aux religieuses — 13. Comment elle est accusée devant son époux et comment l'eau est

changée en vin. — 14. Comment sainte Hedwige prie et bénit les sœurs du couvent. — 15. Comment elle se rend à l'église pendant l'hiver et laisse sur le chemin des traces de ses pieds ensanglantés. — 16. Comment sainte Hedwige se faisait flageller.

Voici enfin les légendes des huit compartiments du dernier volet :

1. Comment, tandis qu'on lisait pendant le repas, sainte Hedwige oubliait de manger. — 2. Comment un serviteur d'Hedwige la vit environnée d'une grande lumière. — 3. Comment sainte Hedwige punit l'un de ses serviteurs qui avait offensé un frère-laï. — 4. Comment elle guérit les malades avec une petite statue de Notre-Dame. — 5. Comment elle prie Notre Seigneur en faveur d'une religieuse. — 6. Comment elle introduit les religieuses dans le couvent. — 7. Comment elle porte aux malheureux du pain et de la lumière. — 8. Comment elle assiste les prisonniers et prie pour eux.

Comme ces tables de sainte Hedwige se terminent par l'une des scènes les moins importantes de sa vie et que d'ailleurs les artistes du moyen âge avaient l'habitude de traiter leur sujet d'une façon complète, Busching a supposé, non sans raison, qu'il y avait autrefois une seconde table, actuellement perdue, laquelle reproduisait les vingt-huit autres scènes de la légende. Notre retable a six pieds de haut et de trois à quatre mètres de large. Les têtes des personnages sont particulièrement soignées, surtout celle de sainte Hedwige, laquelle est fidèlement reproduite

dans toutes les scènes ; la draperie a toujours été aussi l'objet d'une étude particulière. On ne connait pas l'auteur de cette œuvre remarquable ; mais il est d'autant plus probable qu'il vivait à Breslau, qu'il y avait dans cette ville dès avant 1450 une école de peinture qui, sans avoir eu à sa tête un Albert Durer, pouvait cependant lutter avantageusement avec celle de Nuremberg. Quand nous n'aurions pas de cette école ce grand nombre de tableaux qui remplissent les antiques églises de la Silésie, ces seules tables de sainte Hedwige nous donneraient une haute idée des artistes silésiens à cette époque. On trouve dans ces compositions un charme et une profondeur qui ne se peuvent décrire ; pour s'en faire une idée, il faut voir les compositions elles-mêmes et y revenir souvent. Il est fâcheux qu'elles soient si mal placées sous le rapport de la lumière ; et on doit désirer qu'un ami des arts finisse par leur faire donner une exposition plus satisfaisante. Des peintures murales à la détrempe récemment découvertes par l'auteur dans la cathédrale de Breslau, présentent un saint Vincent d'Espagne et une sainte Hedwige d'un style qui, par son élévation et sa délicatesse, parait en reporter la composition à la fin du quatorzième siècle; cette sainte Hedwige compterait donc maintenant de quatre à cinq cents ans d'existence.

Sans nous arrêter sur les tableaux de la vie de

sainte Hedwige peints par Willmann à Trebnitz, on trouve un très-grand nombre de tableaux qui la représentent dans les églises ou chapelles qui lui sont consacrées, beaucoup de ces tableaux appartiennent à la période de décadence qui suivit la réforme; ceux qui ont quelque valeur, sont pour la plupart dans un état de conservation peu satisfaisant; il n'y a à faire, sous ce rapport, qu'un petit nombre d'exceptions. La ville de Breslau possède un tableau ancien, peint sur bois, représentant la Vierge sur fond d'or, entourée d'une gloire, et à sa droite une sainte Hedwige tenant une église à la main; il y a dans cette composition de la fraîcheur et de l'élévation. Elle porte la date de 1308, c'est le plus ancien des tableaux de sainte Hedwige que nous ayons. On voyait autrefois dans le couvent des Capucins de Breslau un tableau d'autel auquel la tradition attribuait une grande ressemblance avec la sainte; il est maintenant dans l'église du *Corpus-Christi*, mais il a été défiguré par des restaurations inintelligentes. Mentionnons encore un beau tableau de la sainte, distribuant des aliments aux pauvres, qui se trouve dans la chapelle du palais de Grussau. La cathédrale et l'église Saint-Adalbert de Breslau, ont deux toiles remarquables d'Hamacher, représentant sainte Hedwige. Enfin n'oublions pas deux beaux vitraux exécutés à Breslau d'après les car-

tons de Koska et qui se trouvent à Dittersdorf et à Ehechlau.

Notre-Dame de Lorette possède un souvenir précieux de notre sainte : c'est une coupe de cristal dont elle se servait pour se purifier la bouche après la sainte communion. On voit gravés sur un cercle d'or qui l'entoure ces mots : *Poculum sanctæ Hedwigis.* Le jésuite Papebrock a pu, après une longue correspondance, justifier de son authenticité par la note suivante : « Cette coupe qui a appartenu à sainte Hedwige fut donnée à Charles, archiduc d'Autriche, grand-maître de l'ordre Teutonique et évêque de Brixen et de Breslau, par les ducs de Liegnitz et de Brieg, qui descendaient de la sainte en ligne directe. Cette coupe est passée en ma possession à la mort de l'archiduc qui s'en servait pieusement pour la purification après la sainte communion, et je l'ai fait placer avec respect dans le trésor de Notre-Dame de Lorette. 1659, Antoine Crosinius, évêque de Brixen. »

On trouve encore aux archives communales de Breslau deux coupes de sainte Hedwige avec des montures du 14e et du 16e siècle. Le mérite principal de l'une d'elles consiste dans sa grande antiquité. On peut, sans exagération, en reporter la fabrication à la fin du douzième siècle. Le couvent de Saint-Matthias à Breslau possédait encore en 1737 une coupe

précieuse, ayant appartenu à notre sainte princesse et dans laquelle les frères buvaient le jour de sa fête; elle paraît s'être égarée, ainsi qu'une autre qui appartenait à l'église de Sainte-Hedwige, à Cracovie. On montre encore dans l'église de Leubus deux prie-Dieu que l'on dit avoir servi à Hedwige et à son mari, et qui, par le style de la sculpture, appartiennent en effet à cette époque; aussi le roi Frédéric-Guillaume IV y a-t-il fait mettre les portraits des deux époux.

Disons un mot des fontaines de sainte Hedwige, si nombreuses dans la Haute et la Basse-Silésie; ce sont des sources qu'elle a découvertes ou qu'elle a fait jaillir après avoir prié ou en frappant du pied : ainsi la fontaine de Sainte-Hedwige près de Dobrzan qui jaillit à la prière de la princesse, et dont l'eau a encore maintenant un goût excellent et une vertu salutaire; ainsi, pour en passer beaucoup sous silence, la source de Sainte-Hedwige à Pottendorf, qu'elle fit jaillir au moment où un paysan lui avait refusé un verre d'eau.

Autrefois on portait bien loin de cette eau aux malades : on disait que l'eau se troublait en route quand le malade devait mourir, tandis qu'elle restait claire quand il devait recouvrer la santé. Sept personnes durent leur guérison à cette eau, comme l'attestent, par un acte en date du 20 janvier 1683,

Sieglers, profès de Leubus et plusieurs habitants de Smograu.

Mentionnons encore plusieurs bancs de pierre que la tradition rattache à notre sainte. Ainsi on voit sur la route de Pottendorf à Breslau une pierre sur laquelle on distingue l'impression du genou droit, de la main gauche et du bâton de la princesse. Comme elle parcourait souvent les environs de Liegnitz, de Leubus et de Trebnitz, on comprend qu'elle a pu se reposer sur cette pierre, ainsi que sur une autre, non loin de l'Oder, à proximité d'une source à laquelle elle étanchait parfois sa soif. Cette pierre de Sainte-Hedwige était depuis quatre cents ans en plein air lorsque le seigneur de Dyhrn fit bâtir une chapelle sur l'emplacement et mit la pierre sous l'autel ; l'évêque de Rostock bénit la chapelle en 1666. Une autre pierre de Sainte-Hedwige qui se trouvait près de Naumbourg à la fin du dix-septième siècle, fut placée à cette époque à l'entrée de l'église de la ville. La tradition voulait que notre princesse et son époux s'y fussent assis en 1217 pour délibérer ensemble sur l'emplacement convenable pour la prévôté de Naumbourg qu'ils se proposaient de faire bâtir. On voyait encore autrefois non loin de Steinau un banc de Sainte-Hedwige auquel tous les habitants, les protestants aussi bien que les catholiques, témoignaient un égal respect ; c'est ainsi qu'on honore encore main-

tenant une pierre qui se trouve dans la galerie méridionale de la cathédrale de Breslau ; elle servit souvent aux prédications de saint Adalbert, apôtre de la Prusse et a conservé l'empreinte de ses pieds.

Un ancien manuscrit qui s'appuie sur une tradition assez bien autorisée prétend, comme on l'a déjà dit, que sainte Hedwige aurait apporté de Kitzingen en Silésie la recette du baume du couvent de Liebenthal. Voici ce que dit le manuscrit : « Les montagnes des Géants renferment un grand nombre de sources plus ou moins considérables, qui se font remarquer par le goût excellent et la vertu salutaire de leurs eaux, des pierres précieuses, et des simples d'une grande efficacité avec lesquelles les religieuses bénédictines de Lowenthal font un baume extrêmement renommé qu'elles composent d'après une recette très-ancienne. Sainte Hedwige qui l'avait apportée du couvent de Kitzingen en Franconie la donna, par compassion pour l'humanité souffrante, à son amie Jutta de Lowenthal, et on la conserve précieusement en souvenir de ses vertus et en particulier de sa tendre charité pour le prochain. » A ce baume se rattache une belle légende dont il faut chercher l'origine dans la circonstance du parfum délicieux qui sortit de la tombe de notre sainte. On sait que, après la mort de saint Louis, archevêque de Toulouse, une fleur sortit de

sa bouche en signe de sa sainteté. Nous croyons faire plaisir au lecteur en lui mettant sous les yeux cette gracieuse légende.

« Aux jours de l'été, alors que la rose et le lys s'étalent dans les jardins, je voulais agiter joyeusement les cordes de ma lyre ; mais la rose, le lys, l'œillet, le myrthe, le romarin, les fleurs les plus délicieuses, n'ont qu'un instant; elles se flétrissent et passent.

» Choisissez donc une fleur inaltérable, une fleur qui se cultive dans le jardin du Seigneur : cette fleur, c'est la blanche rose, le lys immaculé, que l'innocence préserve de toute souillure.

» Une fois — bien des années se sont écoulées depuis lors, — des chants funèbres retentissaient ; on conduisait sous les longues galeries du cloître une religieuse, enlevée par une mort prématurée ; à la lueur des cierges, on la portait à sa dernière demeure. Soudain un parfum délicieux s'exhala de la bière qui renfermait son corps.

» Au milieu des sœurs attentives le chapelain prit la parole et dit : « Jamais on n'a vu vertu plus parfaite que dans cette épouse du Sauveur, sur laquelle il a jeté aujourd'hui du haut du ciel un regard de compassion.

» Jamais elle n'a prononcé au milieu de ses sœurs une parole qui manquât de réserve. Quand elle se

trouvait loin d'elles, elle observait la même circonspection. Son cœur était inaccessible à l'orgueil et à la vanité ; elle était un ange de paix au milieu des hommes divisés.

» Simple comme la colombe, les colombes allaient à elle pour partager son repos. Elle aimait à cultiver la rose blanche dont elle faisait des bouquets à Marie ; aussi fut-elle surnommée la Rose blanche. »

» A peine le prêtre avait-il fini qu'on entendit un léger frémissement. Le couvercle de la bière se soulève sans se briser. Une odeur céleste s'en exhale, plus délicieuse que les senteurs embaumées du printemps, et des anges invisibles se jouent en chantant autour de la fosse.

» Les blanches vierges, embaumées de ces parfums célestes, regardent étonnées en récitant les prières funèbres. Soudain la tige d'un lys s'élance du sein de la tombe, chargée de fleurs immaculées.

» C'est de sa bouche si pure qui s'est fermée avec une prière, c'est du fond de son cœur qu'est sortie la fleur miraculeuse. Chaque année, au retour du jour qui l'a vu mourir, pour récompenser sa vertu, les mêmes parfums s'exhalent dans les airs.

» Depuis lors, à travers les orages des temps, la lampe a cessé d'éclairer le sanctuaire du temple, le lierre couronne la tour du monastère, de toutes parts les araignées tendent leurs toiles autour du vieux

monument; mais chaque année le chant toujours nouveau des sœurs fait reparaître le lys antique (1). »

(1) Le monastère de Liebenthal est l'unique maison religieuse du temps d'Hedwige, qui se soit conservée jusqu'à notre époque, il doit sa conservation à l'abbesse Barbe-Fréderique qui parvint, à force de courage, à obtenir la permission de recevoir des novices et d'établir une école industrielle. Les Ursulines, après avoir racheté à grands frais les bâtiments devenus la propriété de l'état, y ont établi un pensionnat, et animées de l'esprit de notre sainte, elles rendent les plus grands services d'abord à la province, puis aux contrées voisines. Le baume de Liebenthal a une grande réputation comme remède universel aux maux tant de l'âme que du corps, et contribue à entretenir dans le pays la mémoire de sainte Hedwige.

FIN.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

